

Bernadette Boissié-Dubus

Sous les pavés,
la plage... est rouge

Clair de Plume 34

CHAPITRE I

Le soleil de cette après-midi de mai projetait des ombres courtes sur la route qui serpentait au bord des étangs. Les bas-côtés instables étalaient leurs ornières le long de la piste cyclable, et des herbes folles en tous genres y poussaient, mêlant étroitement l'éblouissante lumière rouge des coquelicots à la pâleur rose tendre des tamaris et des lilas d'Espagne, et au jaune étincelant des fleurs de pissenlit. Y croissaient, pêle-mêle, les cistes duveteux aux cœurs d'or auréolés de pétales blancs, la mauve et la bourrache réputées pour leurs vertus expectorantes, des chardons et de la rouquette sauvage au nom pompeux de « *Diplotaxis tenuifolia* » dans les livres scientifiques. Un étroit fossé séparait la piste cyclable de la route, fossé que les enfants traversaient régulièrement au mépris de la plus élémentaire prudence. Attrait des choses défendues ou plaisir de regarder le miroir tranquille bleu profond s'étendant, à perte de vue, comme une mer sans vague ? Certes, le spectacle était de choix, mais ce n'était pas ce qui attirait, tous les mercredis après-midi près du bois des Aresquiers, une bande d'écoliers de huit à dix ans, malgré l'interdiction parentale de quitter le village. Cet après-midi-là, les langues allaient bon train, à cause d'une affirmation de Romain à propos de l'existence d'un homme poisson, légende locale aux parfums de grand large, vraie mine à potins, souvenir des superstitions d'un Moyen Age toujours vivant que le rationalisme du vingtième et unième siècle n'arrivait pas à juguler. On avait beau vivre à l'époque des voyages sur la lune, du clonage des brebis et autres prouesses de la science, les enfants restaient toujours des enfants, des rêves pleins la tête. Et puis, après tout, si les hommes allaient sur la lune, si la plus petite particule de matière pouvait être mise à nu au fond d'une éprouvette, pourquoi un homme poisson n'aurait-il pas existé ? Pourquoi ne promènerait-il pas sa tête de vertébré aquatique sur des jambes humaines le long de la plage des Aresquiers ? Et pourquoi pas là plutôt qu'ailleurs, après tout ? Le département de l'Hérault avait bien sa dame blanche que tout un chacun pouvait croiser au détour d'une route près de Villeneuve les Maguelone, alors pourquoi pas son homme poisson près de Vic La Gardiole ? Je vous le demande...

— C'est pas vrai ! D'abord t'es qu'un menteur ! dit Tony en haussant les épaules.

— Je n'ai pas l'habitude de mentir, s'insurgea Romain. C'est mon frère qui me l'a dit.

— Ton, frère il est encore plus menteur que toi, dit Alex pour enfoncer le clou. Un homme poisson ! Quelle craque !

— Non, se hasarda à le contredire Blandine, c'est la maîtresse qui nous en a parlé.

— La maîtresse, elle a dit que c'était une légende, imbécile ! Tu crois n'importe quoi !

Depuis un moment, Sébastien, lui, se taisait. Il habitait Vic La Gardiole depuis le mois de janvier seulement, date à laquelle son père avait été muté, et n'osait pas s'immiscer dans les disputes locales. Cependant, cette histoire d'homme poisson lui paraissait plutôt sujette à caution. Et en plus, il avait un peu de mal parfois à suivre les conversations des autres enfants et à percevoir les subtilités de leurs propos, rapport à l'accent et à leur vitesse d'élocution. D'autant plus que, lorsque lui ouvrait la bouche, tout le monde se marrait.

— Et toi, le Parisien ? lui demanda Alex, le tirant brusquement de ses réflexions. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne suis pas parisien, répondit Sébastien d'une voix tranquille et pointue. Je viens de Neuilly sur Marne.

— Ouais, bon, Parigo ou pas, rétorqua Alex qui ne voyait pas la différence, tu dois bien avoir une petite idée.

Prudent, Sébastien prit le temps de réfléchir.

— Chez nous, dit-il, les hommes poissons n'existent pas, mais ici, je ne sais pas, je ne suis pas né ici, et c'est la première fois que je viens.

— Ah, c'est vrai ça, dit Romain.

— D'autant plus, insista Kévin, qu'il ne devient poisson que la nuit, enfin la partie haute du corps seulement. Le jour c'est un homme.

— C'est un homme, oui, s'énerma Romain, mais un homme qui fait des choses de poisson.

— Il pêche ? demanda naïvement Lisa, la plus jeune des filles.

— Quelle courge ! Il pêche ! On te dit qu'il fait des choses de poisson, pas qu'il tue les poissons ! Quelle nulle ! D'ailleurs, toi, tu rentres chez toi, tu es trop petite. C'est dangereux la poursuite d'un homme poisson.

— Vous n'avez pas le droit, répondit Lisa en se mouchant avec son tee-shirt, si vous ne me prenez pas avec vous, je le dirai.

— Tu ne diras rien, espèce de pie baveuse ! s'écria Romain. Si tu dis quelque chose, on te jette au canal.

Lisa se mit à pleurer et serra plus fort son petit bouquet de fleurs sauvages condamné à agoniser dans sa main. Les autres filles de la bande vinrent à son secours.

— On y va tous ensemble, dit Clarisse, la plus prudente, allant allégrement vers ses onze ans. Celui qu'est pas content rentre chez lui. Ceux qui veulent venir lèvent le doigt.

Sagement, tous les doigts se levèrent, même celui de Lisa plus terrorisée à l'idée de rester seule dans le bois qu'à celle de poursuivre un monstre. Le parfum de l'aventure les grisait.

— On va le chercher où, cet homme poisson ? demanda Manon.

— Au bord de la mer, té ! Où veux-tu le trouver ?

— Au bord de la mer ? Mais c'est loin ! Si les parents apprennent ça, on va se faire tuer ! s'écria Manon. Il faut passer le pont, et ...

— Tu peux toujours rentrer chez toi si t'as la frousse, lui dit perfidement Kévin. Les filles...

— Je viens. Assez parlé, conclut Manon, vexée.

— Mais cet homme poisson, demanda Alex toujours pragmatique, quand même il doit laisser des traces. Où dort-il ? Que fait-il la journée ? Est-ce qu'il travaille ?

— Qu'est-ce qu'on a à fiche de ce qu'il fait ? s'énerma Romain. Le principal c'est de le trouver et de prendre des photos.

Kévin haussa les épaules.

— On n'a pas d'appareil.

Romain plongeait la main dans sa poche et, triomphalement, en tira un superbe appareil numérique.

— J'ai tchouré celui de mon père.

— Oh, fan ! s'écria Lisa. Ton père, il va te tuer !

— Il ne saura jamais que c'est moi. Je le vois seulement tous les quinze jours... Il n'avait qu'à pas se tirer de la maison. Et puis, vous m'emmerdez avec vos questions ! On y va, ou on prend racine ?

La réflexion clôtura le débat. Les enfants enfourchèrent leurs bicyclettes et prirent le chemin de la mer. Romain roulait en tête, Sébastien, « le Parisien », fermait la marche casqué et harnaché comme pour participer à un tournoi de football américain. Du haut du pont à sens unique, de chaque côté, s'étalaient à perte de vue les étangs, le canal du Rhône à Sète glissant doucement entre les paluds et la mer. Un horizon de sable et d'herbes rases — immortelles, silènes, euphorbe, Anthémis — d'où émergeaient, ça et là, quelques tamaris faméliques et des ajoncs épars. Des soudes ligneuses avec leurs petits rameaux pareils à des vers côtoyaient des genêts raides comme des « i » envahissant l'air de leur parfum entêtant de miel. C'était le royaume des flamants roses et des aigrettes, des mouettes et des cormorans, des gros lézards verts mordorés se vautrant au soleil, le paradis des promeneurs. A

gauche, on pouvait apercevoir Palavas par temps clair et peut-être loin en mer, à condition d'avoir une excellente vue, le phare de l'Espiguette. A droite, stagnaient les étangs de Frontignan, et le bois des Aresquiers s'étirait en une bande verte le long du canal. Une péniche glissait sous le pont, transportant des tonneaux jusqu'au port de Sète. En face, la mer scintillait. Cet après-midi-là, elle était d'un bleu électrique, profond, plus foncé que le ciel. Les enfants empruntèrent le chemin criblé d'ornières menant jusqu'à la plage, plutôt ce qu'il en restait car les rochers tombaient abruptement dans la mer. Ensuite ils abandonnèrent leurs bicyclettes et suivirent la digue qui la surplombait. Une digue de galets glissants, épuisants pour les petits pieds enfantins.

Au bout d'environ un kilomètre de marche forcée, Lisa gémit :

— Je suis fatiguée. Quand est-ce qu'on arrive ?

— C'est vrai, renchérit Manon, fine mouche, qui commençait à trouver louche le comportement de Romain. Ça va durer longtemps ? Cela fait des heures que nous avons quitté Vic, si les parents nous cherchent ça va être notre fête. Et puis, pourquoi veux-tu absolument venir par ici ? C'est le bout du monde. On dirait que tu nous caches quelque chose...

Romain ne répondit pas mais son trouble n'échappa pas à ses copains. Ils s'arrêtèrent tous en même temps.

— Tu nous dis tout ou on ne te suit pas, dit fermement Kévin comprenant que quelque chose le tracassait. Tu n'as pas confiance en nous ?

— Il est mort, avoua Romain dans un souffle. L'homme poisson est mort.

L'information mit un certain temps à se faire un chemin dans le cerveau des gamins, la mort étant un sujet qui ne les avait jamais touchés de près. Les seuls morts qu'ils avaient vus c'était à la télé, et il y avait loin de la fiction à la réalité. L'idée de voir un mort en chair et en os exerçait sur eux une fascination morbide. Ils se mirent tous à parler ensemble.

— Il est mort, il est mort... Qu'est-ce que tu en sais s'il est mort ? T'en as déjà vu, des morts ? ânonna Alex.

— Tu es sûr que c'est l'homme poisson ?

— C'est comment un mort ? demanda Lisa.

— Arrêtez ! Arrêtez ! hurla Romain. Bien sûr qu'il est mort, bien sûr que c'est l'homme poisson ! Il puait comme du poisson pourri !

— Beark ! dit Manon. Et tu veux le prendre en photo ?

— Ben oui, pour la « tospérité ».

— Pour la quoi ?

— La « tospérité », bananes ! Vous êtes vraiment des illettrés ! La « tospérité », cela veut dire pour tes enfants.

— Et bé, mes enfants, ils n'auront pas envie de voir la photo d'un homme poisson mort ! s'exclama Clarisse d'un air dégoûté. Je ne les élèverai pas comme ça.

— On s'en fout de tout ça, rétorqua Kévin en résumant l'opinion générale. Qu'est-ce qu'on fera quand on l'aura pris en photo ?

— On l'enterrera, dans le sable. Pour qu'il repose paix, rajouta Romain qui avait entendu cette phrase dans un film.

— Je veux pas voir un mort, pleurnicha Lisa. J'ai peur des fantômes.

— Les hommes poissons n'ont pas de fantômes, rétorqua Romain d'un air docte. Et puis les fantômes, ça n'existe pas. T'es qu'une mauviette !

Lisa se mit à pleurer. L'ambiance devenait franchement électrique. Devant le mutisme des autres enfants, Romain profita de l'avantage qu'il avait sur la petite fille et enfonça le clou :

— T'es une morveuse, toutes les filles sont des morveuses.

— Ce n'est pas parce que ta mère elle chiale tout le temps, lui rétorqua Blandine, que tu dois emmerder toutes les filles.

— Tu dis pas du mal de ma mère, elle est malheureuse, répondit Romain en contenant ses larmes.

Puis il tourna la tête et s'enfuit loin devant.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Sébastien étonné.

Blandine crut de bon ton de baisser la voix comme si des espions étaient cachés dans les fourrés prêts à voler des secrets Défense.

— C'est sa mère, elle est dépressive, chuchota-t-elle. Elle pleure tout le temps, elle ne s'occupe pas de lui ni de son frère. Elle prend des cachets et elle ne fait que dormir. Alors il prend son vélo et il va se balader. Son frère, il est plus grand et il fait des conneries...

Romain leur hurla :

— Vous vous magnez ?

Il avait retrouvé son air désinvolte comme si les malheurs de sa mère ne l'atteignaient pas plus que ceux des aborigènes d'Australie. Heureusement, personne ne lui fit remarquer qu'il avait les yeux rouges et gonflés, il n'aurait pas pu donner le change très longtemps. Très digne, il passa devant, et ils suivirent le sentier en file indienne dans un silence d'outre tombe. Au bout d'environ un kilomètre, Romain s'arrêta enfin.

— Merde ! Ça pue ! dit Tony en se bouchant le nez.

A quelques mètres de là, ils virent des jambes dépasser d'un massif de genêts en fleurs. Plusieurs mouettes tournoyaient autour du site en piaillant.

— C'est plein de mouches, pleurnicha Lisa, c'est dégueulasse. Il faut partir d'ici.

— Reste là, lui dit Manon, nous irons sans toi. Tu es trop petite.

Blandine se retourna pour vomir. L'odeur était insoutenable. Les autres enfants enfouirent le nez dans leur tee-shirt et Lisa respira à plein nez l'odeur des genêts de son bouquet.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Kévin ? On avertit les flics ?

— Pas question ! On l'enterre. Tu ne veux pas qu'il finisse dans un laboratoire ? Comme une bête ? Ils vont le dépecer, comme E.T. T'as pas vu le film ? Il est à moitié humain, non ? Alors il a droit à un enterrement, comme un homme normal !

Romain sortit son appareil photo et l'homme poisson posa pour la postérité et pour la dernière fois de sa mystérieuse existence.

Malgré leur dégoût, les plus valeureux des enfants — ou les plus inconscients — c'est-à-dire Kévin, Romain, Alex, Manon et Clarisse, entreprirent de recouvrir les jambes qui dépassaient du massif de genêts et jetèrent des pelletées de sable sur les restes du corps déjà à moitié enfoui par la Tramontane qui soufflait depuis plusieurs jours. A quoi pouvait bien ressembler le visage d'un homme poisson ? Y avait-il des écailles sur ses joues, des ouïes, des branchies ? Prudents, ils se contentèrent de l'ensabler, sans oser s'aventurer à vérifier si leur homme poisson avait déjà commencé sa mutation aquatique avant de mourir. Les autres se tenaient prudemment à l'écart. Ils n'allèrent pas non plus contrôler si tout était caché, pressés de prendre leurs jambes à leur cou.

— Il faut y mettre des cailloux, dit Romain, ensuite des algues, comme ça, si ça sent mauvais, les gens croiront que ce sont elles qui pourrissent.

L'idée leur parut judicieuse et ils entreprirent de ramasser le maximum de galets pour recouvrir le monticule où reposait le corps, de manière à lui donner l'apparence d'une butte naturelle. Romain tint à dire un mot d'adieu à l'homme poisson, pour qu'il puisse être accueilli au paradis des humains. N'étant pas à un paradoxe près, il dit avec un sérieux digne d'un haut dignitaire de l'Eglise :

— Dieu – si tu existes, bien sûr, parce que moi, j'y crois pas – il faut que tu reçoives notre homme poisson dans ton paradis, dans celui des hommes, pas celui des animaux, parce qu'il est un homme, pas un poisson même si tu ne le vois pas. Et tu dois punir son assassin, cette pourriture. Voilà, merci.

Après cette oraison funèbre pour le moins insolite, les enfants jetèrent, sur le monticule, des algues pleines de coquilles de moules et quelques couteaux, en espérant que l'odeur de décomposition des crustacés masquerait celle du corps. Lisa lui abandonna son bouquet de fleurs fanées destiné, au départ, à sa maman.

Elle crut bon de dire :

— Il est pas beau, mais lui il s'en fout, hein ? Il le voit pas. J'en cueillerai un autre en rentrant.

Elle rajouta en scandant chaque syllabe :

— Maman elle dit : c'est l'intention qui compte.

Et l'homme poisson resta là, sous son tertre de fortune, avec, comme gerbe mortuaire, quelques herbes sauvages – trois coquelicots, deux pissenlits, des marguerites et des genêts — gorgées d'amour.

— T'as intérêt à pas cafter, dit Romain à Lisa. T'as intérêt.

— On a qu'à jurer sur ceux qu'on aime le plus, dit Clarisse, et on sera tranquille. Croix de bois, croix de fer... Et on met pas les mains derrière le dos pour croiser les doigts, c'est de la triche !

Dociles, ils s'exécutèrent sans protester, bras tendus droit devant.

— Croix de bois, croix de fer, si je meurs je vais en enfer, récitèrent-ils d'une seule et même voix.

Puis, satisfaits, ils s'éparpillèrent dans la nature pour rejoindre leur domicile avant l'heure du couvre-feu familial.

Une odeur âcre de brûlé vint chatouiller les narines de Pierre jusque dans son sommeil. Dans son cauchemar, il entendit hurler la sirène des pompiers et le crépitement du feu dans les branches des pins. Il se réveilla en sursaut. Le chien aboyait comme un fou dans la salle à manger. Le jour n'était pas encore levé, il était à peine cinq heures du matin, le coq n'avait pas lancé son premier cocorico. Mais dans la basse-cour, la panique était à son comble. Pierre se mit à grogner et secoua sa femme, Evelyne, qui dormait profondément en ronflant. Elle geignit et se retourna dans son lit. Pierre écouta le silence de la nuit devenu un vacarme d'animaux affolés.

— Il se passe quelque chose de pas normal, dit-il en mettant un pied à terre.

En bas, le chien hurlait à la mort.

— Bordel ! Evelyne ! Lève-toi !

Il ouvrit la fenêtre et une bouffée de chaleur brûlante lui coupa la respiration. Il cria d'une voix rauque altérée par la panique :

— Le bois brûle !

Dans la salle à manger, Rex, le chien, grattait la porte de sortie en pleurant. Pierre lui ouvrit, se saisit de son portable et appela les pompiers pour signaler leur présence. Evelyne en chemise de nuit tentait de calmer le chien.

— Allez dans la vigne ! cria Pierre. Vous y serez en sécurité.

Evelyne semblait perdue, hypnotisée par les flammes qui léchaient le tronc des arbres et s'épanouissaient dans les branches comme des feux d'artifices. On y voyait comme en plein jour. Elle contempla le bois, incrédule. Tous les oiseaux s'enfuyaient ou tentaient de le faire, les cris des flamants roses dominaient le crépitement du bois à l'agonie et le rose de leur plumage donnait une teinte surnaturelle au ciel déjà saturé de fumée.

Pierre lui cria encore une fois de s'éloigner, de prendre le chien, et elle se mit à courir, sans regarder derrière, l'animal sur les talons. Une fois dans la vigne, elle se retourna et ne vit plus son mari. Rex pleurait. Le bois craquait, se lamentait dans un délire de bruits secs, sifflait, et la fumée noircissait le ciel. Evelyne ne voyait pas Pierre rentré dans le poulailler pour libérer les volatiles. L'angoisse lui serrait la poitrine au point de l'étouffer. Elle aurait voulu qu'il fût près d'elle, tout près d'elle, pour qu'elle pût absorber son optimisme à toute épreuve, qu'il la prit dans les bras en la serrant très fort. A ce moment précis, elle fut prise d'une envie de sentir l'odeur de sa peau, même celle aigre de la transpiration, de toucher son corps comme à l'époque où ils faisaient l'amour. La sirène des pompiers la tira de sa léthargie. Les flammes léchaient déjà la maison. Une grosse branche s'écrasa sur le toit. De loin, elle vit les poules s'éparpiller et voler des plumes. La fumée l'indisposait, la chaleur du feu paraissait avoir envahi la vigne de son souffle infernal. Au pompier venu la secourir elle balbutia :

— Mon mari, mon mari dans le poulailler...

Puis elle perdit connaissance et s'écroura, au milieu de la vigne, dans sa chemise de nuit blanc cassé à pois roses.

Pierre avait eu juste le temps de libérer la volaille, au moins une partie, avant que la branche ne tombât. Abruti par une totale incompréhension, il eut un haut le cœur. L'air sentait déjà la viande calcinée. Jusqu'à la fin de sa vie il aurait dans le nez l'odeur de poulet rôti et de plumes brûlées au point de lui ôter toute envie de consommer de la volaille. Il se mit un chiffon mouillé sur la bouche, et quitta le poulailler sans regarder derrière, conscient d'être en train de perdre un peu de sa propre chair. S'il s'était

retourné, il serait certainement resté là, cloué sur place, transformé en statue de sel, comme dans la bible. Les larmes coulaient sur sa vieille peau fripée de vigneron pourtant habitué aux facéties de la nature : orages de grêle juste avant la récolte, sécheresse, maladies en tous genres. Mais là, il n'était pas préparé à cette calamité. Concernant la vigne, le problème ne se posait pas. La vigne ne prenait jamais feu surtout si elle était bien entretenue ce qui était le cas de la sienne. C'était une toute petite vigne, un lot de ceps de muscat qu'il avait gardé à Vic la Gardiole alors qu'il avait vendu toutes les vignes de vin rouge de Frontignan quelques dix ans plus tôt pour pouvoir prendre sa retraite. Une toute petite retraite de vigneron, le vin rouge à cette époque ne nourrissant pas son homme. Il avait alors eu l'idée de faire un poulailler, pas bien grand, juste pour sa consommation personnelle et un peu de vente sur les marchés, activité contraignante étant donné son âge et celui d'Evelyne, et peu lucrative. A soixante-dix ans, il était fatigué et ce coup du sort l'anéantissait. Derrière lui, le mas, héritage de famille, disparaissait sous la fumée et le poulailler n'était plus qu'un immense brasier. Pourtant, ce n'était pas encore la canicule bien qu'il n'eût pas plu depuis quinze jours, et on ne pouvait pas rendre la nature responsable de ce malheur. Le feu n'avait pas pu prendre tout seul. Malveillance ou accident ? Telle était la question qu'il ressassait dans son cerveau paralysé par l'angoisse tandis qu'il courait pour échapper aux flammes. Il atteignait à peine la vigne lorsque sa voiture explosa. Un pompier le poussa dans le camion malgré ses protestations. Il pensa à Evelyne et sentit sa poitrine se serrer.

— Ma femme ? demanda-t-il timidement ?

— On l'a transportée à l'hôpital. Un simple malaise, rassurez-vous.

— Et mon chien ? supplia-t-il comme pour s'excuser.

— Mon collègue s'en est occupé.

Pierre se détendit, se recroquevilla sur le siège. La sirène du camion couvrait à peine le craquement du bois à l'agonie.

Ce fut une matinée de cauchemar pour tous les habitants du bois des Aresquiers, une matinée qui resterait dans les mémoires pendant plusieurs générations. Le feu avait pris à des herbes sèches, activé par un violent vent du sud-est. Deux heures durant, deux canadiens tournèrent, allant se ravitailler en mer, et déversant leurs tonnes d'eau sur le bois. Les pompiers de Sète et de Frontignan s'étaient joints à leurs collègues de Mireval sans que leurs efforts conjugués n'entamassent en rien la force du feu. On aurait dit que l'incendiaire avait bien calculé le sens du vent : le feu avait commencé

au sud-est et gagné rapidement une large partie du bois. Tous les mas environnants avaient été évacués, et par chance aucune perte humaine n'était à déplorer. Le poste téléphonique d'Yvon craqua et tenta de cracher des informations inaudibles. Yvon décrocha et cria dans le combiné :

— Oui ! Ici Yvon. Que voulez-vous ?

— Position...Crish, crac... Avez-vous... crac... Confirm...

Le craquement s'intensifia et Yvon jeta le combiné avec colère en criant :

— Et merde ! Impossible de communiquer avec cette saloperie !
Tombe toujours en panne au mauvais moment.

— Cela passe mal dans le bois, répondit son collègue, surtout avec les canadiens au-dessus de nous. Laisse tomber. Vient plutôt voir par ici, je croyais qu'on avait atteint le pire, et bé non...

Devant les yeux d'Yvon horrifié, gisait un amas calciné dans lequel il devina un corps recroquevillé sur lui-même. Impossible de reconnaître qui que ce fût dans ce tas de chair noircie.

— Oh putain ! dit Yvon en s'étouffant presque. Pauvre bougre. Il va falloir l'identifier. Appelle le QG pour savoir s'il manque des habitants à l'appel. Bordel ! Il va falloir l'annoncer à une famille et j'en suis malade d'avance. Si je tenais l'enfant de salaud qui a mis le feu !

— Ça mon vieux, c'est la police qui te le dira. Ou ne le dira pas. C'est selon l'humeur de l'officier qui traite le dossier et pour ce qui est de trouver des empreintes sur un corps brûlé, accroche-toi. Ses dents, peut-être ?

— Merde, Nacer, ne plaisante pas avec ça. Ce n'est pas un enfant au moins ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ! s'énerva son collègue. Je ne suis pas légiste. Et arrête de jouer les chochottes, depuis le temps tu devrais être blindé.

— Je n'ai jamais vu un feu pareil par ici.

— Aussi, cela devait arriver ! Trop de monde dans ce bois à mon avis. Pas plus tard que la semaine dernière, je suis passé par là, il y avait deux camping-cars installés pour la nuit. Je me suis arrêté, je leur ai dit de ne pas faire de feu. C'étaient des Hollandais, ils m'ont fait un grand sourire. Apparemment, ils n'avaient rien à foutre de moi.

-J'appelle les flics, dit Yvon en lui coupant la parole. Ce n'est pas de notre ressort. Ou c'est un accident ou c'est criminel. A eux de le savoir.

— On dirait que le feu se calme, remarqua Nacer. Les canadiens ont bien bossé. Je n'en peux plus.

— Par ici, les gars, cria quelqu'un. Hé, les mecs, on se replie. Il faut inspecter les maisons.

Le jour était complètement levé, laissant apparaître un paysage apocalyptique. Le téléphone d'Yvon cracha à nouveau :

— Confirmez votre position. Sommes plus à l'Ouest, le long du Conservatoire du Littoral. C'est la cata, ici. Nous avons trouvé les restes d'un campement, un genre de mesure en tôle complètement brûlée et un cadavre d'animal impossible à identifier. Pas de traces humaines...

— Putain ! Encore heureux ! s'exclama Nacer. Cela suffit d'un macchabée pour la nuit.

Puis, lui coupant la parole, comme si soudain le ciel avait pris conscience de l'injustice d'un tel coup du sort, la pluie se mit à tomber. D'abord une petite pluie fine, insignifiante, qui grossit jusqu'à déverser des trombes d'eau. Le tonnerre éclata au-dessus de la mer.

— Pas trop tôt, maugréa Yvon. Aurait pu pleuvoir avant...

Ensuite, ce fut le déluge. De gros nuages noirs poussés par le vent montaient de la mer, apportant avec eux le salut.

— On rentre ! cria un pompier dans le téléphone. Ordre à toutes les compagnies de se retirer, sauf l'équipe de Mireval qui inspecte tous les mas alentour. Rapatriez les canadiens ! Tout le monde au rapport à la compagnie de Mireval fin de matinée.

Yvon soupira. La journée n'était pas encore finie. Ce qu'il craignait le plus, c'était ce qu'on pouvait trouver dans les habitations une fois le feu éteint. Parfois, des personnes restées bien calfeutrées chez elles croyant y être à l'abri, avaient péri étouffées ou brûlées par le souffle du feu. Quelquefois, la chaleur était telle qu'elle pouvait faire des victimes à des kilomètres de l'endroit de l'incendie... Sans compter le vent qui pouvait charrier des brindilles enflammées. Sous une pluie battante, ils pénétrèrent dans les profondeurs du bois... Du moins ce qu'il en restait. Ça et là, quelques flammes résistaient encore à la pluie, léchant des troncs noirs fantomatiques. Plus une seule feuille, plus une herbe. Ils traversèrent une vigne pour atteindre un mas isolé, apparemment épargné par le feu. Tout était silencieux. Une vision de fin du monde. L'inspection du mas s'avéra inutile, tous les habitants ayant fort heureusement réussi à s'enfuir. Plus vers l'ouest, le long du Conservatoire du Littoral, seules des carcasses d'animaux témoignaient que la mort avait frappé. Le silence s'était installé entre eux. Yvon ne jurait plus. Ce qu'il voyait lui coupait la parole, et pourtant il lui en fallait beaucoup d'ordinaire pour le rendre muet. Ils rencontrèrent deux cadavres de chiens à moitié brûlés, des corps d'oiseaux probablement en train de nicher au

moment de l'incendie et qui n'avaient pas eu le temps de s'échapper ni peut-être l'envie d'abandonner leurs petits. Ils remontèrent plus vers l'Ouest, visitèrent des mas vides. Puis, comme si l'horreur de ce qu'ils avaient déjà enduré ne suffisait pas, ce furent des cadavres de chevaux, morts asphyxiés par la fumée, qui jonchèrent leur route. Les animaux terrifiés avaient tenté de se sauver, à l'aveuglette, mais la mort les avait interceptés dans leur fuite. Au bout de deux heures de recherches éprouvantes, ils regagnèrent leurs véhicules, conscients d'avoir frôlé les limites de l'horreur.

L'orage s'était rapidement calmé comme tous les orages d'été. Le ciel avait retrouvé sa belle teinte bleue parsemée de petites particules blanches de nuages effilochés et la Tramontane s'était levée. Le maire de Vic la Gardiole avait mis la salle des fêtes à la disposition des familles sinistrées, et fait dresser des tables et servir des collations. Seuls les enfants avaient consenti à manger. Les parents restaient silencieux, agglutinés les uns aux autres, le visage fermé, en proie à un indicible désespoir. Face à face, les grands propriétaires terriens, négociants, ou seulement petits exploitants agricoles rumaient leur incompréhension dans un commun mutisme. Le maire allait et venait parmi les familles, serrait les mains, promettait de tout faire pour que la lumière fut faite sur les circonstances du sinistre. Il se sentait impuissant à leur redonner un peu de courage ou d'espérance, nul, inutile. Les mots censés rassurer sonnaient faux. Il en aurait hurlé de rage.

Assis, à l'écart dans un coin de la salle, Pierre et Evelyne restaient prostrés, serrés l'un contre l'autre comme s'ils allaient s'écrouler en se séparant. Evelyne était revenue des urgences après avoir subi maints examens, toujours vêtue de sa chemise de nuit à pois. Personne n'avait pris la peine de lui apporter des vêtements décents et elle n'osa pas en réclamer. Au contraire, elle se faisait toute petite, comme à l'ordinaire, pour ne pas déranger. Car Evelyne était ainsi : toute sa vie elle l'avait passée à éviter d'importuner son mari, ses enfants, ses proches, comme si le seul fait d'ouvrir la bouche pouvait devenir une gêne pour autrui. Elle avait une toute petite voix, étonnamment jeune, un sourire figé sur ses lèvres, même lorsqu'elle souffrait. Elle supportait les sautes d'humeurs de son mari sans sourciller. Pour le moment, Pierre était silencieux, ce qui pour elle ne présageait rien de bon. Elle s'attendait à ce qu'il explosât, mais Pierre était enfermé dans un mutisme profond. Il méditait sur ce qui était arrivé, se demandant qui, par cet incendie, avait été visé. Ses soupçons se portèrent sur le premier de sa liste

de coupables, à savoir le plus important des viticulteurs présents, Claude Toillon. Sa colère tournait à l'obsession, mais il n'osa pas affronter l'homme avec lequel il avait pourtant usé ses pantalons sur les bancs de l'école et qu'il imaginait capable de le réduire à néant d'un simple appel téléphonique. Parfois, Pierre frisait la paranoïa aiguë et se croyait persécuté par tous ses voisins ce qui ne facilitait pas la communication.

Claudine, la secrétaire de mairie aperçut Evelyne dans sa chemise de nuit, elle semblait frigorifiée malgré la chaleur qui avoisinait les vingt-huit degrés. Elle prit son gilet, le mit sur les épaules de la vieille dame, lui tendit une tasse de café, ainsi qu'à Pierre. Cette sollicitude émut Evelyne et les larmes qu'elle contenait depuis des heures dégoulinèrent doucement sur ses joues. La secrétaire la gratifia d'un sourire et continua sa visite. Evelyne sentit le poids des ans et la fatigue l'écraser soudain comme jamais. Elle pressa sa main sur l'avant-bras de son mari et murmura plus pour elle-même que pour lui :

— Je n'en peux plus, Pierre, j'ai peur.

— Peur de quoi ? répondit Pierre d'un ton bourru. Nous sommes en sécurité ici.

« De mourir » pensa Evelyne. Mais elle ne put formuler les angoisses qui lui meurtrissaient l'esprit tant la boule dans sa gorge l'obstruait. De mourir à présent qu'elle avait tout perdu. Que lui restait-il à perdre à part la vie ? Où aller ? Chez sa fille à Montpellier ? Dans une autre maison rachetée avec l'argent de l'assurance ? Non, mille fois non ! Et devant ses yeux affolés par la vision du futur, elle ne voyait que la mort. Elle se recroquevilla un peu plus sur elle-même tel un fœtus dans le ventre de sa mère.

Les enfants étaient assis en haut de l'estrade, sur les tapis réservés d'ordinaire aux associations sportives, et chuchotaient, visiblement soucieux de ne pas déranger les adultes. Sans vouloir espionner, Claudine, s'approcha silencieusement des enfants, plus d'ailleurs pour ne pas les déranger que pour écouter leur conversation en catimini. Les portes de la salle des fêtes étaient restées ouvertes sur la cour de l'école pour qu'ils puissent aller jouer plutôt que de rester confinés avec les grands. Mais apparemment, pensa Claudine, ils devaient se sentir plus en sécurité avec les adultes.

Kévin chuchota à Clarisse :

— Les photos, c'est toi qui les as ?

— Oui, répondit-elle tout bas. Dans l'ordinateur, chez moi. J'espère qu'il n'aura pas brûlé.

— Qu'est-ce qu'on voit ? demanda Lisa de sa voix de crécelle.

— Chut ! Imbécile ! lui dit Kévin. Tu parles trop fort.

— On voit que les pieds, continua Clarisse d'un air dégoûté. On n'aurait pas dû laisser Romain prendre les photos. Cet idiot ne sait pas viser.

— Dommage, dit Lisa, peut-être on aurait pu voir sa tête de poisson. Tu crois qu'elle est pourrie maintenant, sa tête ?

— On s'en fout, si elle est pourrie ou non ! Depuis un mois tu penses bien qu'elle doit l'être ! Tu poses toujours des questions crétines ! Et puis, tais-toi, courgeasse ! On nous écoute...

Claudine n'entendit que quelques bribes de la conversation à savoir que Clarisse était en possession des photos (lesquelles ? mystère, mais elles semblaient importantes), qu'il était question d'une « tête de poisson pourrie depuis un mois » et que « on nous écoute ». Les réflexions auraient pu lui paraître anodines sans cet air de conspirateur affiché par la marmaille. Aussi se dit-elle qu'il n'y avait pas de quoi s'inquiéter à priori, mais qu'avec les événements actuels, mieux valait être vigilant. Elle s'approcha, une bouteille de coca dans une main et un sac de croissants dans l'autre.

— Vous avez faim, les enfants ?

Un chœur joyeux lui répondit et les enfants se jetèrent sur les croissants comme de petits affamés du Tiers Monde. Claudine se dit que le monde pouvait s'écrouler, les enfants puiseraient toujours dans leur inconscience enfantine des ressources pour le reconstruire.

— Qu'allons-nous faire des Sévenet ? demanda-t-elle au maire en montrant discrètement Pierre et Evelyne. Leur maison est complètement brûlée, ils ne peuvent pas retourner y vivre. Et habiter en ville serait la fin pour eux. Pierre ne supporterait pas. Peucheurottes... Ils me font pitié, seuls dans leur coin.

— Pitié, pitié, grommela Claude Toillon. Ce type ne donne pas envie d'avoir pitié. Il a tout du hérisson. J'ignore pourquoi il m'a pris en grippe à ce point. Ce n'est pas parce que j'ai réussi socialement qu'il doit me mettre sur le dos tous les malheurs du monde.

— Il faut être indulgent, rétorqua Claudine toujours encline à trouver des circonstances atténuantes même aux pires malfrats. Il n'a pas eu une vie facile. Avouez que c'est vraiment de la malchance. Un seul mas brûlé complètement et c'est le sien.

— Et alors ? Vous auriez peut-être préféré que ce soit le mien ? demanda Claude d'un ton agressif. Parce que j'ai le fric pour le reconstruire ? Le fric, le fric ! Je leur en filerai du fric s'il n'y a que ça pour ne pas me mettre à dos toute la population ! Mais l'assurance la leur remboursera leur maison !

— Vous savez bien qu'il ne s'agit pas d'argent, le coupa Adrien le père de Clarisse. C'est leur vie qui est partie en fumée. Peu importe ce que l'assurance remboursera. Elle ne compensera pas la perte affective.

— Mais je n'y suis pour rien, bon dieu ! s'énerva Toillon en levant les bras au ciel (il rajusta ses lunettes qu'il avait accrochées dans son emportement).

— Personne ne vous accuse... rétorqua Adrien d'une voix monocorde.

Il suspendit sa réflexion pour lécher avec circonspection le papier à cigarette qui tremblait entre ses doigts. La colère montait et il avait un mal fou à la contenir. Un peu de tabac tomba sur ses chaussures qu'il secoua avec une mauvaise humeur visible.

— C'est vrai, dit François, un autre vigneron dont l'état d'esprit rejoignait celui d'Adrien. Personne ne vous accuse de rien. Maintenant, si vous culpabilisez...

— Messieurs, Messieurs, intervint le maire, je vous en prie ! C'est déjà assez difficile pour tout le monde, ne vous disputez pas ! Restez unis...

— Rester unis ? La bonne blague ! ricana François. Il aurait fallu l'être avant, unis. Enfin, puisqu'il faut rester uni, mesurons qui est le plus dépossédé dans cette histoire. Edouard a perdu des chevaux, Pierre son mas, moi des hectares de bois, Claude, Patrick et Adrien aussi. Nous sommes tous dans la même galère. Ce crime ne profite à personne. Une chance encore que nous n'y ayons pas laissé nos vies.

— La vie ? C'était peut-être le but du pyromane. Qui vous dit qu'il en voulait à nos biens ? Pourquoi pas à nos vies ou à celle de l'un d'entre nous ?

Cette réflexion de Patrick (il n'avait pas encore donné son opinion mais ruminait en silence depuis des heures en tournant dans sa tête la même hypothèse, rejoignant sans le savoir la pensée de Pierre) réduisit au silence toute l'assistance.

Un téléphone portable sonna, manifestation incongrue de l'activité extérieure. C'était celui du maire. Il s'écarta pour répondre. On l'entendit jurer.

— Et merde ! Oui, je le leur dis. Qui c'est ? Impossible de savoir ? Ah bon... D'accord. Nous l'attendons.

Il revint vers ses administrés, visiblement contrarié, passa ses doigts dans sa chevelure blanche et touffue, tenta d'apaiser, d'un geste de la main, la crainte lisible sur leurs visages. Son regard fit le tour du groupe, tentant de découvrir qui manquait à l'appel. Combien de mas y avait-il dans la zone sinistrée ? Sept ? Huit ? Etaient-ils tous là ? Après tout, il s'agissait peut-être d'un promeneur, un touriste, un étranger qu'ils n'auraient pas à pleurer... Il se

prit à espérer égoïstement ne pas avoir à annoncer à une famille vicoise la perte d'un être cher.

— Mesdames et Messieurs, je suis désolé, dit-il enfin mettant un terme aux interrogations muettes de ses administrés. Il n'y pas que des dégâts matériels, et je ne parle pas des animaux. Les pompiers ont trouvé un corps. Nous attendons un officier de la police judiciaire de Sète. Je voudrais savoir qui n'est pas ici. Vous comprenez... L'enquête nous dira... Enfin, je suis désolé.

Bras ballants en signe d'impuissance, il poussa un profond soupir, puis posa ses lunettes, les remit sur son nez, pour finalement les fourrer dans la poche de sa chemise. Il y trouva son portable qu'il venait à peine d'y ranger, le prit et appela la mairie. Seul le son de sa voix troublait le silence qui s'était installé dans la salle des fêtes. Instinctivement ils s'étaient regroupés autour de Pierre et Evelyne, ne voulant laisser de côté aucune victime, et malgré la chaleur étouffante avaient fermé les portes de la salle. Ils avaient même compté et recompté les enfants de peur qu'il en manquât un seul. Des gestes inutiles, piètres tentatives de réconfort censées juguler la peur mais qui ne servaient au contraire qu'à l'empirer.

— Qui manque-t-il, bordel ! dit Adrien d'une voix sourde sans se rendre compte que sa cigarette était restée collée à sa lèvre supérieure et lui donnait un air de clown dont personne ne songea à rire.

— Il avait une tête de poisson le mort ? demanda Lisa à sa mère.

— Une tête de poisson ? Mais non ma biche, répondit calmement Camille en se disant que sa fille, déjà trop fragile et imaginative, allait sortir traumatisée de ce cauchemar. Pourquoi une tête de poisson ?

— Parce que c'est l'homme poisson, dit Lisa pour qui c'était une évidence. On ne te l'a pas dit ?

— Non, on ne me l'a pas dit. Le maire a dit qu'il était brûlé. Enfin, qu'on ne pouvait pas voir qui c'était ! Pourquoi cette question ?

— Pour rien, se hâta de répondre Lisa en voyant les regards furieux que lui lançait Kévin assis en face d'elle. J'ai fait des rêves, c'est tout.

Camille caressa les cheveux de sa fille, l'embrassa et la serra fort dans ses bras en lui murmurant des mots de réconfort. Lisa fit une grimace à Kévin et lui tira la langue en se blottissant contre sa mère.

Le maire qui s'était absenté pendant un quart d'heure pour aller à la mairie, revint contrarié.

— Le vieux Julien est mort, dit-il avec un soupir. De mort naturelle lui, heureusement. Le médecin pense à une crise cardiaque.

— Il avait pourtant bon pied, bon œil, fit observer François.

— Oui mais à quatre-vingt trois ans, hein ?

— Il n'empêche, remarqua Adrien, que c'est le troisième en deux mois. Et sur Mireval, deux sont morts également.

— La chaleur est encore venue tôt cette année. Avec cette canicule, pas étonnant que les vieux passent l'arme à gauche, dit François qui avait le sens des métaphores.

— Peut-être, peut-être, insista Adrien. Mais c'étaient tous des vigneron du cru, pas des Parisiens. Ils ont passé leur vie dans les vignes sous le cagnard ou dans la garrigue. Le vieux Mathieu allait ramasser du thym en plein mois d'août sur la Gardiole il n'en est pas mort. Je lui ai dit plus d'une fois que le thym il fallait le cueillir en février, cette tête de mule n'en avait rien à cirer ! Il y allait pour le plaisir. Pourtant, même les mouches y crèvent à cette époque de l'année ! Ils sont coriaces nos vieux, ce n'est pas la chaleur qui va nous les emporter.

— Bah, aucune importance, dit le maire. Le problème n'a rien à voir avec les vieux.

— Non, le problème c'est de savoir qui sont les salopards qui ont fait ça. Si j'en chope un, ma parole, il faudra me le retirer des mains ! Affaire de promoteurs ? Vous croyez ?

— Peu probable. Le Conservatoire du Littoral ne céderait pas une parcelle de terrain pour construire, même si le bois était complètement détruit. Il replanterait et les pyromanes en seraient pour leur frais. Personne n'a envie de jouer à ce petit jeu-là.

— En tous cas, dit Jean Lartigues le policier municipal de service, ce n'est pas un accident. Les pompiers viennent de me dire qu'ils avaient retrouvé des bidons d'essence aux quatre coins du bois.

— Donc ils étaient plusieurs, conclut Adrien d'un air sombre (quand il réfléchissait, deux rides se creusaient entre ses sourcils emmêlés, prolongeant l'arête du nez), et maintenant, non contents d'être des pyromanes, ce sont des assassins. Le type qui est mort, c'est soit un étranger soit un de ces connards... C'est possible non ?

— Alors, bien fait pour sa gueule.

— Oh non, dit Lisa d'une voix fluette. Il ne peut pas avoir fait ça !

Kévin crut que le ciel leur tombait sur la tête. Cette petite idiote allait cracher le morceau ! Quelle gourde ! Il vit rouge, attrapa la petite fille par le bras, la tira violemment et lui cria :

— Ta gueule, imbécile !

— Kévin ! cria sa mère, reste poli !

Lisa se mit à pleurer en hoquetant.

— Mais fait quoi ? Mon petit cœur ? intervint Camille. Qui a fait quoi, où ?

— Mais rien, dit Clarisse en haussant les épaules avec dédain. Elle fume la moquette votre fille.

Sa mère lui mit une gifle, histoire de lui apprendre les bonnes manières, et Jean Lartigues, flairant l'embrouille, s'approcha des enfants en s'efforçant de garder son calme.

— Si vous savez quelque chose, les enfants, il est temps de parler.

— On ne sait rien, dit Kévin buté.

— Non, on ne sait rien, renchérit Clarisse (bien décidée à ne rien dire, surtout après la gifle de sa mère. (Que les adultes se débrouillent, après tout, ils n'avaient pas besoin des enfants pour démêler leurs sales affaires !).

— Ben non, on ne sait rien, rajouta Lisa, on ne connaît pas l'homme poisson.

Ce fut un mot de trop.

— L'homme poisson ? Quel homme poisson ? Il s'agit d'un corps retrouvé calciné... Tu sais ce que ça veut dire calciné ? C'est complètement brûlé. D'ailleurs, il peut tout aussi s'agir d'une femme. Alors pourquoi es-tu aussi sûre que c'est un homme ?

— Parce qu'on a vu ses chaussures, dit Lisa. C'étaient pas des chaussures de dames.

— Petite conne ! hurla Kévin en lui sautant dessus.

Il fallut les séparer, Lisa hurlait car Kévin lui tirait les cheveux, et Clarisse s'était mise à pleurer en silence. C'en était fini de la paix de l'homme qu'ils avaient enterré sur la plage. On allait l'autopsier, le décortiquer, l'analyser sans vergogne, les adultes n'ayant, à son sentiment, aucun respect pour les morts. On verrait sa photo à la télé, le monde entier pourrait s'en repaître, comme des charognards. Elle pleurerait aussi sur ce secret qu'ils avaient juré de garder envers et contre tout et qu'ils allaient devoir dévoiler. « Croix de bois, croix de fer » se répétait-elle sans cesse, s'imaginant passer l'éternité à griller sur un barbecue infernal à cause de ce parjure.

— Maintenant, vous me dites tout, n'est-ce pas ? dit le policier en caressant les cheveux de la petite Lisa. Cela vaut mieux, car le policier qui va venir de Sète n'est pas aussi gentil que moi. Il peut vous mettre en garde à vue.

— En garde à vue ? ricana Kévin. On ne met pas les enfants en garde à vue. Vous regardez trop la télé.

— Kévin !

— Laissez, Emmanuelle, je m'en occupe. Alors comme ça, tu penses que les enfants ne vont pas en garde à vue ? Cela ne te fait pas peur d'être un petit délinquant ?

— Je ne suis pas un délinquant, dit Kévin en regardant le policier droit dans les yeux. Je suis pour la justice, et la justice elle est toujours du côté des plus forts.

— Hou là ! Déjà philosophe ? Mais dis-moi ce que la justice a à voir avec ça ? Qui essayes-tu de protéger ?

— L'homme poisson, s'écria Lisa, celui qui est enterré sur la plage.

— Un homme poisson enterré sur la plage ? C'est intéressant. Et vous croyez que ça existe un homme poisson ? Franchement ? Si vous avez trouvé un homme enseveli sur la plage, il faut le dire les enfants. Comment le savez-vous ?

— C'est nous qui l'avons fait, dit Kévin en relevant la tête d'un air de défi, oui, nous l'avons trouvé et nous l'avons caché pour que les scientifiques ne le découpent pas en petits morceaux comme E.T.

— Cela parlait d'un bon sentiment, reconnut Jean Lartigues, mais ce n'est pas bien d'entraver la justice. Tu parlais de justice et tu ne veux pas qu'on sache qui l'a tué ton homme poisson ?

— Cela servira à quoi ? demanda Clarisse désespérée.

— Cela servira à quoi ? répéta Jean à cours d'argument. Cela servira ... qu'on ne tue pas une légende. Voilà à quoi cela servira. On n'a pas le droit. Vous êtes bien d'accord avec moi ? Dites-moi où il est.

— Sur la plage, à gauche en partant vers Palavas, il faut marcher à peu près deux kilomètres, il est là sous un gros tas de galets.

— Deux kilomètres ? Mais c'est insensé ! cria Camille. Vous avez amené Lisa avec vous au bord de la mer et vous l'avez fait marcher jusque là-bas ? Je la croyais aux chevaux ! Vous êtes malades ?

Jean Lartigues laissa les parents régler leurs comptes avec leur progéniture et appela son collègue qui assistait la police de Sète dans le bois des Aresquiers. Deux affaires de meurtres (s'il s'agissait de meurtres car rien ne venait accréditer cette thèse, et étaient-elles liées ?) sur les bras, plus un incendie, c'était beaucoup trop pour une journée au goût de Jean. Vic la Gardiole, d'ordinaire si tranquille, vivait les pires journées de son histoire, de mémoire de Vicois.

— Vous m'épargnez vos blagues stupides habituelles, dit le lieutenant Nabet à son collègue Charles d'Abancourt le technicien de l'identité judiciaire. Je ne suis pas d'humeur aujourd'hui. Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! Un incendie, un macchabée brûlé, et maintenant il paraît qu'il y en a un autre enterré par des enfants sur la plage ! Je suis tombé chez des fous ! Bon, Paulin vous venez avec moi, c'est à deux kilomètres au bord de la mer, il faut y aller à pieds. Demandez un cercueil, il paraît qu'il est là depuis un mois et demi au moins. Vous aussi d'Abancourt, j'ai besoin de vous.

— Moi aussi, dans le cercueil ? demanda d'Abancourt.

— Encore un mot comme ça, grinça Nabet et je vous arrache les yeux à la petite cuillère. Vu ?

— Oh bon, ça va ! Question humour, vous ne vous êtes pas amélioré depuis la dernière fois, chef.

— Vous non plus, mon vieux, vous non plus. Je vous ferais remarquer que nous ne sommes pas là pour rigoler. Un cadavre enterré par des mioches ! On aura tout vu ! Si ça se trouve, il n'y a rien. Des élucubrations de gamins qui jouent aux gendarmes et aux voleurs !

Ils quittèrent le périmètre de sécurité installé autour du lieu de découverte du brûlé. Une foule s'était déjà amassée, des badauds, des journalistes, le train-train habituel dans ces circonstances.

— Je ne me ferai jamais à ce plaisir qu'éprouvent les gens à venir contempler un macchabée... soupira Nabet. On parle du Moyen Age, ce n'est pas bien différent. Autrefois, ils venaient assister aux pendaisons, on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'il y aurait encore des spectateurs si on installait de nouveau les gibets en place publique. Dites-leur de se tirer avant que je fasse un malheur. On ne garde que les journalistes. Demandez-leur leur carte, on ne sait jamais.

— Et les touristes ? demanda son adjoint le brigadier Paulin. Il y en a déjà quelques uns dans les campings. On les évacue ?

— Oui, sur les campings de Frontignan, provisoirement. Si ça se trouve, le cadavre brûlé c'est celui d'un pauvre bougre en vacances. Où est le légiste ? Ah, Canzano, bonjour mon vieux. Navré de vous retrouver en pareilles circonstances.

— Salut lieutenant, dit Canzano de sa voix tranquille. Comment va votre dame ?

Canzano avait l'air d'un collégien. Il ne dépassait pas le un mètre soixante, était mince et fluet comme une haranguette¹ et avait une voix

¹ Harengue : petit anchois

d'adolescent qui n'a pas encore mué. Mais dans son boulot, tout le monde s'accordait à dire qu'il était un champion malgré qu'il ne l'exerçât que depuis peu de temps.

— Sabine va bien, dit Nabet. Enfin, j'espère.

— Des problèmes ? demanda Canzano.

— Pas à proprement parler. Elle est enceinte de sept mois, elle ne veut pas arrêter son boulot à la mairie malgré les conseils du gynéco. Une vraie tête de mule. Et depuis quelques temps, j'ignore de quoi il s'agit, mais elle mijote quelque chose de bizarre. Peut-être une lubie de femme enceinte... Enfin, je dois m'inquiéter pour rien.

Il n'en dit pas plus, mais Canzano nota son trouble. Il savait Nabet amoureux fou de sa deuxième femme depuis leur rencontre l'année précédente. Peut-être était-il bêtement jaloux ? Il n'insista pas, le caractère de Nabet étant le pire qui fût, de notoriété publique. Canzano ne se posa pas plus de question sur la vie amoureuse de Nabet et suivit ses collègues sur la plage en se disant que les gamins du coin avaient une chance inouïe d'avoir à leur disposition un terrain de jeu aussi vaste. Ils parcoururent les deux kilomètres censés les conduire au corps, sans succès.

— Téléphonnez au maire, dit Nabet, et envoyez-moi les enfants. Bon sang ! On ne va pas tourner en rond pendant des heures ! Si ces mioches se sont payé ma tête ça va barder ! En attendant, fouillez-moi tout ça.

— Vous savez chef, dit Paulin, s'il y avait un mort par ici, même enfoui sous des cailloux, des promeneurs l'auraient trouvé. Des associations d'écolos furèrent dans ce coin tous les week-ends pour étudier la flore et la faune, sans compter ceux qui se baladent avec leurs chiens. Il fait un temps magnifique depuis plus d'un mois, j'imagine que des tas de gens sont passés par ici, pour cueillir des plantes ou tout bonnement se faire bronzer, c'est un endroit tranquille...

— C'est ce que je me dis, ils vont voir de quel bois je me chauffe, les mômes.

Pendant la demi-heure qui suivit, l'équipe de la police scientifique fit son travail sans rien remarquer d'anormal. De loin Nabet vit deux gamins, un garçon et une fille, accompagnés de leurs parents et du policier municipal, venir vers eux. Le garçon avait un air buté et la fille pleurait et s'accrochait à la main de sa mère comme à une bouée de sauvetage.

Nabet essaya de garder son calme.

— Bonjour les enfants ! dit-il sur un ton qui ne laissait aucun doute quant à son exaspération. Qu'est-ce que c'est cette histoire de mort sur la plage ? Il n'y a rien ici. Vous ne vous seriez pas moqués de nous ? Nous

n'avons pas de temps à perdre. Dites-le-nous tout de suite. Nous ne vous gronderons pas, étant donné les circonstances...

— Il était là, s'entêta Kévin. Ou à peu près. Je me souviens plus exactement de l'endroit. On devrait voir sa tombe. On a mis des cailloux dessus.

— Il n'y a rien ! cria Nabet en s'énervant. Il n'y a rien ! Tu le vois bien. La comédie a assez duré !

Kévin prit le parti de se taire. Cette disparition du corps lui sembla surnaturelle. Et si l'homme poisson avait ressuscité ? Il avait entendu parler d'un type dans le passé qui était sorti de sa tombe comme s'il n'avait jamais été mort. Cela s'appelait un miracle. Alors pourquoi n'y aurait-il pas eu un miracle à Vic ? S'il était sorti de son tas de cailloux pour reprendre le cours de sa vie aquatique ?

— Oui, mais il y a les photos, réussit à articuler Clarisse entre deux sanglots. Elles sont dans l'ordinateur.

— Les photos ? Quelles photos ?

— Celles de l'homme poisson, pardi. On l'a pris en photo avec l'appareil de Romain. Il est dans ma chambre. C'est un appareil numérique. J'ai mis les photos sur un CD pendant que papa n'était pas là. Si l'ordinateur n'a pas brûlé, je peux vous les montrer.

— Alors là, chapeau ! s'indigna Nabet. Ils ont pris des photos d'un mort avant de l'enterrer ! Mais vous êtes mabouls ! Qu'avez-vous dans le cigare ? Bon, que l'équipe continue les recherches. Étendez le champ d'investigation puisque personne ne peut déterminer l'emplacement exact. Nous, nous allons voir ces photos.

— De toute façon, dit Clarisse, le mort il n'était pas ici. Il était plus loin. Il me semble que nous avons marché plus longtemps. Lisa n'arrêtait pas de pleurnicher.

— Non, non, s'entêta Kévin. Il était là je te dis.

Devant leur incertitude, Nabet perdit patience et se mit à jurer comme d'habitude.

— Vous vous mettez d'accord, oui ? Vous devez bien vous souvenir d'un détail, bordel !

Le docteur Canzano pensa que le futur ou la future héritière de la famille Nabet risquait d'avoir en sa possession pour les copains d'école une collection de jurons pas piquée des vers... Il demanda, de sa voix douce, aux enfants terrorisés :

— Allons, essayez de vous mettre d'accord. Essayez de vous souvenir. Il était quelle heure ? Combien de temps avez-vous marché ?

Nabet le fustigea du regard. Il n'aimait pas qu'on s'immiscât dans ses prérogatives. Interroger, c'était son job, pas celui du légiste. Néanmoins, la voix de Canzano et sa blouse blanche qu'il s'obstinait à enfiler chaque fois qu'il était appelé « au chevet d'un corps » selon son expression, imposaient le respect aux enfants plus que les gesticulations maladroitement du policier. D'autant plus que Fabrice avait eu, ce matin-là, le mauvais goût de mettre une cravate rouge ornée de dessins de Tex Avery. Le coyote tirait la langue et roulait, en regardant son ennemi juré le Bip-Bip, des yeux avides et télescopiques. C'était Sabine qui la lui avait offerte pour la fête des pères, sa première fête des pères, et il n'avait pas osé la contrarier. C'était déjà bien assez difficile pour elle de traîner son gros ventre, pensait-il, comme si sa femme était la première femme au monde à porter un enfant.

Kévin renifla, regarda Clarisse comme pour lui donner l'autorisation de parler.

— Il était beaucoup plus loin dit la petite fille d'une voix ferme.

Kévin acquiesça et l'équipe se déplaça de trois cents mètres. Mais pas de trace d'un quelconque corps, pas de monticule de cailloux cachant un homme poisson ou qui que ce fut d'autre.

— Il ne nous reste que les photos, soupira Nabet découragé.

— Non, attendez !

Charles Abancourt se baissa, ramassa un minuscule bout de tissu et le tendit au policier.

— Ma tête à couper que c'est du sang. Le corps a dû être enlevé et le coin nettoyé. Mais il reste toujours un détail que l'assassin oublie. Difficile de laver toute la plage. A première vue, il pourrait s'agir d'un morceau de pantalon, genre coton.

Nabet enfila ses gants, prit le bout de tissu, le mit dans un sac, et dit à la petite fille d'une voix radoucie :

— Et maintenant, Clarisse, si tu nous montrais tes dons d'informaticienne ? Je voudrais bien voir la tête de votre homme poisson.

Si Nabet avait cru que les enfants allaient lui apporter toute cuite la solution à son enquête, il en fut pour ses frais.

En mettant le CD dans le lecteur Clarisse lui dit :

— On ne voit que les pieds.

C'était peu mais déjà un début de preuve de l'existence du corps fantôme, une toute petite parcelle de réalité. Sur l'écran, ladite réalité se matérialisa par la première photo de deux chaussures, des tennis, et de deux jambes de pantalon émergeant d'un buisson. Ce n'était pas le genre de pantalon qu'on portait d'ordinaire avec des tennis, encore moins le genre de

vêtement qu'on mettait pour faire du jogging sur la plage. La photo suivante montrait le monticule de cailloux sous lequel les enfants avaient enseveli, avec le petit bouquet de fleurs de Lisa, leur héros. Les enfants désœuvrés, en quête de merveilleux, avaient matérialisé leurs rêves. Hélas pour l'enquête ! S'ils avaient signalé leur découverte en temps opportun, Nabet aurait eu du concret à se mettre sous la dent. Là, il n'avait que des suppositions, pas de corps, pas de victime. Seulement un bout de tissu taché et des photos qui auraient pu tout aussi bien être fabriquées par les gosses. C'était maigre comme indice. Nabet se demandait s'il allait pouvoir convaincre le procureur d'ouvrir une enquête avec si peu d'éléments. Y avait-il un rapport avec l'incendie et le corps calciné retrouvé à l'orée du bois ? Peut-être oui, peut-être non.

— Vous me ratissez la plage, dit-il à l'équipe scientifique. Vous faites draguer les étangs et le canal. Quant à la mer, si le corps s'y trouve, elle nous le rendra à un moment ou à un autre.

Puis s'adressant à Paulin, il dit :

— Tu m'attends au bureau. Je passe chez moi et j'arrive.

Paulin nota l'angoisse qui perçait dans sa voix et se dit que sa femme avait encore fait des siennes. Il rit mentalement en se souvenant de l'époque où Nabet vivait avec sa première femme et était déjà dans tous ses états à la moindre anicroche. Avec Sabine, il était servi. Elle n'en faisait qu'à sa tête, s'occupait de choses qui ne la regardaient pas, surtout de choses dangereuses plus du domaine de la police que du sien. Elle avait même failli perdre la vie une fois, mais cela n'avait pas terni son ardeur investigatrice. Nabet salua ses collègues et partit.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Abancourt. Il fait une tronche de trois kilomètres.

— Je l'ignore, tu le connais. Il faudra du temps avant qu'il me crache le morceau. Je crois que c'est sa femme.

— Mignonne, la petite. Elle est infidèle ?

— Penses-tu ! Pas pour un sou, elle le bade². Tu n'aurais aucune chance avec elle, mon vieux. Son Nabet c'est le plus beau. Et elle est enceinte jusqu'au cou.

En arrivant devant chez lui, Nabet comprit qu'il n'y avait personne dans le logement. Il ouvrit la porte, poussa du pied Chat qui essayait une ultime tentative pour jouer les filles de l'air. Sabine l'avait consignée dans le logement car elle était en chaleur et menaçait de courir après tous les matous

² Elle le bade : elle le regarde avec adulation

du quartier. Chat... Deux ans plus tôt, il s'appelait Myrtille. « Quel nom idiot pour un matou » s'était-il dit en le rebaptisant illico « Chat ». Ensuite, Chat s'était avéré être une chatte, et Sabine avait décrété que Chat lui allait très bien même si son ventre s'arrondissait curieusement pour un prétendu mâle... Elle avait mis au monde une portée de chatons qu'il avait fallu caser à droite et à gauche, ce qui n'était pas une mince affaire, et menaçait tous les trois mois de remettre le couvert. « Elle est enceinte » avait dit Sabine. « Pleine » avait rectifié Nabet. Du coup, Sabine était entrée un beau jour chez le médecin en disant « je suis pleine, comme Chat ». Depuis, Nabet évitait de la contredire. Elle le faisait exprès, de toute évidence, pour l'énerver. Il s'assit — plutôt se laissa tomber — dans le fauteuil en posant ses pieds sur la table du salon. Le cadre en verre dans lequel trônait sa femme avait été renversé par le vent qui rentrait par la fenêtre restée ouverte en grand, et la vitre étoilée zébrait le visage de Sabine jusqu'aux oreilles comme l'homme qui rit. Elle semblait se moquer de lui. Il la caressa en passant son doigt sur la vitre cassée. Un peu de sang perla, il le suçait en rageant.

— Qu'est qu'on peut être imbécile quand on est amoureux ! marmonna-t-il.

Il devait bien reconnaître que Sabine avait envahi sa vie comme une armée de petits lutins malicieux et l'avait merveilleusement rafraîchie. Il avait voulu du suspense dans son couple ? Qu'il ne s'encroûtât pas ? Il était servi. Pourquoi se plaindre ? Il ne se plaignait pas, il avait peur. Peur pour elle et le petit être sans défense qui grandissait bien au chaud dans son ventre.

— Je deviens gâteux, dit-il tout haut en reposant le cadre.

Mais il savait bien ce qui l'inquiétait. Sabine était seule à veiller sur cet enfant qu'elle portait comme un sac à dos à l'envers dont elle ne voudrait pas se séparer de peur qu'on le lui vole. Et il n'était pas certain qu'elle veillât dessus comme il le fallait, comme lui l'aurait fait. « Jalousie idiote » lui soufflait sa raison. Mais enfin, aussi, où était-elle ? Elle aurait dû être à la maison à se reposer puisque c'était son jour de congé et elle vaquait à des occupations occultes peut-être dangereuses pour le bébé.

— Et merde ! dit-il rageur. Après tout, qu'elle se débrouille !

Il ferma la porte de l'appartement non sans avoir laissé un petit mot inquiet sur la table : « appelle-moi dès que tu rentres ».

Lorsqu'il pénétra dans son bureau situé en plein soleil de l'après-midi, une bouffée de chaleur malodorante l'agressa, mélange de sueur et de café, le tout macéré à une température qui devait friser les 35°. Personne n'avait songé à allumer la climatisation. La fenêtre était restée ouverte et une nuée de mouches énervées par l'orage du matin avait pris possession de son

univers. Ni la pluie, ni la tramontane n'avaient réussi à faire baisser la température. Au contraire, le vent était chaud. Il claqua la fenêtre, alluma la clim et s'arma du dernier exemplaire du « Monde diplomatique » pour chasser les insectes. Une dizaine de cadavres jonchait déjà le sol lorsque Paulin rentra.

— Du nouveau ? lui demanda-t-il en donnant un coup de journal à un couple d'insectes en train de copuler.

— Boaf... Cela n'avance pas vite. On a retrouvé quatre bidons d'essence sur un périmètre qui laisserait à penser que l'incendiaire aurait cadré une surface donnée pour une raison qui nous échappe. C'est pour cela que le feu a pris. Avec le vent du sud le feu ne prend pas, c'est saturé d'humidité. Donc, il lui a fallu de l'essence pour s'assurer du départ du feu. On n'a pas retrouvé de bidon près du corps, ce qui voudrait dire que ce n'est pas lui le pyromane. Je dirais l'assassin, carrément. Le légiste nous appellera dès qu'il aura du nouveau. J'ai demandé au policier municipal de faire une enquête pour voir s'il y aurait une disparition suspecte dans le village.

— Ils étaient peut-être plusieurs, dit Nabet songeur. Il faut être idiot pour mettre le feu à un bidon et aller le mettre aux autres au risque d'être pris dans l'incendie ! Quand on fait ça, on met le feu et on se tire. Et si le corps était celui du pyromane, on aurait retrouvé le bidon près de lui, ce qui n'est pas le cas.

Le téléphone sonna, Nabet décrocha. Paulin le vit claquer des doigts comme chaque fois qu'il avait une information intéressante. C'était un tic bien connu de la brigade et dont certains se moquaient en le mimant. Paulin attendit patiemment que son supérieur eut raccroché. Nabet donna un coup de journal excédé à une mouche venue se poser sur ses notes en raccrochant.

— C'était Lartigues, le municipal. Il manque quelqu'un effectivement... C'est un handicapé léger, Fred, l'idiot du village quoi. Tous les matins il balaie les feuilles dans sa rue, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il gèle. Personne ne le lui demande, c'est son rituel. Les voisins se sont inquiétés. Il vit seul, sa mère est en maison de retraite, et bénéficie d'une petite rente d'handicapé. Il a un tuteur. Lartigues attend que ce type arrive pour faire ouvrir la porte de l'appartement. Remue-toi, Paulin, on y va.

Nabet se leva et prit soin de mettre un mot sur son bureau à l'attention de ses collègues : « le premier qui ouvre la fenêtre et enlève la clim, je l'étrangle de mes propres mains ».

— Il doit être malade, dit le tuteur de Fred en mettant la clé dans la serrure. Ce n'est pas possible autrement. Vous auriez pu forcer la porte ! Pourquoi voulez-vous qu'il soit allé se balader en pleine nuit dans le bois ! Ce ne peut pas être lui.

Ils pénétrèrent dans l'appartement qui sentait le mois. Visiblement, personne n'y faisait jamais le ménage. Des vêtements sales jonchaient le sol, dans la cuisine, la vaisselle s'amoncelait dans l'évier et des restes de repas vieux de plusieurs jours encombraient les assiettes. Sur la table, un verre de vin à moitié bu et une bouteille de rouge vide témoignaient de son attachement au jus de la vigne. Des verres vides et sales, il y en avait au moins dix dans l'évier, à croire que l'habitant de cette porcherie ne les lavait que lorsqu'il n'y en avait plus dans le placard. Pas de cendrier, Fred ne fumait pas. Et Fred n'était pas là. Son tuteur avait visité toutes les pièces, nulle trace de Fred. La poubelle vomissait ses débris et plusieurs sacs-poubelle pleins attendaient que quelqu'un voulût bien les porter au container.

— Vous auriez pu lui donner une aide-ménagère, dit Nabet en colère. Cela se fait, non ? Je ne comprends pas que vous ayez laissé ce type vivre tout seul sans aide.

Nabet ouvrit les placards, compta les paquets de pâtes. Dix ! Dix paquets de pâtes ! A croire que ce type ne mangeait que ça.

— C'est lui qui fait ses courses ?

— Oui, la voisine aussi. Elle l'emmène au super marché tous les quinze jours.

— Elle nous expliquera peut-être pourquoi il y a aussi des boîtes de chocolats plein son bureau... enfin, ce qu'on peut appeler un bureau, dit Paulin revenu de l'inspection de la chambre. S'il mange tout ça, il va crever d'une crise de foie. Mais le plus incroyable, c'est qu'il y en a pliés dans du papier cadeau.

— Il est gentil, dit son tuteur. Il aime faire des cadeaux.

— C'est vous qui gérez son argent ? Vous en a-t-il demandé pour faire des cadeaux à quelqu'un ? A-t-il un budget très important pour la nourriture ?

— Non, raisonnable.

— Mais ces boîtes de chocolats sont luxueuses, rajouta Paulin. Il doit bien les offrir à quelqu'un.

— Aux vieux, dit Lartigues. Il les offre aux vieux. Depuis quelque temps, il est généreux avec les vieux. Une nouvelle lubie. Il en a tellement que personne n'y a prêté attention.

— Une lubie, hein ? Et pourquoi des seringues ? Il se pique ? Il est diabétique ?

— Mais vous plaisantez ! s'insurgea son tuteur indigné. S'il était diabétique, s'il avait une quelconque maladie l'obligeant à avoir régulièrement des piqûres, nous lui aurions envoyé une infirmière.

-Paulin, fais-moi analyser ces seringues. Au plus vite. Qui le conduit au médecin quand il est malade ?

— Moi. Je suis son tuteur. Il m'appelle au téléphone. Mon numéro est écrit en gros sur le combiné.

— Tu me fais épilucher les numéros d'appels de ces quinze derniers jours, Paulin. Demande au commissaire de mettre Nardone avec nous sur cette affaire. C'est un vrai sac de nœuds. Cela lui fera plaisir, il s'emmerde au bureau.

— Il va au dentiste, votre protégé ?

— Au dentiste ? Ben oui.

— Alors vous appelez son dentiste, il me faut les radios de ses dents.

— Mais enfin ! Vous ne croyez pas...

— Je ne crois rien, j'enquête. Lartigues, dites-moi... A-t-il offert des chocolats à quelqu'un récemment ?

— Aucune idée, mais je me renseigne. Vous n'allez quand même pas insinuer...

— Encore une fois, je n'insinue rien, je ne crois rien. Paulin, appelle-moi Abancourt. Il faut me saisir tous ces chocolats. Ne touchez à rien, Messieurs s'il vous plaît. Vous, Lartigues, vous empêchez les gens de gêner les enquêteurs. Et faites-moi venir le médecin du village. J'aurais des questions à lui poser. Maintenant allons voir ce bureau.

Le désordre de la chambre était pire que celui de la cuisine. Le lit n'était pas fait, des piles de vêtements s'entassaient pêle-mêle sur le lit, sur le dossier d'une chaise en paille à l'assise explosée comme si des chats avaient fait leurs griffes dessus. Le bureau, encombré de boîtes de chocolats, de papier cadeau et de plantes diverses, faisait aussi office d'établi. Toutes sortes d'outils y traînaient. Nabet se demanda à quels travaux pouvait bien se livrer cet homme qui, aux dires de tout le monde, était incapable de rien. Cependant, il vivait seul et, mis à part le ménage de l'appartement dont il devait n'avoir cure, il avait l'air de bien s'en tirer.

— Quel foutoir ! Il faisait un herbier ? Pourquoi gardait-il ces aiguilles ? Du diable si je sais de quel arbre elles viennent ! Il avait une âme de botaniste votre protégé ?

Il mit des gants, saisit une casserole dans laquelle il restait un peu de liquide brunâtre, macération évidente des aiguilles inconnues. Elles gisaient au fond, laissant des traces sur la paroi blanche émaillée du récipient.

— Il s'était fait une tisane, dit Nabet pensif. Drôle d'idée. Je me demande où il a trouvé la recette. Vous connaissez cette tisane ? Il en boit souvent ?

— Quoi ? Quelle tisane ? Mais comment voulez-vous que je le sache, bon sang !

— Si je résume, dit Nabet sarcastique, vous êtes son tuteur et vous ne savez rien de lui. Comment il emploie ses journées, ce qu'il mange, s'il mange à sa faim, qui il fréquente, et encore moins s'il est capable de tenir sa maison tout seul, ce qui ne me semble pas être le cas.

Le visage du tuteur de Fred s'empourpra.

— Non ! Je gère son fric. Je ne suis pas payé pour le torcher !

— D'abord, vous restez poli. Puis vous donnez votre nom, adresse, et numéro de téléphone à mon adjoint. Ensuite vous pouvez disposer. Ah ! N'oubliez pas l'adresse du dentiste.

Le tuteur sortit en claquant la porte, Nabet parut soulagé.

— Cinq minutes de plus, et je lui flanquais mon poing dans la figure. C'est qui, ce gus ?

Jean Lartigues s'approcha et sortit un morceau de papier de sa poche : Yves Stowsky, tuteur d'une association pour la protection des handicapés.

— Protection ? Humf...

Il gratta le sol du bout de sa chaussure :

— Regardez par terre. On dirait de la confiture. En tous cas, si ce type revient, ce qui me paraît du domaine de l'utopie car je vous fiche mon billet que c'est lui le brûlé du bois, il faudra lui procurer une aide-ménagère... Vous savez ce qu'il faisait de ses journées, vous ?

— Ma foi... Je le surveille du coin de l'œil, mais pas tout le temps. Il fait partie d'un club de pétanque et joue parfois sur Mireval ou Frontignan. Il a un vieux vélo, il peut faire des kilomètres avec.

— Où il est ce vélo ? Il a un garage ?

— Pas que je sache. Il le gare dans le couloir d'habitude.

— Il le gare dans le couloir et il n'y est pas... Si c'est lui l'incendiaire — ou la victime de l'incendiaire — le vélo doit forcément se retrouver dans le bois. Et cela m'étonnerait qu'il ait transporté des bidons d'essence sur le porte-bagages.

Il défit légèrement son nœud de cravate, puis enleva celle-ci et la fourra dans sa poche. Décidément, il faisait trop chaud pour porter ce truc. Tant pis si Sabine faisait le mourre³ toute la soirée.

— Pour changer de sujet, en attendant les résultats de l'autopsie, j'aimerais bien voir les habitants du bois.

— Ensemble ou séparément ? Parce qu'ils sont rentrés chez eux.

— Séparés. Si vous voulez bien nous y conduire... Je verrai le médecin au retour. J'imagine qu'à cette heure-ci il est en consultation.

— Ils sont deux. Vous pourrez toujours en voir un. Mais avec cette fichue épidémie de gastro, ils doivent avoir du pain sur la planche.

— Paulin, tu vas chez le dentiste et tu envoies les photos de la dentition de Fred à Canzano, par Fax. Arrange-toi pour trouver un Fax sur Vic. Tu dis à Canzano que je veux les résultats de la comparaison des dentitions le plus rapidement possible, même chez moi à onze heures du soir. Moi je vais voir les sinistrés.

Il était plus de dix-huit heures et Nabet aurait préféré rentrer chez lui plutôt que d'aller « cuisiner » des pauvres gens déjà bien secoués par les événements. Néanmoins, il n'avait pas le choix. Remettant à plus tard la mise au point qu'il avait prévue avec sa femme — après tout, se disait-il, cet enfant c'est aussi le mien. Merde alors ! » — il gara sa voiture devant chez Claude Toillon. Il avait choisi celui-ci parce que c'était le plus nanti de tous les viticulteurs, donc celui qui avait le plus de raisons d'attirer sur lui des haines anonymes. Ancien employé, fournisseurs lésés, ou ennemi irréductible ? Pourquoi pas. Ce serait si simple. Et Nabet savait que les histoires simples en matière de crimes n'existaient pas. Quant à Fred, qu'aurait-il pu avoir comme griefs contre ce monsieur ? C'était ce qu'il avait l'intention de découvrir.

Devant la grande bâtisse de style colonial, il n'y avait plus un brin de végétation. On aurait dit que la maison avait été posée là par une main malveillante dans un décor d'apocalypse. Le portail était noir laissant voir par endroits la peinture vert émeraude d'origine. Nabet poussa la grille. Par les fenêtres ouvertes, on voyait la lueur vacillante d'une lampe tempête, l'électricité n'ayant pas encore été rétablie. Lorsqu'il frappa à la porte, il entendit des éclats de voix. Claude Toillon avait une voix qui portait, de telle manière que Nabet put entendre ses griefs, visiblement contre sa femme, et apprécier son vocabulaire. Il disait « toi, avec ta manie d'assistante sociale, ne me fais pas chier ! ». L'arrivée de Nabet interrompit la conversation. On

³ Le mourre : la tête

l'introduisit dans un salon meublé à l'ancienne, avec de gros fauteuils en cuir et des tapisseries ringardes (aux yeux de Nabet) sur les murs. Elles représentaient des scènes de chasse, activité que Fabrice exérait.

— Je peux vous offrir quelque chose ? Un peu de muscat ?

Nabet se retourna et se retrouva face à Toillon.

— Merci. Jamais pendant le service.

— Boaf, dit Toillon, le muscat, vous savez, ce n'est pas de l'alcool.

— Ben tiens, dit Nabet sarcastique, c'est seulement du jus de fruit, n'est-ce pas ?

— Je ne vous le fais pas dire, répondit Toillon avec sérieux. J'imagine que vous n'êtes pas venu me parler de muscat ?

— Allez savoir... Je me pose des questions tout de même. Ce n'est pas par hasard que le pyromane a mis de l'essence aux quatre coins du bois. On dirait bien que les vigneron sont visés, non ? Ou un des vigneron. Un règlement de compte, quelque chose comme ça.

— Pardi, un abruti qui n'hésiterait pas à mettre le feu à son propre bien pour régler ses comptes.

— Peut-être pas si abruti que ça... Si c'est un type aux abois qui compte sur l'assurance.

— Le seul qui éventuellement pourrait être aux abois c'est Pierre Sévenet, et ça m'étonnerait qu'il foute le feu au bois pour récupérer du fric de l'assurance ! C'est le mas de ses ancêtres et il y tient. La preuve c'est que j'ai voulu le lui acheter et que j'ai aligné plus de billets que l'assurance ne pourra jamais lui en proposer. Et puis j'étais à l'école avec lui, ce ne sont pas des choses qui se font entre anciens.

— Vous allez me dire que vous êtes copains ?

— Sûrement pas. Tout le monde vous dira que ce type me fout les boules ! Je ne vais pas vous raconter l'inverse, et il ne m'aime pas, c'est aussi de notoriété publique.

— Et avec les autres viticulteurs, comment sont les rapports ?

— Vous dire que nous faisons la fête ensemble serait exagéré. Cordiale, l'entente, rien de plus.

— Vous avez une idée de ce qui pourrait motiver un tel acte ?

— La folie, non ? Lartigues nous a dit qu'il s'agissait de Fred, le dingue.

— C'est à voir, répondit Nabet prudent.

Puis il se leva, tendit la main à Toillon et dit :

— Je vous laisse, Monsieur. J'ai encore du travail. Ah, au fait, vous lui en voulez vraiment à Pierre Sévenet d'avoir refusé votre offre ? Parce que

parfois la colère est mauvaise conseillère. Et votre mas, il n'est pas de famille, si je ne m'abuse. L'assurance...

— Dites donc ! cria Toillon en donnant un coup de poing sur le mur. Vous êtes malade ? Vous me soupçonnez ? Vous m'accusez ?

— Je soupçonne tout le monde. Vous, les autres viticulteurs, tout le monde, même le maire.

— Et ben, mon vieux, vous n'allez pas vous faire que des amis !

Nabet ne répondit pas car il aurait été désagréable, en disant une vacherie du style « je me fiche de me faire des amis ou pas. Si c'était des amis que je cherchais, je ne serais pas rentré dans la police ».

En sortant de chez Toillon, il regarda sa montre : dix-neuf heures. Pas une heure raisonnable pour aller rendre visite à des gens qui avaient passé une partie de leur nuit sur le pied de guerre à tenter d'éteindre un feu et de sauver leur vie et leurs meubles. Et il avait envie de rentrer chez lui pour voir si sa femme avait réintégré le domicile. Elle n'avait pas daigné lui téléphoner, peut-être par défi, peut-être parce qu'elle ne se rendait pas compte de l'état d'esprit dans lequel il était.

Du bas de l'immeuble, il vit de la lumière dans la salle à manger et soupira, rassuré. Il frappa à la porte, sans réponse. Soit Sabine était sous la douche, soit elle faisait la tête dans la cuisine refusant de lui ouvrir. Nabet commençait à trouver qu'elle exagérait et sentit la moutarde lui monter au nez. D'accord elle était enceinte, d'accord elle était angoissée, énervée, tous les qualificatifs dont on pouvait affubler une femme dans son état, mais quand même, il ne fallait pas pousser ! Il mit la clé dans la serrure tout en se demandant comment il allait lui présenter ses griefs pour ne pas la faire fondre en larmes. Que lui dire, et surtout comment ? Comment parle-t-on à une femme hypersensible, enceinte jusqu'aux yeux, un peu caractérielle sur les bords ? La colère le rendait injuste. Il entra dans la cuisine, la salle de bain, la chambre, celle du bébé, peinte en rose, vert et mauve. Au passage il nota qu'elle avait acheté du tissu pour les rideaux et se demanda à quel moment elle comptait les coudre puisqu'elle n'était jamais à la maison. Peut-être la nuit ? Sa colère et ses sarcasmes s'évanouirent lorsqu'il se rendit compte qu'elle n'était pas rentrée. Peut-être était-elle chez sa mère ? Un coup de fil l'enfonça plus profondément dans son angoisse. « — Sabine ? Non, elle n'est pas ici. Un problème ? — Non pas de problème ». Il raccrocha, il n'avait pas envie de parler avec sa belle-mère. Un autre appel à Edwige, l'amie d'enfance de sa femme, tout aussi infructueux lui mit carrément l'estomac à l'envers. L'appartement lui parut soudain tellement grand qu'il eut peur de s'y perdre. Il s'assit sur le canapé, se versa un verre de whisky et le but d'un trait. Il se

précipita sur le téléphone qui sonnait, renversa son verre qui se fracassa sur le carrelage.

— Allo ?

— Chef, c'est Paulin.

— Et merde ! dit Fabrice agressif.

— Ça va chef ?

— Ça va. Que se passe-t-il ?

— Canzano a appelé. C'est bien Fred. Les dents correspondent. Et tenez— vous bien, il a été arrosé d'essence. Cela m'étonnerait qu'il se soit arrosé tout seul. Ce n'est pas un accident, c'est un meurtre. Assassiner un pauvre handicapé ! Quel scandale ! Mais attendez le meilleur. Les plantes qu'on a trouvées sur son bureau, vous savez ce que c'est ? *Taxus Baccata*. Ça vous en bouche un coin, hein ?

— Paulin, tu m'emmerdes avec tes devinettes. *Taxus* quoi ?

— *Taxus Baccata*, vulgairement appelé If. Mais des Ifs, il n'y en a pas à Vic, ni aux alentours. Où a-t-il pu les dégouter ?

— Qu'est-ce qu'il foutait avec des ifs ? Et qu'est-ce que ça peut fiche ? Il se fait la tisane qu'il veut...

— Ah ! Ah ! ricana Paulin. De la tisane meurtrière chef. Il y a de quoi tuer un bœuf dans sa casserole !

— Zut alors, dit Nabet, ça ne tient pas debout. Il se fait de la tisane, peut-être par erreur en croyant se faire une décoction pour le rhume ou autre ou sciemment parce qu'il en a marre de la vie, se rend dans le bois se balader et se roule dans l'essence pour se suicider ! Complètement loufoque.

— D'autant plus qu'il ne l'a pas bue sa décoction mais qu'il s'est amusé à l'introduire dans les chocolats avec une seringue, rajouta Paulin d'un ton triomphant.

Nabet siffla.

— Pas con, le mec ! Qui a dit qu'il était dingue ? Il faut mettre la main sur le psychiatre qui l'a déclaré handicapé. J'aimerais avoir son avis.

— Ah! ah! ricana Paulin. Il a dû lire Agatha Christie chef, c'est tout. Elle en parle dans un de ses bouquins.

Nabet n'avait lu aucun roman de la célèbre romancière, et, un peu vexé, répondit sèchement :

— On s'en fout de cette bonne femme. Demain huit heures en bas de chez moi, Paulin. On a du pain sur la planche.

Il raccrocha. L'absence de Sabine qui menaçait de durer le rendait nerveux. Des souvenirs lourds d'appréhension refaisaient surface. L'abandon de sa première femme, deux ans plus tôt, avait fragilisé sa confiance en lui-

même. Si Nicole était partie, pourquoi pas Sabine ? Sabine pourtant, de l'avis de tous, ne voyait que lui et le « badaït » selon les dires de Paulin. Mais Nabet n'en avait pas conscience et jamais il n'aurait voulu avouer qu'il était mort de trouille à l'idée qu'elle eut pu s'enfuir elle aussi ou avoir eu un accident. Il ouvrit le frigo, prit du jambon et se fit un sandwich. Mais il n'avait pas faim, finalement. Il donna le jambon à Chat qui depuis un moment se frottait contre son pantalon pour attirer son attention. Il se resservit un whisky. Sabine allait sûrement rentrer, lui donner une bonne explication, et si ça se trouvait elle l'avait averti qu'elle serait en retard et il l'avait oublié. Il se rasséréna, but un autre whisky, se cala dans le fauteuil et réfléchit à ce qu'impliquaient les dernières informations obtenues au sujet de l'incendie. Soit Fred avait voulu empoisonner quelqu'un — à savoir les vieux — et cela voulait dire qu'il n'était pas aussi débile qu'on voulait le faire croire, soit il croyait faire une bonne blague. Mais pourquoi l'essence, le feu au bois ? Où était le rapport ?

— Bon sang ! Les vieux ! cria-t-il en sautant du fauteuil comme si des oursins s'étaient logés sur le coussin.

Il prit l'annuaire, se rua littéralement sur le téléphone, et attendit en trépidant que son interlocuteur décrochât.

— Oui, Lartigues, c'est Nabet. Mon vieux, on est dans la merde ! Votre protégé, il s'amusait à remplir ses chocolats avec un poison, le *Taxus Baccata*, une substance toxique contenue dans l'if. Si ce brave homme a offert ses chocolats à d'autres vieux, vous voyez le travail ? Et si les vieux ont offert les chocolats à d'autres personnes, hein ? On va avoir des morts en série. Arrangez-vous pour faire une annonce à la population...

— A cette heure-ci ?

— Evidemment ! Prenez une voiture, un haut-parleur, je ne sais pas moi, démerdez-vous ! Et prévenez Mireval par la même occasion. Et tant que vous y êtes, renseignez-vous pour savoir où il a pu cueillir des ifs dans le coin. Peut-être dans un jardin, un lieu public, que sais-je. Il me faut l'info pour demain matin.

Nabet raccrocha, se laissa tomber sur sa chaise. Un joueur de tam-tam semblait avoir pris possession de sa tête, il l'imaginait frappant de ses mains noires la peau de chèvre tendue sur son crâne comme sur une vulgaire calebasse. L'alcool aidant, il imagina le pire scénario : la moitié de la population empoisonnée, Sabine introuvable à jamais disparue, et lui tout seul, devant un tribunal de la police des polices répondant à des questions insidieuses lancées dans l'unique but de le faire tomber. Il but un autre whisky.

— Nabet tu déconnes, marmonna-t-il en se dirigeant vers la salle de bain. Il ouvrit l'eau froide et se passa la poire de douche sur la tête. Trempe,

fatigué, il s'apprêtait à téléphoner à la patrouille de garde pour rechercher sa femme lorsque son portable sonna.

— José à l'appareil, dit une voix familière. C'est toi Fabrice ?

En entendant José le pompier, Fabrice sentit un frémissement dans sa chevelure et un nœud se former dans son estomac. Tout le whisky ingurgité depuis son retour refit surface.

— Oui, c'est moi à nonna-t-il d'une voix pâteuse.

La voix de José lui parvenait de loin, feutrée, au travers du filtre de sa conscience. Il ne voulait pas savoir. Non.

— C'est José. Il faut que tu viennes, Fabrice. Sabine a eu un malaise.

— Où elle est ? A quel hôpital ? Elle est en vie ? Dis-moi tout. Le bébé ?

— Oh, Nabet ? T'es con ou quoi ? Je te dis qu'elle a eu un malaise pas un accident. Oh ! Fabrice, tu es sûr que ça va ? Si tu veux un conseil, surveille-la ta meuf ! Elle ne devrait pas traîner toute seule en ville à cette heure-ci. Que se passe-t-il ? Vous vous êtes disputés ? Oh et puis zut ! Excuse-moi, ça ne me regarde pas. Mais Sabine, depuis que je la connais... Tu comprends...

— Nous ne nous sommes pas disputés, dit Nabet d'une voix tranchante plus par colère contre lui-même que contre José. Je ne comprends rien aux femmes décidément. J'arrive, garde-la-moi au frais.

— Au frais ? Que je te la garde ? Je ne vois pas ce que je pourrais en faire d'autre ! répondit José scandalisé. Merde alors, Fabrice ! T'aurais pas picolé, des fois ?

— Si, j'ai picolé. Je ne suis pas en service, je fais ce que je veux.

— Oh et puis zut : maugréa José en rendant les armes. Débrouillez-vous tous les deux. Mais si tu n'es pas en état de la réceptionner, je la conduis aux urgences, vu ? Ou chez sa mère. Alors si dans un quart d'heure tu n'es pas devant l'église de Frontignan où nous l'avons trouvée, on lève le camp mon vieux et tu iras la chercher à Sète ou chez la beldoche.

Il raccrocha furieux, laissant Nabet hébété, le cornet du téléphone à la main. Il n'arrivait pas à aligner deux idées cohérentes.

Sabine devant l'église... Sabine anticléricale — pas athée, non, pas du tout puisqu'elle croyait en tout et rien — contre toute forme de religion en tous cas, Sabine trouvée devant l'église ! Nabet se perdait en conjectures. Est-ce que sa grossesse l'avait soudain rendue mystique ?

— Il ne manquerait plus que ça ! dit-il tout haut en retenant une envie de hurler.

Il ne prit même pas la peine de ramasser les débris du verre qu'il avait cassé et prit la direction de la ville. De chez eux à l'église cela ne prenait que cinq minutes qui lui parurent des heures. Ils avaient pris un appartement dans une petite résidence au nord de la ville, presque en garrigue car Sabine n'avait pas voulu s'installer dans son appartement de Sète où il avait vécu avec son ex-femme. Il la comprenait, bien que la vue sur le port de Sète lui manquât. Tout là-bas rappelait Nicole ! Les tapisseries, la décoration, jusqu'aux meubles, et Sabine n'était pas femme à accepter de mettre ses vêtements dans le placard d'une autre.

— J'aurais l'air d'un coucou, lui avait-elle dit. Tu sais, cet oiseau qui « tchoure » le nid des autres ?

Oui, il savait. Et maintenant il était au volant de sa voiture, dans ce Frontignan dont elle connaissait les moindres recoins et tous les gens, y compris José dont il entendait les reproches à son égard dans son esprit embrumé par les vapeurs d'alcool. Lui, le flic le plus côté du commissariat de Sète se faire remonter les bretelles par un pompier même pas galonné !

De loin, il vit la camionnette des pompiers garée devant le musée. Un attroupement s'était formé dans le recoin qui faisait un angle avec le porche de l'église. Il s'approcha. Sabine était allongée sur l'unique banc de fer et José assis à côté d'elle lui tapotait la main en lui disant des mots de réconfort. Nabet vit rouge et sentit monter en lui une colère irrationnelle. Pourtant il se contint, l'angoisse était plus forte que son ressentiment. Sabine le vit, lui accorda un mince sourire et fondit en larmes. Il n'en fallut pas plus à Fabrice pour sentir s'évanouir toute sa hargne. Il ne put que balbutier en prenant la main de Sabine de celle de José :

— Mais enfin ma chérie ! Qu'est-ce que tu fais ici ? J'étais mort d'inquiétude !

— Ramène-moi à la maison, Fabrice, ramène-moi à la maison.

— Nous l'avons trouvée devant l'église, dit prudemment José auquel on n'avait rien demandé. Juste devant la vieille porte murée. Impossible de lui faire dire ce qu'elle y fichait à cette heure-ci. Elle dit qu'elle ne s'en souvient plus.

— Je la prends avec moi, on rentre.

— Tu ferais peut-être mieux de la conduire aux urgences...

— Non, je vais faire venir le médecin. Il jugera lui-même. Ça va ma chérie ?

— Ça va. Je préfère rentrer.

Fabrice l'aida à se lever et remercia les pompiers.

— Pas de mal, dit José en retenant une furieuse envie de lui envoyer des vacheries à la figure. Nous sommes là pour ça.

Dans la voiture, Sabine cala sa tête contre le fauteuil et ferma les yeux. Mais le cauchemar continuait à la hanter. Pouvait-elle raconter son aventure à son mari ? Certainement pas. Il aurait mis toutes les polices du canton sur une affaire qui ne la concernait qu'elle, du moins en était-elle persuadée. Et il ne fallait surtout pas que les flics s'en mêlent ! Son crâne lui faisait mal. Le coup qu'elle avait pris sur la tête faisait une bosse sous ses cheveux. « Pourvu que Fabrice ne s'en aperçoive pas » pensa-t-elle.

— Tu as mal ? lui demanda-t-il. On dirait que tu as mal à la tête. Que s'est-il passé ? On t'a attaquée ? Tu peux me le dire. Merde alors ! Je suis ton mari ! Que faisais-tu à cette heure-ci devant l'église ? Pourquoi n'étais-tu pas à la maison ?

— Fabrice je t'en prie, ne me pose pas de questions. Fais-moi confiance, supplia-t-elle d'une voix si lamentable qu'il en eut le cœur brisé.

— Tu ne veux rien me dire ? Tu ne me fais plus confiance ? Tu ne m'aimes plus, c'est ça ? C'est à cause du bébé ?

— Je t'en supplie, ne sois pas idiot. Bien sûr que je t'aime, plus que tu ne peux l'imaginer.

— Alors, tu dois tout me dire.

— Non pas tout. Pas ça.

— Pas ça quoi ? hurla-t-il presque. Pas ça quoi ? Que se passe-t-il ? Qu'essayes-tu de me cacher ? C'est parce que je ne m'occupe pas assez de toi ? Comme tu le souhaiterais ? J'ai sur les bras une affaire insensée, un double meurtre, un incendie criminel et peut-être des empoisonnements en série ! C'est vrai que je t'avais promis de rester avec toi aujourd'hui. Mais comprends-moi ! Notre bébé est bien au chaud dans ton ventre, il ne risque rien. Repose-toi, ne le met pas en danger.

Sabine refoula ses larmes pour répondre :

— Tu as raison. Je me comporte comme une enfant. Excuse-moi.

— A la bonne heure. Tu as eu un malaise, il faut te reposer.

— Un malaise ? Oui, c'est ça. Un malaise. Tu as raison.

Mais le médecin ne confirma pas la thèse du malaise malgré les allégations de la jeune femme.

— Vous plaisantez ? dit-il aigrement à Nabet comme s'il avait affaire à un voyou. Vous avez vu votre femme ? Un malaise ! Tu parles ! Vous l'avez frappée ?

— Pardon ? demanda Fabrice qui ne comprenait rien aux propos du praticien. Frappée ? Ma femme ? Vous êtes malade ? Moi, un flic !

— Vous savez, j'en ai vu d'autres... En tous cas, si vous ne l'avez pas frappée, quelqu'un d'autre ne s'est pas gêné. Elle a pris un coup sur la tête, avec un objet lourd de toute évidence.

— Frappée ? Sabine, qui t'a frappée ?

— Personne. Je me suis cognée aux montants de la porte.

— Quelle porte ? Celle qui est murée ? Tu te fous de moi ?

— Je ne sais pas moi. Certainement cette porte. J'ai eu un malaise et je me suis cognée. On ne m'a pas frappée.

— A votre guise, dit le médecin avec pliant rageusement la feuille de maladie. Je vous fais un arrêt de travail. Croyez ce que vous voudrez, mais je ricane. On ne se fait pas ce genre de blessure en tombant. Ne me prenez pas pour un bleu. Elle serait sur le front, passe encore. Mais sur le sommet du crâne, il faudra m'expliquer. Vous êtes tombée la tête la première ? En plongeant, en quelque sorte ? Enfin, vous êtes majeure, hein ?

Il se leva, prit congé non sans avoir jeté à Fabrice un regard lourd de reproches.

— Et voilà ! explosa celui-ci une fois le médecin parti. Le toubib croit que je te bats maintenant ! Tu comptes me faire passer pour un con longtemps ?

— Je suis tombée, c'est tout. Je vais me coucher.

Nabet lui saisit le bras tandis qu'elle rentrait dans la salle de bain se déshabiller. Ils demeurèrent quelques secondes à se regarder sans dire un mot, silence que Sabine rompit la première en se jetant dans les bras de son mari. Fabrice choisit de ne pas lui demander une fois de plus où elle avait passé son après-midi ni qui l'avait battue. Il préféra ignorer — ou faire semblant — ses inquiétudes, pour quelques moments d'amour.

Fabrice fut tiré de son sommeil par les hurlements de Sabine. A côté de lui, elle gesticulait en criant, les yeux grand ouverts sur une scène qu'elle était seule à voir.

— La porte ! Ouvrez la porte ! Par pitié, non ! Je ne veux pas mourir !

Il tenta de l'apaiser en la serrant contre lui, mais elle hurla de plus belle en le regardant comme s'il était le suppôt de Satan. Tous ses efforts pour la calmer demeurèrent vains. Elle ne le reconnaissait pas, ne le voyait même pas et se débattit lorsqu'il tenta de la toucher. Il la regarda, désespéré, hagard, incapable de faire un seul geste. Assis sur le bord du lit, il se contenta de demeurer le spectateur passif d'une tragédie dont il ne comprenait pas le

motif. Puis elle se calma et se rendormit comme si rien ne s'était passé. Il était trois heures du matin, dehors des chiens aboyaient. Fabrice était épuisé. Il se laissa choir dans le fauteuil, incapable d'aligner deux idées cohérentes. Il dut s'endormir très tard sans même s'en rendre compte. Le téléphone le réveilla en sursaut.

— C'est Paulin chef. On a les résultats du labo et j'ai vu Lartigues. D'après le médecin de Vic, il faudrait procéder à l'autopsie des vieux qui sont morts ces deux derniers mois. Ils sont tous morts de crise cardiaque... Vous m'écoutez chef ?

— Je t'écoute, grommela Fabrice. Je te rejoins à la mairie de Vic, attend-moi là-bas.

Le téléphone raccroché, il rentra dans la chambre. Sabine s'était levée, elle avait enfilé un tee-shirt annonçant d'une manière triomphale « je mange, donc je suis ». Allégations fausses car depuis quelques jours elle ne mangeait rien, et Fabrice s'en était rendu compte.

Il s'assit sur le lit, regarda sa femme tenter d'enfiler avec difficultés ses chaussures. Ses pieds avaient enflé, elle jeta rageusement ses escarpins de l'autre côté de la chambre.

Fabrice ne put s'empêcher de lui demander :

— Que se passe-t-il ? Cette nuit tu as hurlé, tu cherchais une porte. Quelle porte ? De quoi parlais-tu ?

— Une porte ? Je l'ignore. Je ne m'en souviens pas.

Fabrice la contempla avec découragement. Elle n'avait jamais été capable de dissimuler et pas plus ce jour-ci que les autres.

— A ta guise, dit-il tristement. Mais si tu as un problème, tu m'en parles. Promets-le-moi.

Sabine hésita l'espace d'une seconde puis promit. Mais chacun savait que c'était illusoire d'y croire.

Fabrice l'embrassa, caressa ses cheveux et tapota son ventre.

— Prend soin de lui, je t'en prie.

Fabrice parti, Sabine resta seule avec ses terreurs. Bien qu'elle ne se souvint pas de ses rêves de la nuit passée, le fait d'avoir cherché une porte lui parut un signe... ou un avertissement. Mais elle n'était pas femme à baisser les bras, encore moins à faire preuve de prudence.

Tout avait commencé quatre mois plus tôt à la mairie, lorsqu'elle remplaçait la secrétaire de l'accueil en arrêt maladie. Un homme était rentré,

le style bon chic bon genre, charmeur, la cinquantaine bien entamée. Il cherchait le musée et souhaitait faire des études sur le passé de la ville. Sabine avait tout de suite pris fait et cause pour ses travaux. C'était un archéologue à la faculté de Montpellier où il enseignait l'histoire de l'art roman. Il lui avait demandé la plus grande discrétion sur ses travaux qui, selon ses dires, allaient révolutionner la vision moderne des hommes de cette époque. Il n'en fallait pas plus pour que Sabine s'engageât dans une histoire abracadabrante sans fin. Bien entendu, elle n'en avait soufflé mot à Fabrice qui lui aurait dit de s'occuper de ses affaires et de l'enfant qu'elle portait. Finalement, elle s'était enfoncée dans des mensonges à n'en plus finir, par simple curiosité et par besoin de mystérieux. Et question curiosité, elle avait été servie ! Elle avait épluché tous les livres qu'elle avait pu trouver sur le sujet, fouillé les archives de la ville, mais elles n'étaient pas assez vieilles pour les recherches en question. Jusque-là, tout avait fonctionné comme sur des roulettes. Elle rencontrait l'archéologue en catimini, lui donnait les photocopies qu'elle avait faites et il repartait discrètement. Jamais elle ne s'était posé la question de savoir si les affirmations de cet homme étaient véridiques. S'était-il rendu compte à quel point elle était naïve ? Le fait était qu'il avait prétendu être en danger, poursuivi par des pilleurs de trésors antiques, un peu comme Indiana Jones... Et elle l'avait cru. Oh, pas qu'elle fût tombée amoureuse de lui, certainement pas. Fabrice était son héros, son idole, son amour. Mais cet homme, avec ses cheveux blancs, toujours tiré à quatre épingles, la forçait au respect. Elle se devait de le protéger. L'affaire s'était compliquée depuis à peu près deux mois lorsqu'il l'avait appelée pour lui dire qu'il abandonnait les recherches, car l'université refusait de continuer à les financer. Sabine avait tout tenté pour le convaincre de ne pas baisser les bras, mais il avait été inflexible. Pas de crédits de l'université, pas de recherche. Alors après avoir rongé son frein pendant quelques jours, elle avait décidé de reprendre les investigations à son compte. Après tout, elle avait du temps devant elle et beaucoup de facilité à accéder aux archives de la commune ou du département.

Et le cauchemar avait commencé...

Elle frémit en se souvenant du premier incident qui aurait dû l'exhorter à arrêter les recherches. Elle se promenait comme à l'accoutumée le long du mur de l'église – celui qui datait de la première construction de l'édifice au douzième siècle — lorsqu'elle avait eu une sorte de malaise, du moins c'était ce qu'elle avait cru à ce moment-là. Venant du mur condamnant l'entrée de la vieille porte, des hurlements de terreur l'avaient glacée. Et la porte s'était ouverte... La porte qui n'existait pas.

— Et merde ! Sabine tu débloques ! dit-elle tout haut en jetant la troisième paire de chaussures qu'elle essayait en vain d'enfiler à son pied.

Maîtrisant les tremblements de ses mains, elle ouvrit le frigidaire, se versa un verre de lait de soja et s'assit à la table. Ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid. Après tout, son état devait être responsable de ses malaises... si on pouvait appeler cela des malaises, étant donné ce qu'elle avait aperçu par l'ouverture de la porte. Elle se beurra une tartine, rajouta une couche conséquente de confiture, et alluma l'ordinateur.

« Recherche sur Google de : malaise chez les femmes enceintes ».

« Le trouble panique, caractérisé par la survenue de crises aiguës répétées, subites et sans cause apparente ;

Le trouble anxieux généralisé. Evoluant de façon chronique, il se présente, comme pour le trouble panique, sous la forme d'une peur de l'apparition de nouvelles crises ;

L'anxiété réactionnelle, également appelée trouble de l'adaptation, survient dans le mois qui suit un événement stressant. Elle est donc limitée dans le temps et disparaît par définition en même temps que l'origine de l'anxiété. »

— Et ben voilà, soupira-t-elle. Ce n'est que ça. Normal, tout ce qu'il y a de plus normal. J'hallucine, je stresse, je panique.

Elle éteignit l'ordinateur et rentra dans la salle de bain pour prendre sa douche avant de repartir fouiner, car rien ne pouvait arrêter son incurable curiosité, pas même le coup sur la tête qui, lui, n'avait rien de psychosomatique.

CHAPITRE II

Le village de Vic La Gardiole vivait ce matin-là dans une atmosphère proche de la déclaration de guerre. Les publications de la municipalité la veille au soir avaient fait sortir les habitants paniqués dans les rues et la colère du maire était à son comble.

— Qui a eu cette idée imbécile d'affoler la population ? Nom d'un chien, Lartigues, vous ne pouviez pas me prévenir avant ?

— J'ai essayé, Monsieur le maire, mais vous n'étiez pas chez vous et l'officier de police judiciaire était formel : il fallait prévenir la population de tout risque d'empoisonnement.

— Et depuis ce matin, il y a la queue chez le toubib et les urgences de Sète m'ont téléphoné pour m'engueuler. En plus, j'ai la presse sur le dos. Bravo ! Pourquoi tout ce fourbi ? De quel empoisonnement parlez-vous ?

— Fred a offert des chocolats empoisonnés aux vieux dont quatre au moins sont morts, Monsieur le maire. L'officier de police craint qu'il n'en ait offerts à d'autres habitants. Vous imaginez l'horreur ? Nous ne savons pas le nombre de boîtes qui sont sorties de chez lui ni où elles sont.

— Du poison ? Fred un empoisonneur ? Vous délirez mon vieux ! Il était complètement idiot, il ne risquait pas d'empoisonner qui que ce soit.

On frappa à la porte.

— Entrez ! cria-t-il furieux.

C'était Nabet suivi de Paulin et de Nardone pas peu fier de sa première enquête. A leur vue, la colère du maire s'évanouit ou il la contint pour ne pas paraître grossier. Il leur offrit un siège, commanda du café pour tout le monde à la secrétaire. Nabet ne daigna pas s'asseoir. Le visage tourné vers la fenêtre, il regardait une bande d'enfants se bousculer et rire dans la rue. C'était l'heure de la rentrée de l'école primaire, des voitures étaient garées dans tous les sens perturbant la circulation. Son regard angoissé allait des mamans aux enfants. « Pourvu qu'aucun d'eux n'ait mangé de cette saloperie ! » pensait-il en tapotant les vitres de son index. Derrière lui, le silence s'était installé, tout le monde attendait son intervention.

— Monsieur Nabet ? interrogea le maire.

Nabet sursauta.

— Excusez-moi, mon esprit vagabondait. Je me disais que si les papés avaient offert des chocolats aux enfants, nous serions dans une belle panade. Visiblement, cela n'a pas été le cas puisque personne n'est malade,

à part si les enfants en ont caché... Et là, comment savoir ? Les enfants savent bien dissimuler et les plus petits n'ont sûrement rien compris. Après tout, si on leur interdit de manger du chocolat, cela n'a rien de différent des interdictions parentales habituelles. Demandez au directeur de l'école de faire une communication aux enfants en présence des parents. Je suis désolé de perturber la tranquillité de votre petite ville, Monsieur le maire, mais je crois que vous ne mesurez pas la gravité et l'étendue du danger...

Il s'arrêta, regarda tour à tour les quelques élus venus se joindre au maire. Leur visage reflétait une parfaite incompréhension. Il prit une chaise, s'assit à califourchon, et posa son menton sur le dossier.

— Messieurs, je vais vous résumer la situation, dit-il d'une voix fatiguée. Nous avons deux meurtres sur les bras, et quand je dis deux, je suis sûrement loin du compte : votre administré, Fred, a été assassiné tandis qu'il mettait le feu au bois. Nous sommes formels sur ce point : c'est bien lui qui a mis le feu. Nous pouvons avancer plusieurs hypothèses : peut-être a-t-il été aidé par une tierce personne qui l'a tué pour le faire taire ; ou quelqu'un l'a trouvé en train de le faire et l'a tué par erreur en voulant l'arrêter, cette personne ne veut pas se dénoncer, ou veut masquer une autre raison beaucoup plus sombre. Qui a fourni Fred en plantes d'ifs ? Pourquoi ? Son meurtrier ? Une autre personne ? Que savons-nous de Fred en définitive ? Est-il bien l'handicapé qu'on veut nous faire croire ? Est-ce un simulateur ? Si l'un d'entre vous a des informations sur ce sujet, je ne sais pas moi, des choses qui lui semblent bizarres, tenez-moi au courant, le moindre indice peut être important.

— Vous pensez que Fred aurait pu être un simulateur ? s'insurgea le maire.

— Toutes les hypothèses sont envisageables. Y compris celle mettant en cause un habitant de Vic. N'importe qui sur le village aurait pu avoir toute latitude pour rencontrer Fred, le fournir en ifs car cela serait passé inaperçu.

— Des ifs, des ifs... il n'y en a pas à pas à Vic ! fit remarquer un des élus.

— Non, pas à l'état sauvage. Mais ils peuvent être acclimatés dans les jardins.

— Vous avez parlé d'une autre victime ? le coupa l'adjoint au maire. Qui ?

— Si je le savais... Nous n'avons même pas trouvé le corps ! J'ai vu les photos dans l'ordinateur de la petite Clarisse, hélas on ne distingue que les pieds.

Son téléphone sonna, mettant un terme à la discussion. De l'extérieur, les cris des enfants leur parvenaient comme autant d'épées de Damoclès au-dessus de leurs têtes.

— Et bien, voilà la réponse à votre question, dit Nabet en raccrochant. Ils ont trouvé le corps en draguant le canal. Avec une seule chaussure mais c'est bien celle que j'ai vue sur les photos des enfants. Maintenant il va falloir l'identifier...

Puis il rajouta plus pour lui-même que pour les élus de la mairie plus préoccupés par les problèmes soulevés par cette histoire d'ifs que par la mort d'un inconnu :

— Je me demande si les deux affaires sont liées...

La secrétaire de mairie rentra, posa un courrier sur le bureau du maire.

— C'est le procureur, Monsieur le maire. Il demande une autopsie des papis qui sont morts ces derniers mois, ainsi que ceux de Mireval. Il faut les exhumer. Cela ne va pas être du goût de la population.

— Exhumer les vieux ! Mais il est malade !

— Non, le coupa Nardone qui n'avait pas ouvert la bouche depuis leur arrivée. Non. Je vais vous résumer les conséquences de l'ingestion d'if : l'if contient plusieurs alcaloïdes, la « taxine » en particulier très toxique. Dans l'if, pratiquement tout est toxique mais les feuilles sont le siège principal du poison. Chez l'homme, l'if engendre des troubles digestifs, nerveux, respiratoires et cardio-vasculaires qui peuvent entraîner la mort. Les jeunes enfants et les personnes âgées sont les plus vulnérables. Les symptômes vont de l'excitation à l'hyper ventilation, la tachycardie puis le ralentissement du cœur, l'hypotension, des nausées, des douleurs abdominales, des vertiges, des coliques, diarrhées violentes, étourdissements, vertiges, convulsion, coma, mort. Les reins sont lésés. Et pour finir, à l'autopsie, on constate que le foie est tuméfié... Il suffit de 10 grammes de feuilles pour tuer une vache, mais les graines sont aussi mortelles. Dans la tisane de Fred nous n'avons pas retrouvé de graines, et pour cause, elles auraient donné un goût amer au chocolat. Ce qui nous ramène à nous poser la question : qui lui a enseigné l'utilisation aussi précise de l'if ? Pour un idiot du village, il était bien renseigné. Et comment s'est-il procuré cet if ?

— Et bien ! siffla Nabet admiratif. Vous avez appris le dictionnaire par cœur, ma parole ! Nous allons faire ratisser tous les jardins privés du voisinage. Si c'est lui qui l'a cueilli, il n'a pas pu aller bien loin en vélo.

— Vous permettez ? demanda timidement la secrétaire. Vous avez parlé de troubles digestifs ? Et cette épidémie de gastro ? Vous ne trouvez pas ça suspect ?

— Pas de panique, répondit Nabet gagné lui-même par une inquiétude virant à l'angoisse. Ne nous laissons pas envahir par la peur. Que cette conversation ne sorte pas d'ici. Prévenez seulement les toubibs. Si cette gastro est douteuse, qu'ils me contactent. Donnez-leur mon numéro de portable.

— Monsieur le maire, rajouta-t-il, pouvez-vous me contacter tous les habitants du bois ? Tous sans exception. J'ai des questions à leur poser. Disons pour ce soir dix-sept heures. J'imagine qu'à cette heure-ci ils sont dans les vignes.

— Dans les vignes ? Je l'ignore. Vous savez, à cette époque de l'année ils n'y sont plus trop dans les vignes ! A part peut-être pour quelques traitements... Et puis, vu l'état de leurs vignes... Enfin, je vous les convoque pour dix-sept heures. Lartigues, vous faites le tour, je vous fais confiance pour la discrétion, inutile de leur faire part de nos doutes.

— Quant à nous, dis Nabet en aparté à ses deux assistants en quittant la mairie, nous allons faire le tour du village, écouter les potins. Les vieux qui sont morts ont été empoisonnés, c'est évident. J'aimerais connaître le fil conducteur de ces meurtres. On n'empoisonne pas toute une population comme ça, au hasard. Il y a forcément une raison.

De l'autre côté de la rue, le groupe de mamies assises dans le petit kiosque les vit sortir de la mairie.

— Les policiers sont sortis, dit Jeanne la plus âgée. Qu'est-ce qu'ils ont bien pu raconter au maire, ces oiseaux-là ?

— Des flics ? Ça ? s'étonna Béatrice. Maintenant on sait où passent nos impôts. Sapé comme un ministre le petit jeune. Regardez-moi ça ! A la vigne, je te les enverrais !

— Tais-toi vieille folle ! lui répondit Anselme qui venait d'arriver. Comme si tu savais ce que c'est le travail de la vigne, toi ! Tu as tricoté toute ta vie et tu n'as jamais mis la main à la pâte de quoi que ce soit !

— J'ai peut-être jamais mis la main à la pâte, mais j'ai jamais trempé dans des affaires louches. Toi, et les autres fadas qui sont morts, on ne peut pas en dire autant. Tu ferais bien de te méfier, d'ailleurs. Ils sont tous morts. Dieu les a punis.

Anselme se leva, prit sa canne et menaça Béatrice.

— Je t'interdis de mal parler de mes copains. Ils n'ont jamais trempé dans des affaires louches.

— Ah non ? ricana cette dernière. Et les manifs des années soixante-dix ?

— C'était pas des affaires louches ! C'était de la survie.

— De la survie ! Tu parles ! ricana-t-elle. Dieu te punira aussi, mécréant !

L'arrivée des deux policiers évita à Anselme de répondre et surtout de lui casser sa canne sur la tête, chose qui le démangeait depuis longtemps.

Nabet s'approcha d'eux tout en se disant qu'il marchait encore sur des œufs. Ses derniers démêlés avec des personnes âgées l'avaient rendu méfiant à leur égard. Il s'était fait ridiculiser par une bande de vieux fous et en gardait un souvenir impérissable. D'autant plus que sa femme avait failli perdre la vie à cause de leurs facéties. Autant dire qu'il était enclin à la prudence. Il faisait déjà très chaud en cette fin de matinée et le petit kiosque offrait très peu de fraîcheur. Il se demanda quelle raison poussait ces vieilles personnes à s'entasser sur des bancs inconfortables au lieu de rester prudemment chez elles. L'ennui certainement, le besoin du contact des autres, la peur de vide ? Qu'est-ce qui pouvait bien les rapprocher ? La mamie assise sous le laurier rose avait l'air bien peu amène. Elle le regarda d'un air mauvais, le détailla de la tête aux pieds sans vergogne. Nabet était loin de s'imaginer qu'elle le voyait comme un gouffre à impôts, un suppôt du gouvernement, un voleur de petites gens, pour la simple raison qu'elle n'aimait pas les flics et qu'il était trop bien habillé à son goût. Elle portait un tablier à fleurs lui couvrant les genoux et des charentaises avec des socquettes grises trop grandes et avachies qui lui tombaient sur les pantoufles. Ses cheveux blancs attachés en chignon laissaient échapper des mèches rebelles et étaient agrémentés de barrettes de couleurs variées comme en mettent les petites filles. C'était Béatrice, femme d'un ancien inspecteur d'académie décédé d'un cancer de la prostate, Madame « je sais tout » comme la surnommait son défunt mari. Madame « je sais tout » qui tâtait de la bouteille à l'occasion... A côté d'elle, une autre mamie, toute petite, tirée à quatre épingles dans sa robe printanière, arborait un sourire béat. Jeanne, parfois sujette à des pertes de mémoire, gardait toujours une humeur égale et joyeuse. Et pourtant, sa vie n'avait pas été toujours rose. Veuve très tôt, elle avait élevé trois enfants en faisant des ménages et sans jamais rien demander à personne ni à la société. Elle venait là tous les matins avant le repas de midi pour rencontrer son amie Lili et se chauffer au soleil en faisant le lézard. Ensuite, elle rentrait chez elle, mangeait une soupe, hiver comme été, et faisait sa petite sieste. Ce jour-là, Lili était souffrante et Jeanne avait dû supporter les jérémiades de Béatrice sans sourciller. C'était par pitié pour

Anselme et Paul qu'elle n'avait pas pris ses jambes à son cou les laissant seuls avec « cette vieille folle » comme la surnommait Anselme.

Nabet les salua et s'assit près de Béatrice.

— Il fait chaud, dit-il simplement.

Béatrice émit un grognement qui devait être une assertion. Nabet ne se laissa pas intimider par cette évidente mauvaise humeur.

— Je me suis dit, poursuivit-il, que vous pourriez peut-être m'aider. Je suis sûr que vous voyez des tas de choses d'ici. Vous êtes bien placés. Je me suis dit que je pourrais vous mettre à contribution, que vous soyez mes collaborateurs en quelque sorte.

Paulin sursauta et le regarda, effaré. Imperturbable, Nabet continua :

— Oui, j'ai besoin d'avoir des personnes perspicaces sur place.

— Vous cherchez des indics ? le coupa Béatrice.

— Des indics, des indics... Comme vous y allez !

— Ouais, enfin des collabos, quoi. Nous ne mangeons pas de ce pain-là, Monsieur !

— Tais-toi, vieille folle ! s'énerva soudain Anselme. Va cuver ton vin.

Puis il rajouta s'adressant à Fabrice :

— Elle picole, laissez tomber.

Béatrice se leva, très digne, et d'un pas un peu chancelant, sans dire au revoir à quiconque, elle s'éclipsa.

— Tu n'aurais pas dû, Anselme, le sermonna Jeanne. Ce n'est pas gentil.

— M'en fous, rétorqua celui-ci, c'est une vipère et ça me démangeait depuis longtemps. Si nous pouvons faire quelque chose pour vous lieutenant ?

— Tu n'aurais pas dû Anselme, continua Jeanne obsédée par une idée fixe. Des fois tu exagères. Elle boit, d'accord, mais tu étais bien content de lui en vendre du vin à une époque, non ?

— Vous étiez viticulteur ? demanda Nabet en sautant sur l'occasion qui lui était offerte. Vous connaissiez Fred ?

— Oui, j'étais viticulteur. Enfin, plutôt négociant. Quant à Fred, oui je le connaissais. Un pauvre bougre qui n'aurait pas fait de mal à une mouche. Je jouais avec lui aux boules. C'est dégueulasse de l'avoir tué. Il ne méritait pas ça.

— Il était inoffensif, à votre avis ?

— Inoffensif ? Et comment ! Quelle idée ? Pourquoi cette question ?

Nabet hésita, puis décida d'abattre ses cartes.

— Parce que votre chérubin inoffensif a déjà empoisonné quatre personnes âgées. Avec des chocolats. Il mettait du poison dans des chocolats et les offrait à ses victimes. Vous croyez que c'était par amitié ?

— Du poison ? Dans du chocolat ? Fred ? Bon sang de bonsoir ! Vous débloquez !

— Pas que je sache. Il avait beaucoup d'amis votre Fred ?

— Mais oui ! Tout le monde l'aimait bien. Mais du poison ! Quel genre de poison ?

— Du poison ? Qui parle de poison ? demanda Charles nouvellement arrivé.

— Fred. Fred empoisonnait les gens avec du chocolat. Les bras m'en tombent.

— Quel effet il a votre poison ? demanda Jeanne.

— Coliques, évanouissements, arrêt cardiaque.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu, balbutia-t-elle en se tenant la poitrine.

Lili.

— Ça ne va pas, Madame ? demanda Fabrice.

— Lili, Lili est malade. Je l'ai eu au téléphone ce matin, elle a de fortes coliques. Mais elle ne veut pas aller voir le docteur ! Elle se soigne avec des tisanes !

— Elle connaissait Fred ?

— Mais oui ! Elle l'aimait bien. Elle disait que c'était un bon petit. Pas fufutte, non, mais gentil. Elle l'invitait chez elle des fois. Mon Dieu, mais ce n'est pas possible. Il n'aurait jamais fait ça à Lili !

— Conduisez-nous chez cette dame, vite. Paulin, appelle le SAMU. J'espère que je me trompe et qu'ils viendront pour rien. Mais dans le doute...

— De quoi vit-elle votre amie ? cria Nabet à Jeanne tandis qu'elle trottait derrière lui en se tenant la poitrine.

— De la pension de Georges, réussit-elle à articuler en arrivant devant chez Lili.

— Je parie que Georges était viticulteur ! s'exclama Fabrice en donnant de grands coups dans la porte. Putain ! Paulin et Nardone aidez-moi à défoncer cette porte !

La porte finit par céder, les trois hommes se précipitèrent dans la chambre de Lili où elle gisait sans vie sur la descente de lit. Elle avait dû tenter d'appeler au secours car elle tenait encore le téléphone qui avait dégringolé de la table de nuit.

Jeanne poussa un cri strident et s'évanouit.

— Le SAMU ne s'est pas déplacé pour rien, dit Nardone en entendant la sirène. Il va pouvoir emporter celle-ci.

Sur la table de nuit, une boîte de chocolats presque vide faisait la nique aux policiers. Paulin enfila ses gants, la prit et la mit dans un sac en plastique.

— Pauvre mamie... Morte de gourmandise. Et elle était femme de viticulteur. Tout cela commence à me ficher le tournis. Que des viticulteurs empoisonnés, le bois incendié où vivent des viticulteurs. Du diable si je comprends la relation ! Ce Fred semblait ne pas les aimer. Mais pourquoi, bon sang ? Si ça continue, nous allons avoir une révolution dans toute la population du voisinage.

Réflexion prémonitoire. A peine étaient-ils sortis qu'un attroupement s'était formé dans la rue. Des murmures hostiles fusaient.

— Qu'est-ce que vous attendez, bande d'incompétents ! cria quelqu'un. Vous voulez nous voir tous crever ?

— On va vous foutre le feu au commissariat ! On verra si vous ne vous magnez pas !

— Ça devait arriver, soupira un commerçant. Quand on laisse les cinglés dehors ! Encore heureux qu'il ne s'en soit pas pris aux enfants !

— Mais enfin ! Fred était un brave gars ! Il ne peut pas avoir fait ça tout seul. Mettre le feu au bois n'est pas une mince affaire et un empoisonnement non plus. Il faut s'y connaître.

Le silence se fit soudain au moment où le SAMU sortait Jeanne sur sa civière.

— Elle est morte ? murmura quelqu'un.

— Elle non. C'est Lili.

— Lili ? La femme de Georges ? Ma parole, tous les viticulteurs vont y passer.

— Il y a trop d'étrangers par ici, dit une petite femme boulotte. Avec tous ces touristes il faut s'attendre au pire. On ne sait pas qui traîne et pourquoi. Fred avait de drôles de fréquentations.

— Ça c'est bien vrai renchérit une autre à côté d'elle. A force, ça devait arriver.

— A force de quoi ? s'énerva une jeune fille qui devait avoir dans les vingt ans. Vous êtes de vieilles chauvines ! Vous n'avez pas honte ?

— Elle a raison. Arrêtons de commérer.

L'arrivée du maire mit un terme aux querelles stériles. Nabet en profita pour faire circuler les badauds.

— Je viens d'avoir le préfet au téléphone, dit le maire. Il propose d'envoyer des renforts de police. Il craint une émeute.

— Moi aussi, soupira Nabet. C'est de la folie. Avez-vous convoqué les habitants du bois ?

— Ils sont tous dans mon bureau. Vous feriez bien d'y aller, car ceux-là sont les plus virulents. Avec tout ce qu'ils ont perdu, ils sont prêts à tout. Ce qui m'inquiète le plus, c'est leur silence. Je crains qu'ils ne mijotent un coup fourré.

— Déjà ? Je vous avais dit pour dix-sept heures ! Mais je vois mal ce qu'ils pourraient faire, Monsieur le maire. Ils ne sont pas fous.

— Fous, non. Désespérés, oui. Les dégâts sont énormes.

— Déjà chiffrés ?

— Chiffrés, non, il va falloir faire passer des experts. Mais c'est plus grave que prévu. Les vendanges sont compromises. Imaginez : avec la chaleur, les raisins se sont ratatinés. Une grosse partie de la récolte est foutue. Ils n'auront plus que les dédommagements des assurances. Mais ce sont les dégâts psychologiques qui m'effrayent. C'est toute une vie ancestrale qui s'effondre. Cette année, pas de vendanges. Vous imaginez l'impact sur la population ? Sur les emplois ? Même si les viticulteurs rentrent dans leurs frais, ce qui est encore à voir, le préjudice moral est immense. Et là, personne ne paiera. C'est moi qui vais devoir le gérer. Ma commune est sinistrée.

Nabet comprenait bien les préoccupations du premier magistrat de la ville. Mais lui-même avait à gérer une affaire hors du commun. Il ne savait pas s'il faisait le poids dans l'histoire. Le préfet risquait de lui retirer le dossier pour le confier à un grand de Montpellier s'il ne se dépêchait pas de trouver un coupable, fût-il le mauvais. Pour le moment, il n'avait rien à lui donner pour le calmer. Et il redoutait par-dessus tout d'autres décès.

Le silence qui régnait dans la salle de la mairie ne présageait rien de bon. Les habitants du bois des Aresquiers étaient tous assis, les visages fermés, prêts à exploser. Nabet devait choisir ses mots pour ne pas mettre le feu aux poudres. Mais que leur dire ? Qu'il allait tout faire pour mettre un terme à ces assassinats ? Que la police était consciente de l'enjeu ? Des mots creux, bateaux, inutiles. Ils attendaient autre chose. Nabet était incapable de savoir quoi. Et sa nuit blanche n'arrangeait rien, ses propres angoisses lui faisaient perdre ses moyens. Pour la première fois de sa vie, il eut envie de fuir. Cependant, il s'entendit leur dire :

— Messieurs, je ne vais pas vous faire un discours de faux cul. Je sais ce que vous avez perdu. Heureusement, pas la vie, ce qui n'est pas le cas de tout le monde. Vous devez savoir que nous avons déjà cinq cas

déclarés d'empoisonnement ayant entraîné le décès. J'ignore ce qui se passe dans cette commune, c'est trop tôt. Mais je vous jure que je trouverai.

— On s'en fout ! explosa Adrien. Ce qu'on veut savoir c'est pourquoi ? Qui est derrière tout cela ? Fred ne peut pas avoir trouvé ça tout seul ! Je vous dis que c'est politique. Si j'ai bien compris, les vieux empoisonnés étaient des viticulteurs, et nous on nous met le feu au bois ! Pour quelle raison à votre avis ? Ça crève les yeux. On veut virer tous les vigneron du coin. Vous croyez que le Muscat ça fait rentrer des sous ? De belles villas, des complexes touristiques, des supermarchés, voilà qui fait rentrer des sous ! Une dizaine de viticulteurs au chômage n'impressionne personne.

— Ne dit pas n'importe quoi, dit François. Tu sais bien que le conservatoire interdit toute construction.

— Ouais, mais pour combien de temps ?

— Pour toujours et tu le sais bien. Arrête la paranoïa.

— Et qui va payer les dégâts ? Qui ?

— Concernant vos biens, répondit le maire, vos propres assurances. Pour le reste, c'est la municipalité. Mais nous sommes également assurés. Alors ne paniquez pas, Messieurs, c'est déjà bien assez compliqué.

— Je pourrais avoir quelques explications ? demanda Nabet novice en matière de protection du littoral. Je n'y connais rien. Il faut que je puisse mesurer tous les enjeux dans cette affaire.

— Tous les Aresquiers sont sous la protection du Conservatoire du Littoral, dit le maire, car sa position originale dans les lagunes des alentours lui confère une grande valeur écologique. On ne peut pas y construire. Certaines espèces de la flore et de la faune sont protégées comme la Saladelle, et aussi les aigrettes garzettes. D'ailleurs vous y verrez un panneau avec toutes les explications. Une partie des Aresquiers appartient au conservatoire, l'autre est divisée entre plusieurs propriétaires. Le conservatoire a tous les moyens de la force publique, c'est à dire qu'il peut acheter à l'amiable, il bénéficie d'un droit de préemption et peut exproprier.

— Il peut exproprier ? Et dans quelles conditions ?

— Si le site est en danger, j'imagine. Ils peuvent acheter par exemple un marais en train de mourir et le remettre en état...

— Et un bois qui a brûlé ? demanda Nabet. C'est bien un site en danger ça ? Cela rapporte à qui ?

— Mais à personne bon sang ! C'est la mairie qui est gardienne du site ! Vous croyez que nous avons de l'argent à jeter par les fenêtres dans la commune ? Retaper un bois, vous savez ce que ça coûte ?

— Je ne sais pas moi. Un dingue dont vous ne soupçonneriez pas la folie aurait pu imaginer un endroit paradisiaque réservé aux seuls promeneurs, avec des parcours sportifs, quelque chose dans ce goût-là.

— Permettez-moi de m'insurger, lieutenant. Cela ne tient pas debout.

— Peut-être... Mais si vous croyez qu'un crime est une affaire qui tient debout ! Vous avez un fou dangereux dans la commune, Monsieur. Vous en rendez-vous compte ?

— Nous avons. Vous savez bien qu'il est mort.

— Désolé, non. Mais Fred ne pouvait pas être tout seul. Ce fou-là était connu. Je vous parle d'un fou qui a l'air tout ce qu'il y a de plus normal.

Les viticulteurs qui s'étaient tus commençaient à donner des signes de nervosité.

— Quel est le rapport avec les vieux empoisonnés ? demanda Patrick.

— Aucune idée, soupira Fabrice. A première vue, aucun, hélas. Je vous invite à y réfléchir. Si quelqu'un a une idée... Et je voudrais que vous me fassiez le compte rendu exact de tout ce que vous avez perdu, que vous mesuriez les dégâts. Il faut trouver un tronc commun, il doit forcément y en avoir un.

— C'est pour nous dire ça que vous nous avez fait venir ? demanda Claude Toillon agressif. Vous croyez que nous avons du temps à perdre ? Des paroles, tout ça. Ce dont nous avons besoin, c'est de faits. Le reste, c'est votre boulot, pas le nôtre.

— Justement, c'est mon boulot. Et je voudrais vous mettre en garde contre tout débordement. Je comprends votre colère qui est légitime. Mais on ne fait rien sans me prévenir. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, nous ne voyons pas, dit Claude d'une voix blême. Et je vous parle au nom de tous. Dépêchez-vous de mettre la main sur le coupable.

— C'est une menace ?

— Un simple conseil.

Des grognements assertifs lui répondirent. Visiblement, les viticulteurs s'étaient rangés derrière lui, quelque animosité qu'il pût y avoir eu entre eux précédemment. Au moment du coup dur, celui qui avait les reins les plus solides, question finances, et le plus d'appuis haut placés prenait la direction des opérations, ou de l'insurrection. C'était humain et Nabet craignait cette soudaine solidarité.

— Messieurs, je compte sur vous pour rester raisonnables, dit-il en s'empêtrant un peu plus dans son discours maladroit.

— Raisonnable ? ricana François un petit homme maigre presque chauve. Qu'on mette le feu à votre baraque et on verra si vous restez raisonnable ! C'est bien des flics, ce genre de réflexion !

— Ne nous prenez pas pour des cons trop longtemps, renchérit Adrien. Le type mort sur la plage, celui que les gamins ont pris en photo, vous ne nous en parlez pas de celui-ci ? Il doit pourtant y avoir un lien, non ? Ou vous allez nous soupçonner de l'avoir assassiné ? Si vous échafaudez une théorie...

— Il n'y a pas de théorie ! le coupa sèchement Nabet. Vous commencez à me chauffer les oreilles. Je suis ici pour vous aider, pas pour vous accuser de quoi que ce soit. Alors, laissez-moi faire mon boulot et ne me mettez pas des bâtons dans les roues, c'est tout ce que je vous demande.

— Et bien, magnez-vous de le faire votre boulot. Parce que, question patience, nous ne sommes pas des professionnels.

Les chaises raclèrent le carrelage. Les viticulteurs se levèrent dans un silence de mauvais augure et prirent congé sans même saluer les policiers ni le maire.

— Vous me les avez énervés ! s'indigna le maire. Vous avez vu comme vous leur avez parlé ? Du diable si je sais ce qu'ils sont capables de faire maintenant !

— Qu'est-ce qu'on fait chef ? demanda Nardone. On les surveille ?

— Les surveiller ? aboya Fabrice. Mais il est maboul, ma parole ! Mais qui m'a refilé une telle équipe de branquignoles ? Les surveiller ? Tu n'y penses pas ? Tu veux provoquer une émeute ?

Nardone, époustoufflé par tant de mauvaise foi, ne répondit pas. C'était la première fois qu'il travaillait avec Nabet et malgré les mises en garde de Paulin, il était surpris.

— Bon, reprit Nabet soudain calmé, on ne les surveille pas ! Que chacun vaque à ses occupations. « Pas de vagues » a dit le préfet. Paulin, tu me demandes les rapports d'autopsies des vieux et du type du canal. Toi, Nardone, tu restes avec moi. Nous allons faire un tour dans Vic.

— Hé ! s'écria le maire. Ne commencez pas à me perturber la population !

— Je ne perturbe pas, Monsieur le maire, j'enquête.

Bras ballants en signe de complète stupeur, le maire les regarda partir en contenant sa colère. Mais Nabet n'en avait cure. Les états d'âme du maire et de la population tout entière ne le concernaient pas. L'inquiétude qui le gagnait tournait à l'obsession et il voyait dans chaque habitant de Vic un assassin potentiel. Il avait appris la méfiance au-delà du raisonnable.

Un attroupement s'était formé devant l'école. Les mères de familles inquiètes se ruèrent sur eux. Nabet eut la désagréable impression d'être un coq dans une basse-cour de poules pondeuses hystériques.

— Nous aimerions être tenus au courant, dit l'une d'entre elles d'une voix criarde. Si on empoisonne nos enfants...

— Personne n'empoisonne vos enfants ! rétorqua Fabrice ulcéré. Nous demandons seulement de faire de la prévention, par sécurité. Vous devez savoir que des personnes âgées sont mortes empoisonnées par des chocolats. La seule chose que nous vous demandons, c'est d'empêcher vos enfants de manger des chocolats. C'est tout.

— C'est tout ! C'est tout ! Et vous croyez que c'est facile ? Comment voulez-vous empêcher des enfants de manger des chocolats ? Ils mangent n'importe quoi ! Il suffit qu'un seul enfant en ait caché quelque part et tout le monde y passe. C'est comme un jeu.

— Comme un jeu, ânonna Fabrice. Oui, évidemment. L'attrait des choses défendues, j'imagine.

— Oui, alors si votre fou rôde encore chez nous, nous sommes tous en danger.

— Moi je ne mets plus mon fils à l'école, dit une autre maman.

Le ton montait. Nabet sentait l'angoisse le gagner. D'une seule voix, les parents prirent la décision de garder leur progéniture chez eux jusqu'à nouvel ordre. Nabet se demanda si après s'être mis à dos le maire de la commune et les viticulteurs, il allait avoir les directeurs des écoles et les parents contre lui. Ces derniers, il les comprenait, en sa qualité de futur papa. Peut-être était-ce sa paternité toute neuve qui le rendait si vulnérable ? Le fait était qu'il n'arrivait pas à mettre deux idées rationnelles bout à bout. Il imaginait son fils, petit être sans défense, se gaver de poison dans son biberon. Du poison dans le lait maternisé, dans le complément alimentaire chocolatée et pourquoi pas dans le lait de sa femme ?

— Vous allez bien chef ? lui demanda Nardone le voyant changer de couleur.

— Hein ? oui, je vais bien, répondit Fabrice d'un ton bourru. Pourquoi cette question ?

Nardone regretta tout de suite son excès de sollicitude et se jura qu'à l'avenir Nabet pouvait bien aller se faire voir... Il ne lui répondit pas et prit le parti de s'occuper de ses propres affaires. Nardone était encore célibataire à trente-cinq ans malgré qu'il fût un bel homme d'un mètre quatre-vingt cinq, très brun avec des yeux bleus à faire chavirer les cœurs les plus endurcis. Mais son penchant pour les femmes l'avait éloigné d'une en particulier qui

n'avait pas apprécié ses frasques amoureuses. Depuis il avait choisi le célibat. De voir Nabet perturbé à cause de sa femme (il l'avait su par une indiscretion de Paulin), le conforta dans ses choix. A côté de lui Nabet, pourtant beau garçon, avait l'air d'un gringalet. Nardone se demanda avec mauvaise foi ce que lui trouvait Sabine. En attendant, Madame Nabet n'était plus disponible, ni pour lui, ni pour personne d'autre, sauf pour Fabrice.

Les deux policiers quittèrent la foule des parents anxieux. Nabet entendit une mère émettre des doutes quant à ses compétences de fin limier.

— Tu connais Charybde et Scylla ? demanda-t-il à Nardone. Voilà les papis qui rappliquent.

— Ah non, je ne connais pas, répliqua Nardone peu féru de culture générale. Qui c'est ? Des agitateurs « rebeus » ?

— C'est ça, oui, soupira Nabet. Nardone, j'ai mal à la tête, n'en rajoute pas.

— Mais chef...

L'intervention d'un groupe de personnes en colère dispensa Nabet de lui donner des explications.

— Nous voulons des comptes, Messieurs, dit un vieil homme à casquette. Allons-nous tous périr empoisonnés ?

C'était un vieux monsieur très classe, bien que son pantalon blanc immaculé trop grand flottât sur ses hanches. Malgré la chaleur, il portait une veste, trop grande elle aussi, si bien que Nabet le soupçonna de se vêtir au secours populaire ou autre organisme charismatique. Ses pensées vagabondaient. Une fois de plus, il s'empêtra dans des explications oiseuses, censées rassurer la population.

— Mais non, soyez sans crainte, dit-il bêtement. Nous sommes là. Et puis, les seules personnes en danger sont les personnes âgées, des anciens viticulteurs. Apparemment, le malade qui sévit ne s'attaque qu'à une certaine partie de la population.

— Et bé, c'est la meilleure ! Et vous croyez que nous allons attendre bien sagement que tous les vieux y passent ? Nous allons enquêter, Monsieur. Moi je suis un ancien des RG, j'ai encore le bras long.

Celui qui parlait était un grand homme sec, pratiquement chauve, avec un nez en bec d'aigle et de grosses lunettes rondes qui lui donnaient un air de hibou. Les autres se taisaient mais leurs regards en disaient plus long que le plus virulent des discours.

— Ecoutez, dit Fabrice en colère. Vous n'enquêterez sur rien. Ici, l'enquêteur c'est moi. Et n'entraînez pas d'autres personnes avec vous, ce

serait de la folie. Si vous êtes un ancien des RG, vous devez savoir qu'on n'entrave pas le boulot des flics. Alors calmez-vous.

— Je me calmerai si vous le faites, votre boulot. Pour le moment, cela n'avance pas beaucoup.

— Vous commencez à me chauffer les oreilles ! s'énerva Nabet. Mêlez-vous de vos affaires ou je vous mets en garde à vue. Et puis d'abord, donnez-moi votre nom.

— Vous voyez, dit l'individu en s'adressant aux badauds attirés par la dispute. La seule chose que Monsieur sait faire, c'est embêter les honnêtes gens.

Fabrice sentit la rage l'envahir.

— Nardone, tu prends l'état civil de Monsieur. Ancien des RG ou pas, le flic ici, c'est moi.

— Mesdames et Messieurs, rajouta-t-il en s'adressant à l'assistance, croyez bien que nous faisons tout notre possible pour mettre un terme à cette affaire. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas vous mêler de mon travail, et de signaler toute personne ayant un rapport de près ou de loin avec la viticulture. Si ce fou s'en prend aux viticulteurs, il doit y avoir une raison. Si vous pensez à quelque chose qui puisse nous aider, même un détail, demandez mon téléphone au maire et appelez-moi.

Là-dessus, Nabet tourna les talons et, suivi de Nardone, s'engouffra dans sa voiture.

— Je vais péter un câble, dit-il. Appelle-moi Lartigues et le commissariat de Frontignan. Je veux des flics partout dans Vic. Je veux qu'on recense la population, qu'on passe dans les familles pour les interroger. Je veux savoir quelles sont les occupations de tous les adultes valides de ce foutu village !

— Je n'ai pas pu prendre l'identité du vieux, remarqua Nardone. Vous allez trop vite, chef.

— On s'en fout de l'identité de ce type ! RG ou pas, on s'en fout ! Et cesse de m'appeler chef, ça me tape sur les nerfs. D'ailleurs, tout me tape sur les nerfs, aujourd'hui. Merde ! Cette histoire va me rendre dingue. Tuer des vieux, ça n'a pas de sens. Ça pue le règlement de comptes à plein nez. Peut-être un viticulteur lésé dans une transaction ? Quelqu'un qui s'est fait exproprier ? Tu vas m'éplucher la vie de tous ces types morts. Cherche la relation qu'il peut y avoir entre eux. Et s'il y a en une avec les mecs du bois. En attendant, tu me ramènes au bureau. J'ai un message sur mon téléphone, le commissaire veut me voir. Il paraît que le préfet s'affole. Il ne manquait plus que lui.

Fabrice se cala sur son siège et ferma les yeux. Il avait beau essayer de faire le vide dans son esprit pour réfléchir, le visage anxieux de Sabine venait perturber ses pensées. Il aurait donné n'importe quoi pour savoir ce qu'elle faisait en ce moment même. Est-ce que l'agression dont elle avait été victime avait une relation avec son enquête ? Était-ce une mise en garde contre lui ? Comment le savoir ? Avec Sabine, tout devenait compliqué. Elle avait l'art de fourrer son nez dans des histoires qui ne la regardaient pas. Qu'avait-elle encore pu inventer ?

Les exclamations de Nardone le sortirent de sa torpeur.

— Quelle horreur ! Regardez chef, les pompiers sont là. Il y a des carcasses de bestioles partout.

— Je sais, soupira Nabet. Des dizaines de flamants roses sont morts asphyxiés. Tu aurais dû prendre la route nationale, ce spectacle me déprime.

— C'est apocalyptique. Tous les touristes vont se casser...

— M'en fous. Figure-toi que je ne tiens pas à les avoir dans les pattes. J'ai demandé qu'on fasse évacuer tous les campings à proximité des Aresquiers. On les a dirigés vers ceux plus près de Frontignan et ceux de Sète.

— En plus des viticulteurs, on va avoir une émeute de propriétaires de campings...

— Je sais, dit Nabet agressif. Je joue ma carrière dans cette histoire. Ce n'est pas indispensable de jouer la vie des gens. Mais ne t'inquiète pas, rajouta-t-il pour détendre l'atmosphère, si je gicle, tu pourras prendre ma place.

— Je ne voudrais pas être à votre place pour un empire, répondit honnêtement Nardone.

— Tu as raison, dit Nabet en s'enfonçant dans son siège. Laisse-moi dormir jusqu'à Sète. J'ai besoin de récupérer.

En arrivant près du commissariat, les deux policiers purent remarquer un attroupement devant la porte.

— Merde ! La presse ! jura Nabet. Prends la petite rue derrière, je n'ai rien à dire à ces vautours.

— Ils font leur boulot, chef. Faut pas les blâmer, cette affaire est tellement dingue...

Fabrice marmonna des mots incompréhensibles. Pour être dingue, elle était dingue cette affaire, et Nabet n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Quant aux journalistes, il avait toujours entretenu une relation tendue avec eux, pour ne pas dire houleuse. Son chef l'avait maintes fois rappelé à l'ordre, le préfet aussi, à la suite de nombreuses plaintes.

— Vous finirez par m'énerver un jour pour de bon, lui avait dit son chef. Ne dépassez pas les bornes.

On aurait pu se demander ce que « dépasser les bornes » voulait dire, car Nabet finissait toujours ses enquêtes en insultant un journaliste, voire plusieurs.

Nabet fit irruption dans son bureau où la climatisation fonctionnait à fond. Après la chaleur caniculaire, il avait droit à un froid sibérien. Sa mauvaise humeur redoubla, en apercevant une enveloppe sur son bureau. Il s'apprêtait à engueuler copieusement la secrétaire qui laissait traîner le courrier lorsque son regard fut attiré par l'incongruité de l'enveloppe. Elle était à son nom et semblait fabriquée à la main, par collage. Il la prit, l'ouvrit, tomba assis sur sa chaise, effondré. A l'aide de petits morceaux de journaux, quelqu'un avait écrit : « votre femme vous trompe ». En temps normal, il l'aurait simplement jetée à la poubelle, mais étant donné les circonstances, ce petit mot sordide lui fit l'effet d'une piqûre empoisonnée. Il eut envie de pleurer, comme un enfant à qui on a cassé son jouet. Sabine ne pouvait pas le tromper, non. Mais à la seule idée de sa femme salie par ce torchon, il sentait monter en lui une rage incontrôlable. Qui pouvait connaître ses problèmes avec elle ? Sûrement un proche, où quelqu'un qui l'avait entendu raconter ses déboires. « Où quelqu'un qui est au courant des frasques de ta femme, gros naïf » lui disait une petite voix sournoise. Et, surgie de son enfance, il entendait la petite phrase assassine : « Nabet, gros navet » qui l'avait tant de fois blessé. Il se revoyait, sur les bancs de l'école, avec ses pantalons toujours trop courts, courber le dos aux moqueries des autres enfants. A dix ans, il était gros, c'était un fait indéniable, petit et gros. Il n'y avait qu'à regarder ses photos de classe pour comprendre. Il repoussa le bout de papier comme s'il craignait d'être contaminé par un produit dangereux et se prit la tête entre les mains. L'espace d'un instant, il envisagea de laisser tomber son enquête, de prendre des vacances. Il entendit à peine Paulin rentrer.

— Ça ne va pas chef ?

Pour toute réponse, il poussa le courrier vers son collaborateur sans dire un mot.

— Oh, merde ! fit Paulin. Les salauds ! Vous n'allez quand même pas croire ces horreurs ? Sabine, elle ne voit que vous. Elle vous bade, c'est évident. Même Nardone en est vexé lui qui se croit le play-boy numéro un du commissariat.

— Ravi de l'apprendre. En attendant, quelqu'un ne partage pas ton opinion.

— Mais chef ! Vous n'allez pas croire ces ragots !

— Non, je ne crois pas ce torchon. Mais je suis visé par ces insinuations. Dieu sait ce qu'ils vont inventer la prochaine fois.

Il se garda bien de lui dire que le comportement de Sabine lui donnait du souci et risquait fort d'alimenter ces ragots. Il se leva, trébucha sur la poubelle et l'envoya rouler d'un coup de pied. Puis il la ramassa et y jeta la lettre anonyme roulée en boule.

— Saloperie, dit-il simplement. Maintenant, aux journalistes. Je parie qu'ils m'attendent.

Nabet ferma la porte de son bureau et se rendit dans le hall principal où était massé le service de presse. Le brouhaha qui lui parvenait le rendait malade. Il n'avait pas envie de parler, pas envie de raconter. Il avait seulement envie de rentrer chez lui. Lorsqu'il apparut, le brouhaha s'amplifia, devint une houle de cris et d'interpellations. Fabrice eut l'impression d'être jeté en pâture à une meute de loups.

CHAPITRE III

Assise à table devant Edwige, Sabine buvait à petites gorgées une tisane de thym et de camomille préparée par son amie. Son maquillage avait coulé à force d'avoir pleuré.

— J'ai peur, Edwige, dit-elle dans un sanglot. Je ne sais pas ce qui m'arrive. J'ai des moments d'absence, j'ignore ce que je fais pendant tout ce temps.

— Tu exagères. Dans ton état, c'est peut-être normal, non ?

— Normal ? Normal de voir des portes s'ouvrir sur une église qui ne ressemble en rien à celle qui existe actuellement, d'entendre hurler des gens et de recevoir un coup sur la tête ? Normal, ça ? Tu en as beaucoup vu des femmes enceintes qui ont de telles hallucinations ?

— Non, pas vraiment... J'ai déjà entendu dire que l'état de grossesse pouvait modifier le comportement. Je connais une dame qui est devenue cleptomane. Elle fauchait n'importe quoi, surtout des choses dont elle n'avait pas besoin. Pire : elle s'habillait en mini jupe et se maquillait comme une « pute » alors qu'elle ne se maquillait jamais en temps normal. Tu vois.

— Non, je ne vois pas. Ça n'a aucun rapport.

— Mais enfin ! s'énerva Edwige. Dans quoi as-tu encore fourré ton nez ?

Sabine hésita. Difficile d'expliquer, même à son amie, ses rencontres avec l'archéologue.

— Tu accouches ? demanda Edwige.

Sabine éclata de rire. Ce jeu de mot, même malheureux, la détendit.

— Pas tout de suite, rassure-toi. Bon, je te dis tout, mais tu promets de ne pas te mettre en colère, et surtout de ne rien dire à Fabrice.

Au fur et à mesure des explications de Sabine, Edwige passait par toutes les couleurs de la stupéfaction.

— Nom d'un chien ! Mais tu es cinglée ! Qu'est-ce qui t'as pris d'écouter ce type ? Ça pue l'arnaque à plein nez, ton histoire ! Et tu dis qu'il ne t'a plus donné signe de vie ? Ma pauvre, mais c'est parce que tu lui as donné le renseignement qu'il voulait, imbécile ! Et l'oiseau s'est envolé.

— Les renseignements que je lui ai donnés n'avaient aucun intérêt. Des paperasses à trier, c'est tout. Du travail en moins pour lui, rien de plus. Je te dis que ce n'est pas normal. Figure-toi que j'ai appelé l'université Paul Valéry à Montpellier, et il n'y a aucun archéologue répondant à ce nom, encore moins à la description que je leur ai faite. Personne. Comme si ce type n'avait jamais existé.

— Et ce coup sur la tête, Tu ne l'as quand même pas inventé ! Regarde-toi. Tu as un énorme bleu. Depuis quand les hallucinations laissent-elles des traces ?

— Je te dis que je me suis cognée à la porte de l'église. Celle qui est murée. Elle était ouverte. Et ce que j'ai vu et entendu là-dedans, Edwige, c'était horrible. Il y avait des corps entassés. Des gens gémissaient. Je me suis cognée au montant de la porte en m'enfuyant.

Edwige en perdit le souffle et manqua s'étouffer pour répondre en essayant de ménager au mieux la susceptibilité de son amie :

Mais Sabine, ma chérie, tu déconnes ? C'est impossible. Rends-toi à l'évidence : va te faire soigner. Enfin, quoi, tu as peut-être des pertes de mémoire... Je t'en prie, parles-en à Fabrice.

— Je ne peux pas, il ne comprendrait pas.

— Il n'y a rien à comprendre.

— Si, il y a. J'ai fait des recherches sur le passé de Frontignan. Cette porte date de la première construction romane de l'église, au douzième siècle. Actuellement, il ne reste qu'un pan de mur de la première construction, dont cette porte. Elle est murée et je l'ai vue ouverte. Comme je te vois.

— Bon dit Edwige en soupirant, d'accord. Qu'as-tu vu au juste ?

— Des gens sur des brancards, et d'autres complètement affolés. Quand la porte s'est ouverte, tout le monde s'est tourné vers moi. On aurait dit qu'ils venaient d'apercevoir le diable lui-même. Et comment ils étaient habillés ? Tu aurais dû voir. Comme dans un film sur le Moyen Age. Je me suis enfuie et je me suis cognée au montant de cette foutue porte ! Merde ! Il faut que je retourne la voir de près.

Edwige commençait sérieusement à penser que Sabine avait perdu la tête après le coup qu'elle avait reçu.

— Je t'interdis bien d'y retourner ! Si tu t'es fait agresser, cela a peut-être un rapport avec l'enquête de Fabrice. Tu ferais mieux de rester prudemment chez toi.

— Je ne peux pas, elle m'attire. Il y a quelque chose là-bas qui m'appelle.

— Qui t'appelle ? Tu te prends pour Jeanne d'Arc ? Merde ! Sabine ! Arrête de débloquer !

D'exaspération, Edwige donna un coup de poing sur la table et la tasse de café de Sabine s'y répandit et lui dégouлина sur les genoux. Elle se mit à pleurer. Edwige tentait désespérément de récupérer son sang-froid. Le comportement de Sabine l'angoissait sans qu'elle pût dire pourquoi. On aurait dit une enfant, perdue, désorientée.

— Bon, calmons-nous. Arrête de pleurer, c'est ridicule. Pense à ton enfant, tu vas l'énerver. Ce type, quelles recherches t'a-t-il demandé de faire ? Et pourquoi ? Pour quelle raison faisait-il des études sur l'église ? Il n'avait aucune raison de garder secrètes ses découvertes. A moins qu'il ne t'ait pas tout dit. Et s'il s'agissait de terroristes ?

— Des terroristes ? Pour faire sauter l'église ? Tu rigoles ? T'es encore plus malade que moi !

— Bon, admettons. Ce n'était pas un terroriste. Il cherchait quoi, au juste ? Et toi, qu'as-tu découvert ? Qu'est-ce qu'elle a de spécial cette église ?

— Et bien, figure-toi qu'elle a été construite sur la villa qui a donné son nom à Frontignan, la villa de Frontinius. Elle n'a pas pu être mise à jour, tu penses bien, on n'allait pas détruire l'église pour ça.

— Mouais, c'est maigre. Il faisait des fouilles romaines ton archéologue bidon ?

— Non, il était spécialisé dans l'art roman.

— Tu parles ! Et il te faisait faire des recherches sur des événements que tout le monde connaît déjà, dans des bouquins que le premier clampin de la rue peut aller consulter en toute quiétude ? Tu ne t'es jamais posé la question de savoir pourquoi il voulait rester anonyme ? Pour ne pas être reconnu, tiens ! Réfléchis. Lui as-tu donné des informations qui lui ont paru plus intéressantes que d'autres ?

Sabine réfléchit et fit la moue. Sa lèvre inférieure tremblait légèrement.

— Ben oui. Et puis je ne l'ai plus vu.

— Mais quelles infos, bon sang ?

— Je crois que ce sont les peintures du plafond qui l'ont subjugué. Tu sais, cette frise peinte sur les poutres qui ont été mises à jour au moment de la restauration du toit de l'église ? On dit qu'elles pourraient représenter Jacques Ier d'Aragon, mais ce n'est qu'une simple supposition.

— Tu m'en vois ravie. Et alors ?

— Alors, il pensait que peut-être il pouvait y avoir d'autres représentations de ce roi ailleurs, pas seulement au plafond. J'ai cherché partout, à l'intérieur et à l'extérieur. Il m'a fait fouiller tout autour du mur roman et au pied de cette porte, derrière la statue de la vierge...

— C'était de la même époque tout ça ?

— Pas du tout ! s'insurgea Sabine comme si Edwige avait proféré des insanités d'une étonnante stupidité. Jacques Ier, c'était le quatorzième siècle. Le mur, il date du douzième siècle. Donc, je n'ai rien trouvé, ni par terre, sur les murs. Et pourtant, j'ai même gratté les dalles du sol.

— Gratté les dalles du sol ? répéta bêtement Edwige. Tu as gratté les dalles ? Avec tes doigts ? Mais tu es maboule !

— Bon, dit Sabine en se levant. Je vois que tu ne veux pas comprendre. Je m'en vais. Je me débrouillerai toute seule.

— Je t'interdis d'aller t'accroupir pour gratter le sol de l'église. Si Fabrice le sait...

— Et je peux compter sur toi pour le lui dire ? protesta Sabine acerbe. Merci la copine.

— Je ne dirai rien à Nabet, tu le sais bien. Mais s'il t'arrive quelque chose, non seulement je ne me le pardonnerai pas mais lui va me tuer.

— Il ne m'arrivera rien.

Edwige la vit tituber et se retenir au dossier de la chaise pour donner le change. Elle lui intima l'ordre de s'asseoir.

— Tu n'iras nulle part sans moi. Depuis quand fais-tu les mauvais coups toute seule ? Maintenant tu me dis tout. Qu'est-ce qu'on cherche réellement ?

— Réellement je n'en sais rien, mais sûrement quelque chose de pas ordinaire.

Edwige fit la moue.

— Tu n'exagérerais pas des fois ?

Sabine se rassit et tendit sa tasse.

— Donne-moi un café, j'ai un besoin urgent de nourrir mes nerfs. Tu lis le latin ?

— Le latin ? Moi ? Tu rigoles ?

— Et bien moi oui. Tu vois, je suis peut-être naïve, mais pas totalement stupide. Depuis le début je me méfiais un peu, question de survie... La dernière fois avec Nikolai j'ai failli y laisser la peau... Bon pas la peine de revenir là-dessus. Donc, je me suis méfiée et quand il m'a donné des documents en latin à photocopier, je me suis bien gardée de lui dire que je lisais le latin. En plus, comme je me rendais bien compte qu'il essayait de me cacher des choses, j'ai fait aussi des photocopies pour moi.

— Il te donnait des photocopies à faire ? Mais pourquoi ? Il ne pouvait pas se les faire lui-même ?

— Je pensais que c'était pour ne pas se faire repérer.

— Ça ne tient pas debout, il n'était pas suivi quand même ? Et si c'était pour se protéger au contraire ? Pour que tu sois au courant de quelque chose, au cas où ?

— Je ne comprends rien à ce que tu dis. Ces documents n'avaient rien de strictement confidentiel, pas de Secret Défense, pas de trésor caché...

Seulement des références historiques. Note que c'étaient des informations de taille. Ils dataient de l'année 1270, plus précisément du 15 avril 1270, à l'époque où l'église a été reconstruite dans le style « Gothique méridional ». D'après ces textes, elle a été reconstruite sur l'église romane initiale qui datait du douzième siècle. Actuellement, on n'en voit plus que le mur du sud, avec cette foutue porte... Mais tout ça on s'en fout, tout le monde le sait. Non, ce sont les détails de la construction qui sont intéressants. D'après ces documents, l'église a été agrandie car elle était trop petite pour la population qui avait fortement augmenté depuis deux siècles, et pour des raisons de sécurité. Ils ont dû démolir certains pans de murs et n'ont gardé de l'époque romane que les vestiges que nous pouvons voir encore de nos jours. Là où ça devient intéressant, c'est le passage où ils traitent du pavage du sol. Apparemment, l'église ancienne avait un sol en terre et ils ont dû creuser pour mettre des dalles, de gros blocs monolithes. Depuis, le pavage a été refait, plus récemment en 1650 et des poussières. C'est le pavage actuel. Enfin, pour revenir à ce manuscrit, l'auteur dit en latin — je traduis — « Les ouvriers découvrirent des mosaïques en marbre de l'époque païenne, avec des peintures sacrilèges représentant des dieux antiques. Monsieur le curé, qui est un vrai homme de Dieu, a exigé qu'elles soient détruites par les ouvriers. Mais le seigneur du château s'y est opposé. Ils ont trouvé un compromis et elles ont été recouvertes pour que jamais plus l'œil humain ne puisse les voir ».

— Merde alors ! Des mosaïques sous l'église !

— Attends la suite : il rajoute « et ils ont muré l'entrée d'un réduit de la même époque dont le curé a interdit l'accès sous peine de damnation éternelle ». Du coup, aucune explication sur la localisation dudit local. Le curé a-t-il vu des choses qui l'ont choqué ou qui avaient une valeur inestimable pouvant exciter la convoitise de ses ouailles ?

— Et tu continues à croire que ton archéologue évanoui dans la nature était de bonne foi ?

— Je ne sais plus que croire. J'ai la tête pleine de doutes et tout se mélange. Pourquoi était-il si intéressé par le roi d'Aragon si ses recherches avaient un rapport avec l'époque romaine ? Pourquoi a-t-il disparu ?

— Ma pauvre, je l'ignore... Ces documents en latin, tu es sûre que c'étaient des vrais ?

— Plus vrai que ça tu meurs... Authentiques, les documents, je te le garantis. Figure-toi qu'il les aurait rachetés à un vieux dans les Cévennes qui s'appropriait à brûler de « vieilles paperasses » entassées dans son grenier.

— Et tu l'as cru ? Ma parole, tu es encore plus bécasse que je l'imaginai. Ce sont peut-être d'authentiques documents mais lui c'est un authentique escroc, sans aucun doute. Des papiers du treizième siècle abandonnés comme par hasard dans un grenier des Cévennes, des papiers que personne n'a brûlés depuis huit cents ans, tu trouves ça ordinaire toi ? Possible ? Cela ne m'étonnerait pas que ton vieux ait été retrouvé mort dans des circonstances suspectes, mais pas dans les Cévennes... A tous les coups il les a volés.

— Et bé, tu vois des morts et des bandits partout, toi !

— Et toi des anges, sûrement ! Tu me préviendras quand tu auras grandi, quand tu seras devenue adulte. Je comprends que Fabrice pète un câble. Je te signale au cas où tu l'aurais oublié, que tu as un bébé dans ton ventre. Ne crois-tu pas qu'il devrait passer avant l'archéologie ?

— Il passe avant tout, dit Sabine les larmes aux yeux. Il passe avant tout, crois-moi. Mais s'il a une mère folle, il ne sera pas plus avancé. Et folle je vais le devenir si je ne trouve pas la solution. Si ce n'était qu'un problème d'archéologie, figure-toi que j'aurais déclaré forfait depuis longtemps. Mais j'ai des hallucinations, je t'assure, des vraies. Cette église, c'est comme un aimant qui m'attire. C'est depuis que j'ai eu cette lettre en latin entre les mains. Je ne t'ai pas tout dit. Quand j'ai touché le papier, j'ai eu comme une vision, du même ordre que celle que j'ai eu devant la porte, et là je n'avais pas pris de coup sur la tête.

— Bon, soupira Edwige vaincue, on y va dans cette église ? J'aimerais voir de près cette porte. Si elle est magique...

— Ne te fous pas de moi, en plus, ce n'est pas drôle.

Edwige passa son bras sous le sien et l'attira vers la porte.

— Arrête de te faire du mal, ma biche. Il vaut mieux en rire, non ?

Depuis un moment, le nouveau curé de la paroisse était intrigué par le manège inhabituel de deux paroissiennes apparemment très intéressées par le sol de l'église. L'une était enceinte, pas loin de l'accouchement, et il se demandait si elles étaient venues prier ou chercher un objet qu'elles auraient perdu. Il ne les avait jamais vues à l'office, il connaissait assez ses fidèles et celles-ci n'en faisaient pas partie. Il avait beau chercher dans sa mémoire, il ne les avait jamais vues. Il prit le parti d'attendre et continua à les observer, à genoux derrière un pilier. Elles étaient tellement occupées qu'elles ne prirent pas garde à l'examen dont elles faisaient l'objet.

— S'il y a quelque chose là en dessous, cela devrait sonner creux, non ?

Accroupie sous une chaise, Edwige donnait des petits coups discrets de son index plié.

— Peut-être pas, les dalles sont énormes, répondit Sabine, assise près d'elle. Mais tu ne vas pas faire toutes les chaises de l'église ? On va finir par se faire repérer.

— Arrête de « psychoter », tu vois bien qu'il n'y a personne. Et si quelqu'un vient je dirai que j'ai perdu un bijou. Et puis nous n'avons pas besoin d'explorer le sol de toute l'église, seulement le côté sud. Si j'ai bien tout compris dans ton histoire, l'église a été construite sur la villa de Frontinius, donc c'est dans la construction initiale qu'ils ont trouvé ce réduit. Par terre, bien entendu.

— Pas obligatoirement, ce n'est pas précisé. Peut-être en dehors, pourquoi pas ? Il y avait un cimetière à côté de l'église et la villa romaine était grande. Tu sais, les villas de cette époque faisaient partie de grands domaines, souvent des exploitations agricoles, elles pouvaient abriter plusieurs pièces de réception, des logements pour les domestiques, pour les invités. A-t-on construit le cimetière pendant le haut Moyen Age sur une partie de la villa ? A-t-on agrandi l'église en empiétant sur l'emplacement du cimetière ? On l'ignore. Le fait est que, concernant ce qui s'est passé entre la fin de la période gallo-romaine et l'époque médiévale, que ce soit au niveau architectural ou de la vie de tous les jours, c'est le flou artistique. Nous ne savons pas grand-chose des époques médiévales car toutes les archives ont été détruites pendant la révolution. D'ailleurs, j'en suis toujours à me demander comment les documents en latin ont pu survivre au grand autodafé des sans-culottes.

— Ça, mystère en effet. Et crois-moi, lorsque tu le sauras tu ne seras pas loin de comprendre le pourquoi du comment. Pourquoi ton archéologue se cachait, pourquoi il a disparu et comment.

Elle se releva et rajouta :

— Chou blanc, ma vieille, il n'y a rien ici. Ce document en latin, ce n'est pas suffisant. Dommage que tu n'aies rien d'autre à me mettre sous la dent.

Sabine hésita :

— Ben, c'est-à-dire que...

— C'est-à-dire que quoi ? explosa Edwige. Tu me caches encore des choses ? Sabine, à quoi joues-tu ?

— Ne t'énerve pas. J'ai bien d'autres documents, toujours en latin bien entendu, mais je ne vois pas ce que tu pourrais en tirer de plus que moi. C'est un ramassis de considérations métaphysiques, de rébus, du charabia quoi.

— Et bien, je voudrais le voir de près ton charabia. A mon avis, tu dois passer à côté de quelque chose d'important.

— Ah ? Tu comptes être plus maligne que moi ? Tu lis le latin ?

— Et puis zut ! Si tu le prends mal, débrouille-toi toute seule.

— Non, excuse-moi, je suis de plus en plus susceptible. Je ne sais pas si c'est l'approche de l'accouchement, mais j'ai tellement peur...

— Tu as peur ? Mais de quoi ?

— De mourir. C'est stupide, hein ? Ce doit être normal, une angoisse ancestrale. Au lieu de me plonger dans des paperasses vieilles de huit cents ans, je ferais mieux de lire des bouquins sur les femmes enceintes, les enfants, les crèmes pour les vergetures, enfin tu vois ce que je veux dire. Ma mère me bassine sans cesse avec ça. Mon gynéco m'abreuve de poutingues⁴ phytothérapeutiques bourrées de vitamines et d'oligo-éléments pour gérer mon stress. Poutingues qui, soit dit en passant, me font comme un coup de pied sur une jambe de bois. Mais qu'est-ce que je m'en fous de leurs conneries ! Est-ce qu'au fin fond de l'Afrique elles ont des bouquins pour accoucher ? Non. Des vitamines, des tranquillisants ? Non et non ! Et quand j'ai dit à Fabrice que je voulais accoucher pendue à un arbre, je te laisse imaginer sa tête !

— Tu m'étonnes. Mais tu n'as pas à avoir peur, tout va bien se passer. Oublie ça et montre-moi tes documents. A deux c'est plus facile. Ils sont chez toi ?

Edwige épousseta son pantalon couvert de poussière et se pencha pour ramasser un objet qui s'était glissé sous une chaise.

— Une boucle de ceinturon, dit-elle en faisant la moue. Aucun intérêt. Un type a dû perdre ça pendant la messe. Et ben dis donc ! Imagine qu'il ait tombé son froc pendant le sermon du curé ! Hé, Sabine, tu m'entends ?

La jeune femme regardait fixement devant elle comme si elle s'attendait à voir sortir Jésus en chair en os de l'autel de marbre rose.

— Sabine, ça ne va pas ?

C'est le moment que choisit le curé pour se manifester.

⁴ Médicaments

— Mesdemoiselles, que faites-vous ici ? Si c'est pour prier, pas de problème, pour les visites, je vous demande un peu de respect pour ce lieu saint.

Sa fine moustache frémissait sous le coup de la colère. Edwige le détailla de la tête aux pieds. Il portait une soutane noire trop courte laissant voir des baskets sans marque définie. Dominant tout cela, au bout d'un corps maigre et dégingandé, il avait une tête d'oiseau, de grosses lunettes de myope et peu de cheveux. Pas de quoi effrayer deux jeunes femmes. Sabine, elle, regardait toujours l'autel, raide comme un « i », complètement absente du monde présent.

— Qu'est-ce qu'elle a votre copine, demanda le prêtre inquiet. Mademoiselle, ne restez pas là. Que se passe-t-il ?

Edwige commençait à trouver la plaisanterie loin d'être drôle. Elle tira Sabine par le poignet, tenta de la ramener à la réalité. Mais Sabine ne bougea pas d'un pouce. Sa main était froide.

— Il faut faire quelque chose, dit le prêtre. J'appelle le Samu.

— Non, je vous en prie, attendez.

Edwige prit Sabine dans ses bras, la serra fort, caressa ses cheveux en lui murmurant des mots de réconfort. Au bout de quelques minutes qui lui parurent interminables, Sabine commença à bouger puis se mit à pleurer, serrée contre son amie.

— Venez dans la sacristie, dit le curé, je vais vous préparer une boisson chaude. J'ai un petit réchaud. Mon Dieu, Madame, rajouta-t-il en faisant le signe de la croix, vous m'avez fait une telle frayeur ! Ce n'est pas prudent, dans votre état, de vous promener. Vous devriez peut-être envisager de rester alitée. Vous avez souvent, des... enfin, des problèmes de ce genre ?

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda Sabine au bord de la crise nerveuse tandis que le prêtre lui tendait une tasse de tisane chaude. Qu'est-ce que je fais ici avec toi, Edwige ?

Pour le coup, le prêtre crut à une mauvaise plaisanterie, mais la voix de Sabine était si pathétique qu'il en eut pitié. Puis il vit la bosse sur son front.

— Mon Dieu, mon Dieu, venez à son secours. Buvez Madame. Vous devriez aller voir un médecin. Ce coup que vous avez pris, là, c'est peut-être grave.

— J'ai vu le médecin hier soir.

— Il a raison, rajouta Edwige. Tu ne peux pas rester dans cet état. Sabine, tu as des pertes de mémoire. T'en rends-tu compte ?

— Oui, murmura-t-elle d'une petite voix pointue qui montait dans les aiguës avec l'angoisse grandissante. Oui, je sais. Je veux rentrer à la maison.

— Je vous raccompagne en voiture, dit le prêtre. Au fait, je suis l'abbé Antoine. Si vous voulez me parler quand vous irez mieux, je suis à votre service.

Puis il rajouta :

— L'autel a été construit en 1726 et le Christ en bois peint que vous voyez au-dessus a été trouvé sur la plage après un coup de mer. Enfin, c'est une légende, bien entendu. Le fait est que nous ne savons rien de lui. Si ça peut répondre à certaines de vos interrogations...

L'attention était gentille mais inutile.

— Qui avait-il avant ? interrogea Sabine. Je veux dire, avant la construction de l'autel.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous avons peu d'archives. Pour l'architecture, passe encore. Grosso modo, nous avons quelques indications. Par exemple, ici nous sommes dans la grande sacristie, la plus récente. La plus ancienne est celle du rosaire, dans l'aile sud. Si vous étiez en forme, je vous aurais fait visiter. Vous semblez apprécier l'architecture...

— Il vaut mieux rentrer, s'empressa de dire Edwige paniquée à l'idée de voir Sabine refaire une crise. Nous reviendrons une autre fois.

— Vous permettez, je me change et je vous conduis.

— Oh non ! Merci ! s'exclama Sabine, à leur grand étonnement. Il faut que je passe à la mairie, j'ai un papier important à récupérer dans mon bureau. C'est gentil de votre part. Je me sens mieux, soyez sans crainte. Tu viens, Edwige ?

Elles prirent congé du prêtre comme si le diable était à leurs trousses. Il les regarda partir en haussant les épaules et se dit que les jeunes femmes de cette génération avaient un curieux comportement et qu'il n'avait probablement rien perdu en restant célibataire.

— Ça va aller ? s'enquit Edwige. Que fait-on maintenant ?

— Nous allons récupérer ce fameux document avec tout le charabia. Si tu y comprends quelque chose, je te paie des figes.

Elles suivirent la rue Saint Paul vide à cette heure de la journée.

— Que s'est-il passé dans l'église ? demanda Edwige. Tu veux me le dire ? Si tu ne veux pas...

— Ce n'est pas une question de volonté. Ce que j'ai vu : une énorme croix en bois doré avec un type vivant accroché dessus. Et je préférerais que nous n'en parlions plus jamais.

Edwige préféra ne pas répondre. Elles se turent jusqu'à la place de la mairie où les traditionnels papés faisaient la causette sous les platanes.

— Zut, dit Edwige, il va falloir dire bonjour aux vieux. Je n'aime pas la manière dont ils me regardent. J'ai l'impression de me retrouver toute nue, ou qu'ils ont des lunettes pour voir à travers les vêtements. Ils sont féroces. Et mon grand-père n'est pas le dernier à jouer les tombeurs. A quatre-vingts ans passés, quand même ! Quel culot !

— Je les adore, dit Sabine en riant. Ce sont de grands enfants.

— Tu parles ! De grands enfants ! Tu as la mémoire courte, ma parole. Tes grands enfants ont failli t'envoyer à la morgue avec leurs facéties.

— N'exagère pas, la sermonna Sabine. Il faut toujours que tu en rajoutes. Bonjour Monsieur Philippe, bonjour Monsieur Marcel, vous allez bien ? Oh ! Vous avez changé de canne, Marcel ?

— Bonjour, petite. Oui, j'ai changé de canne. Le général m'a lâché⁵. J'ai fait mettre une boule toute simple à la place, elle est douce, on dirait une fesse de femme. Te voilà bien rondelette, pitchoune. Tu es sûre de ne pas en avoir deux ?

Edwige embrassa Marius son grand-père et s'efforça d'entraîner Sabine qui s'attardait un peu trop longtemps à son goût. Il était déjà presque seize heures et la mairie allait fermer. L'attrait du mystère lui donnait des ailes et le parchemin en latin caché dans le bureau de Sabine l'intriguait. Elle parvint enfin à arracher la jeune femme à ses admirateurs qui profitaient de l'occasion pour caresser son ventre en prétendant que ce geste portait bonheur.

— De vieux cochons ! maugréa-t-elle en ouvrant la porte de la mairie. Merde alors ! Presque centenaires !

Sabine éclata de rire. Au soleil et parmi les gens qu'elle aimait bien ses angoisses semblaient risibles. Elle respirait l'air du dehors comme une bouffée d'oxygène pur. Elle aurait voulu se faire greffer à quelqu'un, comme l'arapède au rocher, pour ne jamais se sentir seule. Son drame, en effet, c'était la solitude. Dès qu'elle se retrouvait face à elle-même, il lui semblait que la terre allait s'ouvrir sous ses pieds, l'aspirer vers des mondes souterrains menaçants et que jamais elle ne pourrait en revenir. Depuis combien de temps se sentait-elle prise de vertige, de doute, de peurs sourdes qui la réveillaient la nuit en sueur, des visions qui la faisaient crier d'horreur ? Et pour toute réponse cette seule évidence : depuis le moment de la disparition de l'archéologue. Comme s'il avait emporté avec lui sa raison, son rationalisme. Son rire se fêla à cette prise de conscience. Dans son ventre,

⁵ Dans le précédent roman, « le sang de la miséricorde » Marcel avait une canne avec la tête du général de Gaulle gravée sur le pommeau.

son bébé remuait, s'agitait comme un poisson dans un bocal. « Il doit être énervé » se dit-elle. « Pauvre petit être sans défense que tu malmènes, mère indigne ! ». Et l'envie de pleurer la reprit.

— Ça va ? lui demanda Edwige en la voyant passer du sourire à la tristesse.

Ses sentiments se lisaient sur son visage comme dans un livre ouvert.

— Oui, ça va. Récupérons ces papiers et rentrons. Je n'en peux plus.

Sur les bancs de la place, les papés commentaient leur rencontre.

— Elle a un peu épaissi avec la maternité, remarqua Marcel en hochant la tête. Mais elle a toujours un beau cul comme sa grand-mère, non ?

— Ouais, répondit Marius. Et ne t'avise pas de dire un mot sur celui de ma petite fille ou je t'étripe.

« Les pieds du défenseur des gentils montre la route à suivre pour atteindre le royaume des morts. Les corps noircis protègent des corbeaux les restes de l'illustre roi ».

« Les routiers déferlent sur la ville comme les vagues de la mer à l'équinoxe d'automne. C'est à l'abri des bras du seigneur que les consuls ont déposé la Marie et son fardeau, pour le protéger des païens. »

« A peste fame e bello libera nos, Domine », autrement dit « délivrez-nous de la peste, la famine et la guerre ».

— Tu vois, dit Sabine le dictionnaire de latin entre les mains, c'est complètement décousu.

— C'est à voir. Continue. Je suis sûre que tout ceci a un sens. Dans le cas contraire, pourquoi l'écrire ?

— Parce qu'à cette époque le goût du macabre a envahi l'art et la littérature. C'est peut-être tout simplement un moyen d'expression, des allégories, des poèmes pour évacuer l'angoisse.

— Mouais... Je suis sceptique. Drôle de littérature. Le défenseur des gentils ? Tu as une idée de qui cela pourrait être ?

— Aucune. Peut-être un Robin des bois de l'époque ? Quant à l'illustre roi, il y en a plusieurs qui sont passés à Frontignan. S'il y a des restes, cela peut-être de n'importe quelle époque.

— Il date de quand ton document ?

— 1360 et des poussières, enfin c'est du moins ce que j'ai cru comprendre par rapport aux événements rapportés. Une époque trouble s'il en était une. Après des épidémies de peste buboniques – ou peste noire— venues de Crimée par des bateaux marchands italiens, c'est la guerre qui s'abat sur le pays ou plutôt ce sont les conséquences de la fin des guerres. Lorsque la paix est signée, les soldats sont renvoyés chez eux. Mais les armées étaient constituées en majorité de mercenaires qui vont partir sur les routes, déferler sur le Midi, piller et massacrer.

— A qui appartenait la ville de Frontignan à cette époque ?

— Au roi de France depuis 1349. Les rois de Majorque l'ont vendue en même temps que Montpellier et Lattes à Philippe VI.

— Le roi illustre... Le roi illustre... Il ne doit pas y en avoir cinquante mille.

— Sauf qu'aucun roi n'a été enterré ici !

— Zut ! Et le seigneur ? Tu crois qu'il s'agit de Dieu ? Le seigneur, les bras de Marie... Cette statue qui se trouve dans le renforcement de la porte romane, cela pourrait être elle, non ?

— Pas du tout. Elle est beaucoup plus récente. D'ailleurs, il ne reste plus rien des statues, icônes, tableaux et autres œuvres d'art antérieurs au seizième siècle. Pendant les guerres de religions, l'église a été pillée par les Huguenots, saccagée, tout a été brûlé. Il ne reste plus rien, sauf les murs.

— Ah ! Voilà qui est intéressant. Et si ce texte concernait des objets ?

— Attends, tout ceci est très bizarre. On dirait que ce texte a trait à plusieurs périodes... » Les routiers déferlent sur la ville » ça c'est des années 1360 environ, il n'y a pas de doute. On le sait, des écrits en relatent les faits, mais la suite est incompréhensible. « Devant Nicée il s'est distingué et Edesse l'a vu en habit de parade ». Qui ? Le roi ? Qui sont Nicée et Edesse ? Des déesses ? Je n'en ai pas la moindre idée. Ensuite nous avons « puisque Raymond est mort à Tripoli ». Tripoli ? Que vient faire Tripoli là-dedans ?

— Je ne sais pas, moi ! Réfléchis ! C'est toi la spécialiste en histoire, non ?

Sabine soupira :

— Spécialiste ? Tu en as de bonnes, toi ! Je ne suis spécialiste en rien. Surtout pas en rébus.

— Continue la traduction !

— Comment veux-tu que j'y arrive ? Tu n'as pas vu l'état du papier ! Il partait en lambeaux. Et la photocopieuse n'a rien arrangé. C'est pratiquement illisible. Il n'y a que des mots par-ci, par-là. En voilà un autre

tout aussi nébuleux « rentré sans son roi ». Désolée, je suis fatiguée, Edwige, et il est dix-huit heures trente. Fabrice va rentrer.

— Ok, j'ai compris. Je te laisse, mais ne crois pas t'en tirer aussi facilement. Je reviendrai demain pour la suite.

Une fois Edwige partie, Sabine rassembla tous les parchemins qui traînaient sur la table du salon et les classa dans le tiroir de sa table de nuit, souhaitant que Fabrice ne les trouvât pas. Elle fit le lit, rangea quelques vêtements qui traînaient sur la moquette et expédia Chat, vautrée dans le placard sur les pulls de Fabrice, finir sa sieste ailleurs. Fabrice ne supportait pas de trouver des poils de l'animal sur ses affaires, et la chatte, comme si elle avait décidé de faire fi de son avis, prenait un malin plaisir à se lover dans ses pulls et seulement dans les siens. Elle la posa sur le canapé du salon mais la chatte se trouva soudain une petite faim. Puisqu'on l'avait réveillée, autant mettre à profit ce petit intermède. Pendant qu'elle savourait sa pâtée de chat de luxe, Sabine avait décongelé un petit rôti et préparé une salade. Elle n'avait pas faim et l'odeur de nourriture l'éccœurail. Depuis des semaines elle n'avait pas cuisiné et le faisait ce soir-là pour Fabrice, pour se faire pardonner ses frasques. Pendant que le rôti cuisait, elle s'allongea sur le canapé près de Chat et, bercée par le ronronnement de l'animal, s'endormit. Fabrice la trouva là, recroquevillée dans la position du fœtus, le nez dans les poils de la chatte. De la cuisine parvenait une odeur de cuisine prête à brûler mais au moins elle était là. Il regretta toutes les mauvaises pensées qui lui avaient traversé l'esprit la majeure partie de l'après-midi. Il lui passa les doigts dans les cheveux, ramena une mèche rebelle et réveilla Chat qui se mit à ronronner.

— Chut ! dit-il à l'animal. Ne la réveille pas, elle est fatiguée.

— Je ne dors pas, dit Sabine, j'ai fait le souper.

— Tu as l'air d'aller mieux. Tu as passé une bonne journée ?

— Ah oui. J'ai passé l'après-midi avec Edwige, elle ne me quitte plus d'une semelle. Nous sommes allées nous balader et je suis passée à la mairie pour récupérer des bouquins que j'avais oubliés.

— A la bonne heure, soupira Fabrice. Elle a raison Edwige. Au moins, je suis tranquille quand tu es avec elle.

— Et toi ? demanda Sabine. As-tu passé une bonne journée ? Attends, j'éteins le four, sinon nous allons manger du charbon et je te sers un apéro. Tu as l'air complètement cassé. Ça s'est mal passé ?

— Mal passé ? Le mot est faible. Je me suis engueulé avec les journalistes, mon chef m'a menacé de représailles et le préfet veut me retirer l'affaire. Ajoute à ça que je me suis mis à dos toute la population de Vic, le

mairie en tête, et les viticulteurs rêvent de me faire la peau. Et en plus, j'ai reçu une lettre anonyme. La coupe est pleine.

— Une lettre anonyme ? Qu'est-ce qu'elle disait cette lettre anonyme ?

— Rien, que des conneries.

— Oui, mais quoi ? Elle a l'air de te contrarier en tous cas ! Une lettre anonyme, c'est toujours une atteinte à la vie privée. C'est de nous qu'il s'agit, c'est ça ? De moi ? C'est de moi, oui. Je le vois bien à ta tête. Quelles cochonneries y a-t-il écrites ? Tu les as crues ?

— Arrête ! Peu importe ce qu'elle dit.

— Si ça importe. Ce qui importe c'est que tu l'aies cru ou non.

— Je ne l'ai pas cru...

— Si, je le vois bien. Tu l'as cru, et il t'a dit des choses sur moi...

— D'abord, personne ne te dit que c'est « il ». Depuis quand les lettres anonymes sont-elles l'apanage des hommes ? Tu crois que toutes les femmes sont des anges ? Si tu étais flic, tu saurais le nombre de salopes qui existent...

— Mais moi je n'en fais pas partie. Je veux savoir ce qu'il avait écrit dans cette lettre, pas entendre des grossièretés sur les femmes.

— Que tu me trompais...

Sabine resta bras ballants, et regarda Fabrice avec un air de totale incompréhension.

— Tu n'as quand même pas imaginé que je te trompais ? Moi ? Moi qui suis amoureuse de toi comme une idiote ! Et avec mon ventre ? Tu plaisantes ? Hier tu croyais que j'avais un rendez-vous galant avec le curé peut-être, devant l'église à neuf heures du soir ? Et bien merde alors !

— Je n'ai jamais rien cru de tout ça. Jamais je n'ai imaginé que tu me trompais, jamais ! Mais tu me caches des choses. Sabine, dis-moi quoi. Tu te mets en danger. Pourquoi ? Pour qui ?

Il avait l'air si malheureux que Sabine ne put garder plus longtemps pour elle ce secret ridicule qui empoisonnait leur couple. Elle devait lui dire la vérité. Enfin, la vérité, façon de parler... Pas toute quand même ! Inutile de lui faire part de sa rencontre avec l'archéologue puisqu'il avait disparu, et il était hors de question que son mari s'immisça dans ses recherches. Après tout, à chacun son enquête. Est-ce qu'elle s'occupait, elle, de savoir qui avait trucidé les vieux de Vic ? Non. Avec sa manière coutumière de le charmer, elle s'assit sur ses genoux, oublia le rôti, passa ses mains dans ses cheveux à rebrousse-poil, et l'embrassa avec fougue.

— Je te dis tout et tu me parles de ta propre enquête. D'accord ?

Fabrice hésita. Le secret professionnel l'empêchait de répondre au vœu de sa femme mais il était incapable de lui résister et de lui mentir. Elle avait une telle façon de le regarder, de ses yeux verts espiègles pareils ceux de Chat, qu'il craquait à tous les coups. Et pourtant, il s'était juré, après sa mésaventure avec Nicole son ex-femme, de ne plus jamais faire confiance à une seule d'entre elles. Mais avec Sabine il devenait complètement « gâteux » selon l'expression consacrée de sa mère et elle pouvait le « promener en le tenant par le bout du nez » toujours selon l'expression de maman Nabet.

Avant même qu'il n'ait eu le temps de donner sa réponse, Sabine se lança dans des explications volubiles destinées à endormir la méfiance de son mari.

— Tu vois, je me suis lancée dans l'archéologie. Je m'ennuie à la mairie tu comprends. Et comme j'ai trouvé des documents anciens sur l'église j'ai voulu aller vérifier. Malheureusement, je suis tombée ou j'ai pris un coup sur la tête. Je te promets que j'éviterai de sortir à la nuit tombée. Mais maintenant, Edwige a décidé de m'aider.

— Tu t'intéresses à l'archéologie à présent ? Et que comptes-tu faire du résultat de tes recherches ?

— Un livre, dit subitement Sabine, cette idée étant la première qui lui passait par la tête. J'écrirai un livre.

— Et bien siffla Fabrice admiratif, si je m'attendais à ça ! Tu veux devenir écrivain toi ? Et pourquoi pas après tout ? J'espère que tu as trouvé toutes les informations que tu cherchais. Je préfère te savoir penchée sur ton ordinateur qu'en train de fouiner autour de l'église, surtout le soir.

— C'est pour l'atmosphère admit Sabine avec un aplomb déconcertant, mais je n'ai pas fini. Ne t'inquiète pas, Edwige sera là. Maintenant, à toi de me raconter.

Elle s'assit sur la table du salon face à Fabrice et plongea son regard dans le sien, en se disant que, pour un flic, il était d'une naïveté surprenante, à tel point que lui mentir devenait un jeu plutôt ennuyeux.

— Arrête de me regarder comme ça, dit-il, tu sais l'effet que ça me fait.

— Ah ! Pas avant que tu ne m'aies raconté ton enquête. C'était le marché. Et puis, j'ai fait à manger, alors tu honoreras d'abord mon repas. Allez, raconte ! supplia-t-elle.

— Attends. J'ai des photos à étudier, tu vas m'aider à faire le tri. Figure-toi que des gamins de Vic ont pris en photo un cadavre — franchement je me demande ce que ces gosses ont dans la tête — en croyant que c'était le

héros d'une légende locale, une espèce d'homme poisson qui se transforme seulement la nuit. Je te laisse juge... J'ai donc les photos des enfants et celles de la police technique, avec un portrait-robot très approximatif. Je voudrais essayer de les rassembler. Sur les photos des enfants, on voit une paire de baskets, et le cadavre trouvé dans le canal n'en avait qu'un. Je pense que tu devrais éviter de regarder ces photos-là, le spectacle est assez difficile à supporter.

— Ne me prends pas pour une chochette. Si les enfants ne sont pas tombés dans les pommes, pourquoi veux-tu que j'aie un malaise ? Beark, c'est dégoûtant quand même. Je me demande comment ces types du labo peuvent passer leurs journées à découper leurs concitoyens en petits morceaux. Tu crois que c'est par vocation ? A dix ans le bambin annonce triomphalement à ses parents atterrés « je serai médecin découpeur de cadavres » ou « je serai huissier ». En fait, il découpe déjà le chat en morceaux, les poissons rouges, la tortue, ou pique le fric de ses frères et sœurs, dénonce leurs bêtises aux parents et passe à la caisse en demandant un salaire pour sa perfidie ? C'est moyen, moyen, non ?

— Tu as toujours des idées tordues. Je ne sais pas moi si c'est une vocation. Moi c'était une vocation d'être flic, à force de voir « Starky et Hutch » ! Je m'imaginai dans une grosse bagnole avec des filles à mes pieds qui me suppliaient de les épargner en m'offrant leurs charmes. Alors, tu vois... Mais concernant Canzano, tu dois avoir raison, je le vois tout à fait découper son chat. D'ailleurs si on l'invite un jour, il faudra planquer la minette. Mais revenons à notre homme poisson. Regarde un peu sa tête, plutôt ce qui peut lui ressembler. Il n'a rien d'aquatique.

Sabine prit la photo du portrait-robot et celle du corps allongé sur la table de la morgue et crut que le sol s'ouvrait sous ses pieds. L'homme poisson c'était, presque trait pour trait, son archéologue. Depuis deux mois, elle le croyait enfui pour une raison qui lui échappait, mais c'était pire que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Il était mort, et assassiné par-dessus le marché. L'agression dont elle avait été victime devant l'église s'éclairait sous un nouveau jour. Devant elle, le corps désagrégé de l'archéologue, avec son unique chaussure, dansait une valse macabre. Elle essaya de se contenir pour ne pas montrer son malaise à Fabrice, mais sous ses yeux, le visage de l'archéologue, mal dessiné mais tellement ressemblant, lui rappelait combien la vie était éphémère et fragile. Elle eut peur soudain, pensa au bébé dans son ventre, fut prise de nausées, se raccrocha à Fabrice et tomba dans ses bras. Fabrice l'allongea sur le canapé et dit d'une voix cassée par l'angoisse :

— Ce coup-ci je te conduis aux urgences. Je le savais que je ne devais pas te faire voir ces horreurs.

— Non, ce n'est rien. Donne-moi mes gouttes.

— Tes gouttes, tes gouttes ! Mais elles ne te font rien tes gouttes ! Tu parles ! Je suis sûr qu'il n'y a que de l'eau et du sucre. Un placebo. Ton gynéco, c'est un charlatan. Et c'est lui qui doit t'accoucher ?

— Donne-moi mes gouttes, s'il te plaît. Je me sens déjà mieux.

Fabrice soupira, obtempéra, et prit le visage de Sabine entre ses mains.

— Tu me fais peur. Je ne peux pas mener mon enquête avec sérénité. Je ne pense qu'à toi. Tout le monde se rend compte que je suis un incapable.

Il se mit à pleurer et Sabine complètement décontenancée mêla ses pleurs aux siens.

— T'es pas un incapable, t'es le meilleur flic de tout le Languedoc. Et je t'aime.

De la cuisine, s'échappait une odeur de brûlé.

— Je crois que notre souper est fichu, dit Nabet en souriant. Décidemment, le feu me poursuit. Après le bois des Aresquières, c'est mon repas. Je suis maudit.

Sabine essaya de répondre à son sourire pour détendre l'atmosphère mais le cœur n'y était pas. L'idée de son archéologue noyé dans le canal lui enlevait toute envie de plaisanter. Elle ne parvenait pas à détacher son esprit des chairs rongées maculant les photos.

— Si on allait manger au restaurant ? proposa-t-elle.

— Pas certain que ce soit une bonne idée. J'appelle le traiteur.

Bien lui en prit. Vers une heure du matin elle se mit à hurler, de la même façon que la nuit précédente. Fabrice alluma la lampe de chevet et la vit assise, hagarde, les yeux fixes, contemplant les rideaux fermés comme si elle y voyait des monstres. Elle se leva, Fabrice la suivit, tenta de lui prendre la main. Elle était glacée. Elle tomba à genoux à côté de la table du salon, martela le carrelage de ses poings fermés et se mit à crier :

— Noyé ! Ils me l'ont noyé ! Je vous en prie, aidez-moi.

Nabet pensa qu'elle faisait une association d'idée avec papé Louis, son vieil ami assassiné deux ans plus tôt et noyé dans le canal⁶. Il réalisa son erreur de lui avoir montré les photos. C'était pourtant prévisible, il aurait dû s'en douter. Il se serait bien giflé pour sa gaffe indigne d'un policier aguerrri.

⁶ Voir : le sang de la miséricorde

Cette faute, il ne l'aurait jamais commise si son interlocuteur n'avait pas été Sabine.

Lorsque le médecin de service arriva, Fabrice, tant bien que mal, l'avait remise au lit. Elle s'était rendormie, d'un sommeil agité, recroquevillée sur elle-même. Tandis que le docteur l'examinait, Fabrice se tordait les mains et, mû par une angoisse indicible, arpentait la chambre en remettant, ici et là, des objets en place. Le médecin examina les bras de Sabine.

— Aucune trace de piqûre, dit-il. Vous avez une idée de la manière dont elle se drogue ?

Fabrice crut avoir mal entendu.

— Je vous demande pardon ?

— Je vous demande, répondit le médecin en prenant une voix compatissante, comment elle se drogue. Vous savez bien qu'elle se drogue ? Que prend-elle ? Extasie, LSD, Crash ? Une saloperie chimique en tous cas. Qui la lui fournit ? Vous ?

— Moi, je fournis ma femme en drogue ? à nonna Fabrice comme s'il n'arrivait pas à comprendre les propos du docteur.

— Vous ne le saviez pas ?

— Mais jamais de la vie ! Sabine ne se drogue pas ! J'en suis certain. J'ai l'habitude de voir des drogués, vous savez. Je suis flic !

— Mumf... Flic ou pas, ce sont toujours les proches les derniers informés, vous devriez le savoir. Elle prend des médicaments, votre femme ?

— Pensez-vous ! Elle se soigne par homéopathie, phytothérapie et tout le fourbi. Elle se fait des tisanes, pas des décoctions de marijuana... A l'odeur, je peux vous dire que c'est tout ce qu'il y a de plus inoffensif.

— Et ses fréquentations ? Pendant que vous travaillez, qui voit-elle ? Pas de drogués dans son entourage ?

Fabrice pensa à l'ex petit ami d'Edwige, mais celui-ci suivait une cure de désintoxication à l'hôpital de Montpellier. Quant à Edwige, il savait qu'elle ne se droguait pas. Et Sabine non plus. La colère lui vint.

— Arrêtez de traiter ma femme de droguée ! Si vous ne trouvez pas ce qu'elle a, je la conduis aux urgences.

— Inutile de vous mettre dans cet état. Je lui fais une piqûre, elle devrait dormir toute la nuit. Mais faites-la surveiller pendant votre absence. Et fouillez partout, à tout hasard. Vous savez que le bébé est en danger ? Par qui est-elle suivie votre femme ?

— Un gynécologue de Sète. Le docteur Duval, je crois. C'est lui qui lui donne ses gouttes homéopathiques.

— Eh bien, prévenez-le. Qu'il la fasse examiner plus profondément ! Si vous avez un quelconque problème pendant la nuit, appelez-moi. Vous avez mon portable.

Une fois le médecin retiré, Fabrice s'assit à côté du lit, prit les mains de Sabine entre les siennes et se mit à pleurer.

— Ne m'abandonnez pas, tous les deux. Je vous aime trop.

Et il resta prostré là, affalé sur une chaise inconfortable, à contempler sa femme avec son gros ventre qui faisait une montagne sous les draps. Rompu de fatigue, Il s'endormit. La sonnerie du réveil le tira de songes agités où il était poursuivi par des médecins en blouses blanches traînant jusqu'aux pieds et armés de seringues géantes. Il prit sa douche, avala un café et le téléphone vint lui rappeler qu'il avait une enquête à mener.

Il laissa un mot sur la table pour Sabine qui dormait à présent d'un sommeil tranquille et nota le téléphone d'Edwige pour lui demander de veiller sur elle. C'était la seule chose sensée à faire puisque, lui, ne le pouvait pas.

— Nous n'allons pas rester les bras croisés à attendre de nous faire tous descendre ! cria Adrien en abattant son poing sur la table. Si les flics ne se bougent pas, agissons. Qui va y passer le prochain coup ? D'après ce flic bidon, Fred n'était que l'exécutant des basses besognes, le commanditaire est toujours vivant, lui.

Les viticulteurs étaient réunis chez Claude Toillon pour faire le point sur les derniers événements. Adrien, fou de colère, arpentait la salle à manger comme un animal en cage. Impétueux et colérique, toujours prompt à s'emporter, il ne supportait pas d'attendre, impuissant, sans agir. Ce n'était pas un intellectuel, pour lui l'action était toujours préférable à « l'apathie » comme il avait coutume de baptiser les réflexions de ses voisins.

— Le maire nous a demandé de nous tenir tranquille, dit François.

— Balivernes, des élucubrations de politicards ! continua Adrien obsédé par son idée. Le maire est comme les autres. Ne pas faire de vagues, c'est tout ce qui l'intéresse.

— Mais pas du tout, protesta Pierre. Il m'a promis...

— Il t'a promis, il t'a promis ! Imbécile ! Et tu l'as cru ?

— Adrien, calmez-vous ! dit Claude Toillon. S'énerver ne sert à rien. Il faut trouver un moyen d'attirer l'attention sur nous. Si les médias s'en mêlent, il faudra bien que ces messieurs de la police et de l'administration réagissent. J'ai cru comprendre que le préfet voulait envoyer des renforts de police pour nous court-circuiter. Trouvons une parade avant.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre ? demanda Patrick toujours prudent.

— Attendre quoi ? hurla Adrien, en tombant dans son verre le mégot collé à sa lèvre. Il faut toujours attendre avec toi. Attends si tu veux. Moi, je veux protéger ma famille. Toillon, tu as une idée ?

Surpris par ce soudain tutoiement, Claude Toillon marqua un temps d'arrêt et bégaya :

— J'en ai peut-être une, en effet. Mais elle risque de faire du bruit. Puisqu'il faut taper fort...

— Vous voulez boire quelque chose ? leur proposa sa femme, Isabelle. Et manger aussi, si ça vous dit, à la bonne franquette.

— C'est une bonne idée, renchérit Claude. Car si vous acceptez mon projet, nous en avons pour la nuit. Si vous voulez un conseil prévenez vos femmes sans leur dire exactement de quoi ça retourne. Inutile de les effrayer.

— Ne nous faites pas languir, Toillon, dit Patrick. Nous mangerons après. Alors, cette idée lumineuse ?

— Vous voulez faire un coup d'éclat pour attirer l'attention des médias ? Associons les autres viticulteurs des villages alentours. Après tout, si le dingue s'en prend à nos biens, à nos familles, qui nous dit qu'il ne va pas étendre son action à tout le département ? Qui nous dit qu'il est seul ? Il faut que l'état se penche sur notre problème, parce que les assurances risquent de nous refuser le remboursement. Dame ! Un crime ! Comme un attentat en somme ! Et les assurances ne remboursent pas les dégâts causés lors d'attentats. Pas la mienne en tous cas. Relisez vos contrats, vous verrez. Je suggère de toucher ce qui compte le plus pour la région en ce moment : le tourisme.

— Vous n'allez quand même pas vous attaquer aux touristes ! s'indigna François.

— Aux touristes, non. A la plage oui.

— Je ne suis pas d'accord. Pas de pollution sur la plage, pas de destruction... Il ne faut pas quicher⁷!

— Attendez ! Attendez ! Qui vous parle de pollution ? Est-ce que le vin pollue ? Déversons sur le sable une quantité assez importante de vin pour gêner les baigneurs. En quinze jours, la mer aura tout nettoyé, ou la pluie.

— Et vous le trouverez où votre vin ? Vous ne croyez pas que les copains vont gaspiller leur récolte pour une entreprise aussi dingue ?

⁷ Quicher : exagérer

— Nous allons en demander un peu à tout le monde. J'ai les camions, il ne reste qu'à les remplir.

— Vous croyez qu'à quatre nous allons remplir des camions ? ironisa Adrien sceptique. Et tout cela en une nuit ?

— Pas à quatre. A dix, à vingt ! Il faut mobiliser les troupes. Mes camions et ceux des autres, pourquoi pas ?

— Essayons toujours, acquiesça François. Je suis partant. J'ai des copains un peu partout dans les hauts cantons, et j'ai déjà reçu des témoignages de solidarité sans réserve.

— Et vous, messieurs ?

— Je suis pour, dit Pierre au grand étonnement de tous. Je n'ai plus rien à perdre.

Adrien et Patrick, ne voulant pas être en reste, donnèrent aussi leur accord. Adrien rajouta :

— Prévenons aussi Edouard, il a perdu beaucoup de chevaux. Nous sommes tous dans la même galère.

— Je vous remercie messieurs, dit Claude tandis que sa femme apportait de quoi se restaurer. La nuit va être chaude.

Et chaude la nuit l'était déjà. La température nocturne avait grimpé en l'espace de quelques heures jusqu'à trente degrés et le vent s'était calmé. Il faisait étouffant.

— Essayons de faire le moins de bruit possible. J'espère que Lartigues n'aura pas l'idée idiote de faire une ronde.

— Et s'il l'a, cette idée stupide ?

— On le séquestre.

— Une prise d'otage ? Et d'un flic, en plus ? Vous êtes mabouls ? s'indigna François.

— On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, remarqua Pierre.

— Peut-être... Mais hors de question de se refaire Montredon ! s'exclama Claude. Je veux de la non-violence, nous jouerons sur du velours. J'ai une réputation à tenir. Nous sommes les victimes, ne nous mettons pas dans la peau du bourreau.

— Nous aussi avons une réputation, je vous signale, bougonna Adrien excédé. Quant à Lartigues, il ne fait pas de rondes la nuit. Par contre, les gendarmes de Villeneuve, eux, en font.

— Les gendarmes, nous pouvons nous en occuper. Il suffit de les clouer à Villeneuve pour la nuit.

— Très bien, si tout le monde est d'accord, conclut Claude, je préviens mes chauffeurs. Appelez les autres viticulteurs, du moins ceux que

vous connaissez bien. Je contacte quelqu'un de Villeneuve pour immobiliser les gendarmes. Il est vingt et une heures trente. A deux heures du matin, rendez-vous sur la plage. Nous allons l'arroser jusqu'à Frontignan.

— Et les poissons ? demanda Patrick. Vous pensez que c'est inoffensif pour la flore et la faune ?

— Tout ce qu'il y a de plus inoffensif. Nous n'allons pas mettre du vin dans la mer, seulement sur le sable.

— Voilà, dit François en raccrochant son portable. Un camion part de Saint Chinian tout de suite, il passera par Maureilhan et fera le plein chez tous les collègues du Biterrois. Un autre part de Faugères et fera de même dans la région de Pézenas. Tout le monde devrait être là pour une heure du matin. Mon copain de Saint Chinian prévient les autres.

— Même chose au nord de Montpellier, dit Patrick. Et j'ai eu Fabrègues, là-bas aussi ils s'inquiètent. Notre histoire a déjà fait le tour du département. Nous sommes célèbres. On parlait de nous aux infos régionales.

— Tu parles d'une célébrité ! J'aurais préféré qu'ils fassent de la pub pour le muscat quand nous en avons besoin. Maintenant, notre muscat a vraiment de la pub, et pour rien. Pas de muscat l'année prochaine.

Un silence lourd de colère contenue suivit la remarque de François. Les hommes étaient fatigués, vidés de leur énergie, après deux nuits pratiquement blanches. Et celle qui s'annonçait menaçait d'être aussi pénible.

Claude s'adressa à Pierre :

— Evelyne va bien ? Où est-elle maintenant ?

— Chez Adrien, répondit Pierre surpris par son ton protecteur. Elle n'a pas voulu aller chez notre fille. Elle ne veut pas partir d'ici. Elle a dit qu'elle habiterait s'il le fallait dans un abri de jardin sur son terrain ! Tu la connais... Elle n'a pas changé depuis l'école primaire ! Une vraie tête de lard.

— Peut-être pourrions-nous essayer de construire une habitation provisoire sur ton terrain ? Quand cette foutue histoire sera terminée. En s'y mettant à tous...

— On pourra peut-être, dit Pierre en rendant les armes. J'en ai marre de me battre contre des moulins.

A la grande surprise de tous, Claude le prit par l'épaule et lui dit :

— Je reconnais au moins un côté positif à nos malheurs. Comme quoi, les emmerdes ça rapproche.

— Bon, dit François pour mettre un terme à leurs effusions, concrètement, que faisons-nous pour nous débarrasser des gendarmes ?

— Je connais une bande de jeunes désœuvrés qui, pour quelques euros, nous concocteront une bonne petite bagarre dans le village, histoire de les occuper quelques petites heures, dit Adrien Il faut se mettre d'accord sur l'horaire pour commencer l'arrosage, que les flics ne se pointent pas en plein fourbi, je ne vous raconte pas la panique ! Il faut qu'à quatre heures du matin tout soit terminé.

— Pour les camions, rajouta Claude, n'oubliez pas de les diriger directement sur Frontignan, ici ils risquent de pas passer le pont et de se faire remarquer. Ils quitteront la nationale dès la première sortie en venant de Sète, c'est-à-dire celle qui débouche sur les entrepôts de stockage en bord de mer, passeront par derrière sans longer la plage, ce sera plus discret. Croisons les doigts pour que rien ne vienne se mettre en travers de nos projets. Et pas de violence, surtout pas de violence. Maintenant je propose que nous mangions un peu.

Sur ces entrefaites, sa femme posa sur la table du pâté, du jambon de campagne et une quiche. Le tout accompagné d'une bouteille de vin rouge.

— Ce n'est pas grand-chose, dit-elle en s'excusant, mais le cœur y est...

CHAPITRE IV

— Chef ça se corse, dit Paulin à Nabet lorsque celui-ci fut bien installé dans la voiture. Les viticulteurs ont fait des folies pendant la nuit. Le préfet, le maire de Frontignan et les gendarmes sont sur le pied de guerre.

Il rajouta en s'étranglant presque de rire :

— Si vous voyiez la tête du préfet ! A mon avis, il va péter un câble, ce type. Il est rouge comme un coq tellement il est en colère. Et nom d'un chien ! Ils n'y sont pas allés avec le dos de la cuiller, les viticulteurs ! Il y a du pinard des Aresquiers à l'entrée de la plage ! Au moins deux kilomètres de sable sont rouges comme le sang. On dirait qu'on a égorgé des milliers de poulets.

— A ta place, je rirais moins. Tu vas voir comment nous allons nous faire remonter les bretelles ! Si le préfet est dans cet état, c'est nous qui allons essuyer les plâtres. Et les gendarmes ? Ne sont-ils pas présumés faire des rondes la nuit ? Et les renforts de police promis ? Ne devaient-ils pas venir surveiller Vic ? Qu'attendaient-ils ces abrutis ? J'ai demandé de l'aide ! Si le préfet me gonfle trop, je lui donne ma démission. Pas de victimes ?

— Les poissons, peut-être ? En tous cas, pas d'humains. Du travail d'artistes. Ça alors ! Chapeau les viticulteurs ! Je leur décernerais un trophée, moi.

— Paulin arrête, tu me fatigues. Que s'est-il passé au juste ?

— Ah ! Mais personne n'en sait rien ! Il y a du vin partout, c'est tout. Et ça pue, je ne vous raconte pas à quel point. Sans compter que ça gueule drôlement chez les propriétaires de campings, les touristes...

— Où est Nardone ?

— Nardone ? Au bureau. Vous ne lui avez pas donné d'instructions pour aujourd'hui.

— Et bien il va en avoir ! Je l'appelle et je lui demande de convoquer tous les viticulteurs de Vic dans mon bureau.

— S'ils acceptent de venir.

— S'ils n'acceptent pas de venir, je leur envoie les CRS ! Et bien merde, alors ! Qui fait la loi dans ce pays ? Ils commencent à me courir, les viticulteurs, si tu veux tout savoir ! Comme si je n'en avais pas assez avec mes propres emmerdements !

— Vous avez des soucis, chef ?

— Des soucis ? Si ce n'était que ça ! Sabine perd la boule et le toubib croit que je la bats ou qu'elle se drogue ! Attends, j'ai Nardone. Oui ?

— Chef, on a du nouveau. Le type du canal a parlé. Enfin, c'est ce que m'a dit Abancourt – soit dit en passant, il a un humour un peu particulier ce mec, non ? Ses empreintes étaient fichées chez nous. Tenez-vous bien : c'est un ancien de la maison. Un flic, la cinquantaine passée, qui a démissionné il y a un peu plus de cinq ans. Enfin, démissionné c'est une façon de parler. On l'a démissionné « à la suite d'indélicatesses ». Elle est bien bonne celle-là, hein ? Des indélicatesses ! Il avait soudoyé une balance dans des conditions plus que suspectes, une balance féminine, si vous voyez ce que je veux dire. Et ce Monsieur s'est mis à son compte ensuite. Filature de femmes et de maris infidèles, recherches dans l'intérêt des familles. Rien de bien brillant. Et question finances ce n'était pas reluisant non plus. Jusqu'à il y a un peu plus de six mois. A partir du mois de janvier, son compte a été régulièrement alimenté par des versements en liquide. Des sommes assez rondelettes quand même. Deux, trois mille euros environ tous les dix jours.

— Belle somme ! siffla Fabrice. Bien joué, Nicolas. Tant que tu y es, cherche un peu dans son passé lointain. Il n'est pas ici par hasard. Regarde du côté des manifs avec les viticulteurs dans les années soixante-dix. Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait connu nos loustics de Vic la Gardiole. Tu me rappelles dès que tu as l'info.

— Et bien voilà, dit-il en raccrochant. L'étau se resserre. Nous allons voir s'ils vont rire longtemps, les gros malins.

— Vous êtes injuste, chef, dit Paulin tout en sachant qu'il risquait de s'attirer les foudres de son supérieur. Ils ont tout perdu, ça m'étonnerait qu'ils s'amusent.

Nabet le regarda, faillit se mettre en colère puis, donna un coup de poing dans le tableau de bord et dit :

— Tu as raison. Je suis un abruti. Cette affaire me met les nerfs en pelote et je ne gère rien. Il faut dire que je ne pense qu'à Sabine. Je suis si inquiet que les soucis des autres me laissent indifférent. J'ai peur, Paulin. Tu me connais, je n'ai pas l'habitude de me faire de la bile. Mais là, franchement, j'avoue que je me sens dépassé. Je ne comprends pas ce qui se passe. Soit Sabine me mène en bateau et elle a un amant, soit elle se drogue, soit elle devient folle, soit quelqu'un lui veut du mal. Et je pencherais plutôt pour la dernière hypothèse. J'ignore dans quel guêpier elle a encore fourré son nez et ce n'est pas elle qui va me le dire.

— Ne vous mettez pas en colère, chef, dit Paulin, mais si j'ai un conseil à vous donner c'est de la faire suivre ou de demander discrètement une enquête.

— Une enquête ? Sur ma femme ? Tu n'y penses pas ? Si elle le sait elle me crève les yeux.

— Peut-être, mais c'est pour la protéger, pas pour l'espionner.

— Parce que tu crois qu'elle va y voir une différence ? Non, elle va se mettre à pleurer et me regarder comme si j'étais Barbe Bleue. Enfin, je verrai ça plus tard. Voilà le préfet et le maire. Les maires, je dirais même, celui de Vic et celui de Frontignan. Accroche-toi, Jean-Claude, ça va tanguer. Tu as raison, le préfet est cramoisi, mais ce doit être le soleil. Ce type est blanc comme une endive...

Paulin gara sa voiture sur le parking de l'office de tourisme où ils furent immédiatement happés par un groupe surexcité, tandis que les appareils photos des journalistes crépitaient. Comme d'habitude, Fabrice sentit la moutarde lui monter au nez mais il se contient. Il aurait préféré mesurer d'abord l'étendue des dégâts avant de répondre à des accusations d'incompétence ou aux coups de colère des élus.

— Où étiez-vous passé ? s'écria le préfet. Nous vous attendons depuis trois quarts d'heure ! C'est inadmissible ! Cette affaire n'avance pas !

— J'avais demandé des renforts de police car je craignais une émeute, répondit Nabet d'une voix blanche. Eh bien voilà, c'est arrivé. Je me demande si vous attendiez un autre meurtre pour vous bouger ! Ce n'est quand même pas sorcier d'envoyer une patrouille faire une ronde ! Ah ! Elle est jolie la patrouille ! Se faire avoir comme des bleus par des jeunes ! Et en plus, je me suis laissé dire, car tout le département le sait déjà, qu'ils ont fini leur nuit au bistrot pour faire la paix avec les petits délinquants du village ? Saouls comme des Polonais.

-Lieutenant, je ne vous permets pas ! D'où tenez-vous des ragots pareils ? On ne se moque pas de la gendarmerie !

— Et moi, on ne me fait pas chier, dit Nabet entre les dents, en tournant le dos à la presse et au préfet.

Puis, d'une voix soudain radoucie, il s'adressa aux deux maires :

— Je voudrais voir les dégâts. Savez-vous ce qui s'est passé ?

Le maire de Vic, les larmes aux yeux, haussa les épaules en signe de découragement.

— Cela devait arriver. Mes administrés ont de la patience et du courage, mais trop c'est trop.

— Etes-vous sûrs que ce sont eux ?

— Non, aucune preuve. Lorsque le préfet m'a prévenu ce matin, j'ai commencé par appeler les viticulteurs concernés et j'ai même envoyé la police municipale chez chacun d'eux. Ils étaient tous présents à leur domicile. Tout était calme. J'ignore comment ils ont fait. Il n'y a pas de vin rouge à la cave de Mireval et pour en transporter une telle quantité il aurait fallu des tas de camions qu'ils ne possèdent pas.

— Mais enfin, quand même ! le coupa sèchement le préfet planté derrière lui. Vous êtes d'une naïveté ! Ce sont eux, c'est évident !

— Il y a longtemps que je ne me fie plus à l'évidence, soupira Nabet que l'intervention du préfet agaçait au plus haut point. Parfois l'intuition...

— Lieutenant, votre intuition, on s'en fout ! Je n'ai pas toute la matinée à perdre à entendre des suppositions, des radotages ! Je veux du concret. Vous me mettez tout ce monde en garde à vue. Je préviens le procureur. Et tâchez de me trouver les responsables sans état d'âme, copain ou pas.

— Ce ne sont pas mes copains, rétorqua Nabet blanc de colère contenue.

— Ouais, bon, peu importe. Tenez-moi au courant. Au revoir Messieurs.

Il salua les maires, n'eut pas un regard pour Nabet, encore moins pour Paulin resté à l'écart. Les journalistes s'éclipsèrent dans son sillage, appareils photos et caméras crépitant.

— Bon débarras, dit Nabet. Maintenant, nous allons pouvoir bosser tranquilles. Je peux voir la plage ?

— Bouchez-vous le nez, dit Boulard, le maire de Frontignan. Il y a de quoi saouler un régiment rien qu'avec l'odeur.

Sur la plage, les badauds, par centaines, étaient venus voir les dégradations, qui par simple curiosité, qui parce qu'il était concerné par les dégâts de près ou de loin. Il y avait les propriétaires des campings, des bars ou des nombreuses boutiques fleurissant le long de la route. Tous avaient de l'argent à y perdre. La première chose que vit Navet, fut cette étendue rougeâtre et odorante colorant le sable. Les vagues venaient mourir sur ce liquide inhabituel, imperturbables, immuables, comme aux premiers jours du monde. Le contraste était saisissant. Quelques nuages blancs parsemaient le ciel. Nabet se garda bien de leur faire part de ses réflexions pour le moins insolites. Car il aurait aimé leur dire que ces trois couleurs réunies, le vin, la mer et le ciel, les nuages, rappelaient le drapeau français, le souvenir de la prise de la Bastille. Comme si les viticulteurs refaisaient leur propre révolution ! Il se sentit soudain tellement solidaire de ses compatriotes

malheureux qu'il eut envie de poursuivre son enquête alors qu'il envisageait de démissionner deux heures auparavant.

— Paulin, demande aux flics de me faire circuler tout ce joli monde. Sauf si quelqu'un a vraiment vu quelque chose de vérifiable, je ne veux plus voir personne traîner ici.

— Regardez-moi ça, chef ! Quelle bande d'imbéciles ! Il y a des empreintes de pieds partout qui couvrent celles des pneus. Personne n'a eu l'idée de les empêcher de piétiner le lieu du délit.

— On s'en fiche, Jean-Claude. De toute façon, des empreintes, il y a sur plusieurs kilomètres. D'ailleurs, tu m'appelles Abancourt, qu'il examine le sable grain par grain. S'il voulait des vacances au bord de la mer celui-là, il va être servi. A la fin de l'enquête, je te fiche mon billet qu'il préférera la villégiature en montagne.

Il rajouta en s'adressant aux maires :

— J'appelle la police nationale pour boucler le secteur. Demandez aux municipaux de rester en ville et de faire des rondes. Jour et nuit, j'entends. Monsieur Boulard, je voudrais que vous préveniez la population de votre ville au sujet des boîtes de chocolats. Après tout, Fred venait chez vous aussi où il jouait aux boules. Je suis désolé mais il faut être très prudent. J'ai assez de morts sur les bras moi ! Un de plus et le préfet m'envoie finir mes jours du côté de Tourcoing ou pire au fin fond de la Creuse. Et je n'y tiens pas.

La sonnerie de son portable empêcha le maire de répondre. C'était Nardone.

— J'ai essayé d'appeler les viticulteurs, chef. Personne ne veut se déranger là-bas. Ils disent qu'ils ont d'autres chats à fouetter. Qu'est-ce que je fais ?

— Tu charges les gendarmes d'aller les cueillir. Et dis-leur d'y aller molo, pas la peine de nous rejouer les années soixante-dix. Tu me rappelles quand tu as des nouvelles.

— La gendarmerie ? A ce propos, Abancourt dit qu'ils leur ont fait des prises de sang aux types de la patrouille de nuit pour mesurer leur taux d'alcool. Tenez-vous bien : rien de rien. A part l'un d'entre eux qui est un poivrot notoire, les autres étaient à jeun. Pourtant on les a trouvés complètement « déchirés » dans le caniveau.

— Drogés ?

— Peut-être drogués, mais pas de leur propre volonté. A tous les coups on leur a mis de la drogue dans le jus de fruits. Abancourt continue ses analyses.

— Malins, les mecs. Et va trouver le responsable ! On ne va pas pouvoir mettre au trou la moitié de la population. Parce qu'ils ont eu son soutien, cela va se soi.

— Que se passe-t-il ? demanda le maire de Vic lorsque Nardone eut raccroché.

— Vos administrés jouent aux cons. J'aurais aimé un peu de coopération, je ne suis pas là pour leur chercher des histoires mais pour leur éviter d'autres décès. Croyez-moi, il vaudrait mieux que vous leur demandiez d'être raisonnables. Je vous suis à Vic. Paulin, tu restes ici pour attendre Abancourt, ensuite tu me rejoins à Vic. Il faut que nous interrogiions les papis. Monsieur le maire, pouvez-vous mettre une salle à ma disposition ?

— Je peux, mais ne me perturbez pas mes vieux.

— Perturbés ils le sont déjà. Et pour le moment ils sont vivants, c'est une chance pour eux. D'ailleurs, vous resterez avec moi, si vous le désirez.

Le maire sut gré à Fabrice de cette proposition. En montant dans sa voiture, il avait le visage moins fermé et plus d'estime envers le policier. Ils prirent la route qui longeait la mer, chacun muré dans ses pensées moroses. Au loin, le bois des Aresquiers faisait une tache noirâtre sur le ciel et le long de la plage l'odeur de vin leur soulevait le cœur. Avec le soleil, il tournait lentement au vinaigre.

— A votre avis, demanda Nabet en rompant le silence, comment se sont-ils procuré autant de camions ? Comment se fait-il que personne n'ait rien vu ?

— La plage est déserte la nuit, et après l'incendie une grosse partie a été interdite au public. Je pense que les gens n'ont pas osé s'y aventurer en pensant que la police faisait des rondes. Mais quelqu'un les a bien vus tout de même puisqu'il a prévenu la police de Frontignan. Il n'a pas laissé son nom. Est-ce un promeneur ? Une dénonciation ? Mystère. Mais nom d'un chien ! Vous rendez-vous compte du nombre de personnes impliquées dans cette aventure ? Vous ne pourrez pas mettre en garde à vue tous les acteurs : ceux qui ont occupé les gendarmes à Villeneuve, et ceux qui ont fourni les camions. Croyez-moi, il devait y en avoir une sacrée quantité !

— Nous n'avons aucune preuve contre personne et ils le savent bien. Je n'ai pas envie de jouer les pères fouettards pour de pauvres types acculés à de telles extrémités. Il faut croire qu'ils en avaient gros sur la patate. Faites-moi confiance, Monsieur le maire pour prendre toutes les précautions nécessaires. Après tous, ce sont eux les victimes. Mais vous avez vu le préfet...

Le maire ne répondit pas. Ils approchaient du bois des Aresquiers lorsque le téléphone de Nabet sonna à nouveau. Au bout du fil, la voix d'Adrien avait quelque chose de surréaliste.

— Monsieur Nabet, écoutez-moi bien. J'imagine que le maire est avec vous ? Bon, c'est très bien. Voilà. Nous sommes tous chez moi, barricadés dans mon mas. Les femmes et les enfants ne sont pas avec nous. Alors je vous avertis : si vous nous envoyez les gendarmes, nous nous faisons sauter le caisson. Vous comprenez ? Il y a assez de poudre ici pour faire tout péter.

— Mais vous êtes malades ! hurla Fabrice. Je vous interdis de faire ça. J'arrive.

— Pas la peine, nous n'avons pas besoin de vous. Nous n'avons besoin de personne. Rentrez chez vous Monsieur Nabet, votre pitié est déplacée.

— Je n'ai pas de pitié ! Merde ! C'est stupide une réaction pareille, du temps perdu ! Et j'ai horreur du temps perdu ! Et vous, Vous me faites perdre le mien !

— Monsieur Nabet calmez-vous, dit le maire paniqué. Que se passe-t-il ?

Sans répondre à sa question, Nabet continua :

— J'arrive et je passerai. Vous pourrez me tirer dessus si ça vous chante. Vous savez, moi, la vie, hein ? Je m'en fous. Par contre quand vous m'aurez transformé en descente de lit, vous serez gentils de vous occuper de ma veuve et de mon futur bébé.

Adrien lui raccrocha au nez et Nabet s'enfonça dans son siège le visage fermé.

— Monsieur le maire, vos administrés deviennent fous. Ils se sont enfermés dans un mas et menacent de faire tout sauter.

— Mais ils ne feront jamais ça ! Vous n'allez quand même pas leur envoyer l'armée ?

— Monsieur Pialat, entendons-nous bien : ce n'est pas moi qui mène la danse. Pour les réclamations, adressez-vous au préfet. Moi je fais mon travail. Je veux bien essayer de passer à travers les balles mais pas endosser la responsabilité des décisions imbéciles. Alors, vous me conduisez là-bas, sans amener les autorités, nous allons tenter de régler ça tous les deux.

— Vous ne risquez pas votre place ?

— Si j'avais eu peur de risquer ma place, je serais resté à faire la circulation. Je la risque tous les jours. On ne vous a pas parlé de moi ? Je suis le flic le plus caractériel du département. Même les journalistes m'ont

dans le nez, c'est vous dire. Curieusement, les prévenus m'aiment, eux. Il faut croire qu'il y a un peu d'humanité dans ma carcasse de misanthrope. C'est comme ça que la presse m'appelle : le misanthrope galonné. Si ça les fait rire tant mieux, il ne leur en faut pas beaucoup.

— Ne soyez pas amer... Des surnoms nous en avons tous. Dès que nous faisons partie des affaires publiques, nous sommes soumis à la vindicative des foules. Peu importe. Chacun fait son boulot, et j'ai entendu dire que vous faisiez bien le vôtre. La preuve : l'autre jour j'étais si en colère contre vous et votre façon de bousculer mes administrés que j'ai demandé au préfet de vous retirer l'affaire. Et bien, il a refusé en disant que vous étiez le seul capable, je cite « de nous tirer d'un merdier pareil » !

— Il a dit ça le préfet ? Il cache bien ses sentiments. Mais ce coup-ci, je crains le pire. Merdier, c'est bien le mot. Il faut absolument que je parle aux viticulteurs. Je suis certain qu'ils sont en possession sans le savoir d'informations capitales. Mais il va falloir que j'arrive à rentrer.

— Ils ne vous tireront pas dessus. Ils ne sont pas fous.

— Non, mais ils sont désespérés. D'ailleurs, nous allons le savoir, nous arrivons.

Devant le mas d'Adrien étaient garés plusieurs tracteurs, des voitures, et des souches de vignes avaient été empilées à la hâte formant une barricade. Le silence n'était même pas troublé par le bruissement des cigales qui d'ordinaire envahissaient le bois. Le mas semblait vide. Le maire gara sa voiture à une cinquantaine de mètres de la maison, le long d'une treille où grimpaient une glycine miraculeusement épargnée par le feu. Tous les alentours ressemblaient aux décors en carton-pâte d'un film d'épouvante : bois noirci et calciné, pierres brûlées, plus rien de vivant, le vide, une angoissante absence.

Un premier coup de feu siffla au-dessus de leur tête. Nabet marqua un temps d'arrêt.

— Il me faudrait un drapeau blanc, dit-il sans se laisser intimider.

— D'où voulez-vous que je sorte ça ? Je n'avais pas prévu.

— Moi non plus, mais à la guerre comme à la guerre. Sabine va me tuer.

Nabet défit les boutons de sa chemise impeccablement repassée et se déshabilla. Il ramassa un bâton, fit un trou dans une manche et fabriqua un drapeau.

— Ça devrait aller, dit-il. Pas très réglementaire comme tenue... Je vais avoir l'air d'un bourgeois de Calais.

Le maire se retint de lui dire qu'avec son teint il avait peu de chance, le moment étant mal choisi pour faire de l'humour. Nabet s'avança torse nu,

une deuxième balle siffla et passa à cinquante centimètres de lui. Nabet nota, en excellent tireur, que la personne derrière le fusil savait ce qu'elle faisait. L'habitude de la chasse, certainement, car le tir était précis, ou d'une autre activité en rapport avec les armes à feu. Et là, Nabet avait sa petite idée qu'il gardait comme joker. C'était une tentative d'intimidation et Nabet la prit comme telle. En le voyant s'avancer le torse offert aux balles, on aurait pu penser qu'il était inconscient ou téméraire, et lui décerner mentalement la médaille de la bravoure. Mais Nabet n'était pas plus fou qu'un autre et il était tranquille quant au danger encouru.

Une voix lui cria :

— Cassez-vous ! Ne faites pas un pas de plus.

Au même moment, le camion de gendarmerie tourna le coin du bois. Nabet les maudit et continua d'avancer. Il atteignait le premier tas de souches lorsqu'une voix tonitruante déclara dans son dos :

— Sortez sans faire de dégâts, il ne vous sera fait aucun mal.

Nabet crut qu'une armée entière lui fracassait le crâne. Tombées à l'eau ses belles tentatives de réconciliation ! Avec sa chemise blanche pendue à son bâton, il avait l'air d'un grotesque épouvantail, un ambassadeur anachronique sorti tout droit d'un roman feuilleton. « L'air d'un couillon, quoi » lui aurait dit Sabine avec sérieux.

— Merde ! jura-t-il tout haut comme si quelqu'un pouvait l'entendre. Paulin ! Les gendarmes ! J'avais oublié de les décommander ceux-là !

Il resta un instant là, à agiter son drapeau ridicule, n'osant ni avancer ni reculer. On aurait pu entendre voler les mouches.

— Qu'est-ce qu'il fout ce con ? demanda le commandant de gendarmerie.

— Ce con, comme vous dites, articula difficilement le maire, est en train d'essayer d'éviter un bain de sang. Vous me retirer vos pantins et votre haut-parleur avant que je sorte de ma réserve. Vu ?

— Et bien vous ne manquez pas de culot ! explosa le gendarme. Vous nous avez demandé de venir il y a à peine une demi-heure. Nous avons tout laissé tomber pour vous. Vous nous avez dit que des fous furieux menaçaient un policier et de faire sauter des camions. Vous vous foutez de moi ?

— Attendez, dit le maire en essayant de retrouver son calme. Vous dites que je vous ai appelés ? Moi ? Personnellement ? Mais pas du tout. Au contraire. Le lieutenant m'a demandé la plus grande discrétion. Il n'est déjà pas commode ce type, vous allez le mettre en rage. Et moi j'aimerais bien

que cette histoire ne finisse pas par des cadavres. Vous croyez que ce n'est pas déjà suffisant ? S'il vous plaît, faites retirer vos troupes.

Le commandant soupira puis, réflexion faite, demanda à ses gendarmes de rentrer dans le camion et de partir.

— Vous sortez du bois, et vous attendez, leur dit-il. Moi je reste ici. Si ça se complique, je vous appelle.

Nabet vit le camion de gendarmerie s'en aller. Il respira profondément, passa le barrage de souches et s'avança vers le perron. Une dernière balle lui érafla le bras et se perdit dans les arbres. La douleur lui arracha un cri. L'espace d'un instant, il craignit que l'incident ne dégénérât. Il fallait parfois si peu pour qu'une intervention tournât au désastre ! Mais personne ne bougea et il monta le petit escalier de vieilles pierres noircies par la fumée. Il ouvrit la porte sans avoir demandé la permission de rentrer.

— Salut la compagnie ! dit-il d'un air désinvolte à une quinzaine d'hommes assis autour de la table. Je boirais bien un petit coup de rouge avec un morceau de fromage. Ces émotions m'ont creusé.

Un des convives lui avança un tabouret. C'était un petit homme sec, blond presque décoloré avec d'épais sourcils transparents, un visage anguleux comme taillé dans la pierre. Nabet le remercia, s'assit et se retrouva devant un morceau de saucisson, du pain et un verre de vin. Personne ne dit mot. Nabet mordit dans ce festin de fortune, en mastiquant tranquillement, d'abord pour essayer de se calmer les nerfs, ensuite pour les faire attendre par vengeance pour leur faire payer l'angoisse qu'ils lui avaient fait vivre.

— Je ne vous demande pas qui a tiré, dit-il la bouche pleine. Je ne veux pas le savoir et je ne ferai pas examiner les balles. Excellent votre vin. C'est celui qui inonde la plage ? Dommage. Quel gaspillage !

Autour de la table, le silence était profond et l'exaspération palpable.

— Vous voyez, continua Nabet en faisant semblant de ne rien remarquer, je suis venu en ami. J'ai viré les gendarmes. Nous allons peut-être pouvoir discuter calmement. J'ai besoin de vous. Je vous résume les faits ? Oui ? Bon, je suis ravi de voir votre enthousiasme. Donc, nous avons un incendie allumé par Fred et ou par une personne qui se promène dans la nature prête à recommencer ; des personnes âgées empoisonnées par Fred, handicapé mental et doux comme un agneau de l'avis de tout le village et probablement incité par la même personne inconnue qui elle, n'est ni handicapée ni douce comme un agneau, croyez-moi ; un cadavre sur la plage enterré par les gamins et dont la mort remonte à presque deux mois. Tous les protagonistes de l'affaire, vivants et morts ont un rapport avec la viticulture, sauf peut-être le mort du canal, mais ça reste à prouver. Messieurs, je vous

le demande encore une fois, quel rapport y a-t-il entre vous tous, hormis le fait que vous travaillez la vigne ? Des actions communes dans le passé ? Les mêmes fournisseurs ? La même assurance ? Que sais-je d'autre ? Cherchez dans le passé, le présent !

— Vous devriez vous soigner, répondit simplement Claude Toillon. Votre blessure saigne.

C'était exact, et Nabet avait sali son pantalon. La chemise déchirée, le pantalon plein de sang. Il allait se faire engueuler par Sabine. Ce fut la première chose qui lui passa par la tête en constatant les dégâts. Son bras lui brûlait, mais pour faire bonne impression il haussa simplement les épaules. Un sourire moqueur se dessina sur le visage de Claude Toillon.

— Ce ne sont pas des choses à prendre à la légère, dit-il en lui tendant le l'eau oxygénée et du coton. Elle peut s'infecter.

— Merci grogna Nabet. Je préfère ne pas savoir quel est l'idiot qui m'a fait ça... J'espère que ça vous a amusés de canarder un flic ?

— C'est moi, avoua Adrien. Et je ne me suis pas amusé. Vous auriez pu vous faire tuer et moi passer le reste de ma vie en tôle.

— Ça m'étonnerait... Vous êtes un excellent tireur Monsieur Desnoyers. Si vous aviez voulu me descendre je serais déjà mort. Je sais reconnaître un tireur d'élite. Pas vous ? A ce propos, je me suis laissé dire que vous étiez un tireur d'élite. N'est-ce pas exact ?

— Ça se pourrait bien, marmonna Adrien.

— Je peux même vous dire, rajouta Nabet, où vous avez appris à tirer avec autant de précision. C'est loin, je l'admets mais vous n'avez rien perdu de votre habileté.

Les hommes, autour de la table, regardèrent Adrien avec stupéfaction. Nabet continua :

— 1975. Cette date vous parle, j'imagine. Vous rentrez dans la police, dans la section d'intervention d'urgence après deux années de préparation à l'école de Lille. Vos états de service sont plus qu'honorables. Malheureusement, dérapage en 76. Il faut dire que vous êtes né ici, fils de viticulteur. Comment ne pas s'impliquer ? Difficile en effet. Vous participez aux grandes manifestations agricoles à côtés de vos proches. Votre comportement anarchiste vous vaut d'être remercié fin 76 après être passé devant la commission de la police des polices. Vous vous retrouvez sans emploi, et vous reprenez les vignes au décès de votre père. J'ai vu votre dossier : « tireur d'élite », c'est écrit dedans. A ce propos, vous n'auriez pas gardé une arme, des fois ?

Adrien sauta de son siège et balaya, d'un geste rageur, les verres sur la table.

— Espèce d'enfoiré ! Vous êtes venu ici pour m'accuser ! Et vous prétendez venir en ami ? C'est tout ce que vous avez à faire dans la police à l'heure actuelle ? Ressortir des dossiers poussiéreux pour emmerder l'honnête citoyen ? Vous trouvez peut-être que des emmerdes nous n'en avons pas assez eus ?

— Calmez-vous, Monsieur Desnoyers, n'aggravez pas votre cas par des injures à un représentant de la loi. Je ne vous accuse de rien. J'enquête. Désolé si je remue la merde. Cette affaire pue la fosse septique à plein nez, ce n'est pas ma faute. D'ailleurs, si je n'en ai pas terminé avec vous, je vous laisse tranquille pour le moment. Passons à vos collègues, voulez-vous ? Toillon, par exemple, tenez, à votre tour. Six mois de prison avec sursis pour violence faite à un ouvrier pendant les grèves. Loin tout ça aussi, mais sait-on jamais ? La brute de jadis peut avoir refait surface...

— Et dans quel intérêt ? le coupa l'intéressé en gardant son calme. Qu'est-ce que je peux gagner à trucider des vieux ?

— C'est mon affaire. Je ne vous demande pas d'enquêter à ma place.

— Belle façon d'enquêter ! s'indigna Patrick. Comme flic, vous ne valez pas un clou !

— C'est possible Monsieur Reynaud. Les flics, vous en connaissez un rayon vous aussi, n'est-ce pas ? 1973. Vous étiez jeune à l'époque. Il n'empêche. Plusieurs gardes à vue pour jets de pierres et bagarres avec les CRS. Incitation à la violence, séquestration d'un officier de gendarmerie... L'histoire a abandonné tout ça... Quelques mois de prison et vous vous êtes fait oublier. A vous voir comme ça, calme, posé, raisonnable, on ne croirait pas que vous ayez pu faire partie d'un groupe d'anarchistes extrémistes.

— Qu'attendez-vous pour nous mettre en garde à vue ? Avec tous ces motifs d'accusation, vous avez de quoi nous cuisiner non ?

— D'abord, Monsieur Toillon, je ne cuisine pas, j'interroge. Ensuite, cela me chagrine de vous soupçonner. Je ne sais pas, j'ai dû me prendre d'affection pour vous. Et puis, je n'ai pas encore trouvé qui de chez vous peut avoir un intérêt à brûler le bois. Escroquerie à l'assurance ? Boaf, trop classique.

— Et moi, demanda François ironique. Vous n'avez rien trouvé à vous mettre sous la dent ? Vous n'avez pas encore cherché ? Je peux vous aider, peut-être ?

— 1971. Manifestations pacifiques contre l'installation du camp du Larzac. On vous retrouve plus tard dans la communauté de Lanza Del Vasto où vous séjournez à peu près six mois. Ensuite, retour chez papa maman, et reprise des terres familiales. Pas d'attaque de flic, pas de participation à des actes de violence. Encore heureux pour un ancien hippie.

— Un ancien hippie ? On voit que vous n'êtes pas né à cette époque. Votre génération confond tout. J'étais non violent, tout simplement. Et objecteur de conscience. Vous pensez que j'ai pu tourner ma veste ?

— Allez savoir. Je ne pense rien. J'imagine, j'observe, j'extrapole. Ensuite, je rassemble les pièces. J'adore les puzzles. Pour le moment, je n'arrive pas à associer les pièces de l'incendie du bois avec celles de l'empoisonnement des vieux et de l'assassinat du type du canal. J'ai des trous. Ou le puzzle est plus grand que je l'imaginai. Bon, ce n'est pas le tout, messieurs il faut que je vous quitte. J'ai du travail.

— Vous ne nous arrêtez pas ?

— Non, à tout bien réfléchir, non. Pas pour l'instant en tous cas. Mais vous connaissez la musique : vous restez à la disposition de la police, etc.

Puis il rajouta en s'adressant aux autres hôtes restés muets et qu'il ne connaissait pas.

— Au fait, ça vaut pour vous aussi. Vous allez gentiment donner vos papiers aux gendarmes qui sont dehors. Simple contrôle d'identité. La routine.

— Et ben voyons ! dit Adrien avec amertume. C'est pour pouvoir nous inviter au banquet de fin d'année du commissariat.

— Vous avez tout compris, dit Nabet avec sérieux. Nous sommes des types accueillants à Sète. En tous cas, merci pour le repas. Le vin était excellent.

— C'est un Saint Chinian, dit Adrien. Si vous prenez une paille, vous pouvez aspirer celui de la plage. C'est le même.

Nabet ne releva pas les sarcasmes et ignora les rires qui fusèrent dans son dos. Pour le moment, ils le prenaient pour un con, soit. Après tout, ils avaient raison. Il n'avait pas le moindre petit bout d'idée cohérente sur cette affaire, ni le moindre commencement d'un début de soupçon...

Il se leva, salua la compagnie d'un geste de la main, puis sortit, escorté par des regards anxieux.

Le soleil de l'extérieur lui redonna un peu d'entrain. Comme par enchantement, des cigales s'étaient remises à chanter sur les troncs noircis. Il enfila sa chemise drapeau trouée au beau milieu de la poitrine par une balle perdue et à la manche par la branche porte-drapeau. Malgré sa confiance en les viticulteurs, il tourna le dos à la maison avec un peu d'appréhension. Au

bout du chemin, il vit arriver le camion de gendarmerie et eut un regain de religiosité inculquée par sa mère en implorant Allah ou Jésus ou les deux, peu important d'ailleurs. En fait, il avait toujours été ballotté entre les deux religions, la religion musulmane par sa mère, le catholicisme par son père et surtout sa grand-mère paternelle bien décidée à faire triompher son Dieu dans le cœur de ce fils de païenne. Finalement, tiraillé entre ces deux religions, il était devenu athée, solidarissant pour le coup les deux familles outrées. Et au moment où sa vie pouvait basculer, des prières surgies de son enfance, en français et en arabe, revenaient perfidement prendre possession de son esprit. « Pourvu que les gendarmes n'interviennent pas » se dit-il avec angoisse ou je suis foutu. Mais personne ne bougea du côté des gendarmes et il les rejoignit en soufflant. Le maire était dans un état proche de l'apoplexie.

— Monsieur Nabet ! Quelqu'un a appelé les gendarmes en mon nom ! Vous rendez-vous compte ?

— Mais non, rectifia Nabet, c'est mon second, je lui avais dit...

— Permettez, dit l'officier de gendarmerie, pas du tout. Ce type m'a dit qu'il était le maire de Vic et que les viticulteurs s'étaient retranchés dans leur mas avec l'intention de tout faire sauter. Il m'a demandé d'intervenir. Et nous sommes venus.

— Quelqu'un qui avait intérêt à ce que cela dégénère, n'est-ce pas ? dit Nabet en s'épongeant le front. Bon Dieu ! J'ai besoin de boire un coup d'eau, moi ! Leur pinard avec la chaleur...

On lui tendit une bouteille et il but d'un trait comme s'il avait passé une semaine dans le Sahara.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le gendarme. On les embarque ?

— Non, on les lâche, du moins pour l'instant. Par contre, il faut me les surveiller discrètement jour et nuit. Et pas de blague, hein ? Au fait, à propos des frasques de vos hommes hier soir, j'ai eu des révélations intéressantes par le labo : ils ont été drogués. Ce serait bien d'en avertir la presse, histoire d'arrêter de faire rire tout le département. Je compte sur vous ? Moi j'ai un contentieux avec les journalistes et du pain sur la planche. Je vous laisse les honneurs des caméras.

Le commandant de gendarmerie s'abstint de lui dire qu'il se serait bien passé de cet honneur-là, mais Nabet ne lui en laissa pas le temps.

— Monsieur le maire, ramenez-moi à Vic. J'ai du monde à interroger. Demandez à Lartigues de rassembler tous les Vicois de plus de soixante ans dans la salle des fêtes.

— Vous avez une idée ?

— Une idée ? Aucune ! Aucune, bordel ! Je nage en plein brouillard. Rien ne tient debout. Mais ne le leur dites pas. Il faut qu'ils croient que l'affaire avance, sinon nous allons avoir une émeute.

De ce fait, à peine arrivés dans le village, le maire et Fabrice furent accueillis par des cris hostiles. Devant la vieille croix, près de l'arrêt de bus, une grosse partie de la population s'était rassemblée. Des banderoles affichaient : protégez nos vieux et nos enfants ! Police incompétente ! Inspecteur, démission ! Et des insultes à son égard que Nabet choisit de ne pas relever. Contraints à s'arrêter, ils furent encerclés dans la voiture et certains habitants déchaînés poussèrent même le culot jusqu'à donner des coups de poings dans la carrosserie. Le maire avançait prudemment, soucieux de ne pas blesser quiconque. Derrière eux, la foule, comme une marée humaine, lentement se referma.

— Je suis certain qu'il n'y a pas que des vicois, dit le maire. J'ai déjà au moins vu des gens de Mireval. Je vous parie que Frontignan fait partie du cortège. Vous avez raison, c'est une émeute. Que faisons-nous ?

— Rien, on attend. C'est à moi qu'ils en veulent, pas à vous. Alors je vais sortir lentement.

— Je vous l'interdis ! Vous allez vous faire lyncher ! Mais ils sont fous, ma parole !

— Non, désespérés.

Nabet ne laissa pas au maire le temps de répondre. Il ouvrit brusquement la portière et fut happé par la foule, poussé, tiré, obligé de suivre ce flux humain qui le dirigeait à l'aveuglette. L'espace d'un instant, il se dit qu'il allait se faire écraser, mais la foule semblait bien décidée à le garder en vie.

— Et bien, lui cria un homme qu'il n'avait jamais vu, on va vous mettre en garde à vue. Cela vous fera les pieds, puisque vous êtes incapable de défendre les honnêtes gens !

— Je ne vous connais pas Monsieur, dit Nabet, mais vous avez tort d'agir ainsi.

— On a tort ? Ecoutez-le ! dit un autre inconnu. Monsieur veut nous apprendre où est le bien et où est le mal, peut-être ?

— A quoi va vous servir de me séquestrer ? Cela ne fera pas avancer l'affaire.

— On s'en fout ! On veut des protections ! On veut que la France entière sache que nous allons tous mourir !

— Mais enfin ! s'énerva Nabet. Vous n'allez pas tous mourir ! C'est une psychose collective. Et je n'y suis pour rien. Je suis le seul à pouvoir vous aider.

— Ça c'est vrai. Vous allez parler à tous nos compatriotes, à nos représentants, au président de la République ! Vous allez voir ! C'est le seul moyen de les faire réagir !

La tension montait, les cris devenaient hystériques. Fabrice choisit de se taire pour ne pas envenimer la situation. On le poussa dans la mairie qui avait été vidée de ses employés, puis dans les escaliers jusqu'au bureau du maire.

— Vous avez tort, répéta Nabet, parce que l'assassin est parmi vous. C'est quelqu'un d'habile, il vous manipule.

— Taisez-vous, dit un des hommes, un vieux monsieur à l'air très digne, vous nous fatiguez.

— A votre âge, lui rétorqua Nabet, vous n'avez pas honte ?

— Honte de quoi ? De refuser de mourir ? Je suis un ancien viticulteur, moi. Peut-être le prochain sur la liste de votre malade. Alors, vous pouvez toujours causer, cela ne m'impressionne pas.

— Ça pour causer, il sait causer, dit dans son dos une voix que Nabet avait déjà entendue et qu'il reconnut tout de suite.

— Tiens, le type des RG ! Vous fricotez avec les viticulteurs, maintenant ? Il y a longtemps que vous les connaissez ?

— Je ne fricote pas, je passais par-là, histoire de voir l'incompétence de la police actuelle. Et ces messieurs m'ont gentiment prié de les seconder. Vous y voyez une objection ?

— Boaf, moi, vous savez, répondit Fabrice d'un air désinvolte, je n'ai pas mon opinion à donner, je suis l'otage. Les otages se la ferment, c'est mieux pour leur santé.

— Vous n'êtes pas un otage, dit le vieux viticulteur pris d'angoisse. Ne vous considérez pas comme tel.

— Ah non ? Je suis votre hôte, en quelques sortes, n'est-ce pas ? Vous allez voir comment le préfet voit les choses dans peu de temps. C'est bête de finir en prison à votre âge.

— En prison, j'y suis déjà, monsieur, j'ai perdu des amis et ma vieille complice Lili. Alors, la prison ou ailleurs, vous savez !

Le vieil homme ne put retenir quelques larmes qui roulèrent sur sa peau fripée derrière ses lunettes et qu'il essuya discrètement espérant que personne ne l'aurait remarqué. Nabet lui dit :

— Je comprends votre désarroi. Si vous avez un peu de jugeote et du pouvoir sur vos copains, dites-leur d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard. Il faut me laisser un peu de temps pour mon enquête.

— Ne l'écoutez pas, dit l'ancien des RG. Il essaye de trouver la faille parmi nous. Je le connais, ce type, c'est un rusé.

Ce disant, il le tira par le bras, celui qui était blessé et Fabrice poussa un cri.

— Chochotte, le flic !

Le portable de Fabrice sonna, coupant court aux discussions stériles.

— Répondez ! dit l'un des participants.

Mais un brouhaha à la porte l'interrompit, elle s'ouvrit, poussée violemment de l'extérieur. Un groupe fit irruption en criant :

— Le vieux Charles est mort ! Crise cardiaque !

Dehors, les cris redoublèrent. Nabet se tassa sur sa chaise. Quelqu'un lui prit les poignets et l'attacha au dossier.

— Vous avez tort, répéta-t-il tristement.

— On ne vous demande pas votre avis. Nous avons tous plus de soixante ans, ici, vous nous devez le respect.

Fabrice considéra son interlocuteur. Petit, les cheveux blancs et une casquette, et le même visage grave que tous ses amis.

— Vous êtes viticulteur, vous aussi ?

— Pas du tout. Christian Dumonet, ancien instituteur. Je ne suis même pas d'ici. Je m'y suis installé il y a plus de dix ans, à ma retraite. Cela vous dérange-t-il ?

— Pas le moins du monde. Seulement, vous n'avez pas de circonstances atténuantes, vous.

— Quelle importance ? Le seul à pouvoir perdre quelque chose, ici, c'est vous.

— Je vais être papa, dit Nabet. Vous avez des enfants ?

— Deux garçons et deux filles. Mais n'essayez pas de me faire culpabiliser. D'ailleurs, nous n'avons pas l'intention de vous tuer.

— Vous m'en voyez ravi. Que croyez-vous obtenir en me séquestrant ?

— Qu'on prenne enfin notre problème en considération ! On dirait que le monde entier s'en fout.

Le portable de Nabet sonna encore une fois.

— Je peux répondre ?

— Allez-y, je vous le tiens.

Christian Dumonet approcha le portable de l'oreille de Nabet. Dehors, la sirène de la gendarmerie mit un terme aux cris de la foule.

— Nabet ! C'est le préfet ! Que se passe-t-il ?

— Un rendez-vous galant, Monsieur. Ces messieurs m'ont gentiment invité à une surprise-partie.

— Nabet ! Ne plaisantez pas !

— Je ne plaisante pas, Monsieur le préfet. Pouvez-vous nous envoyer la presse ? Ces Messieurs souhaitent passer une petite annonce en direct au journal de vingt heures.

Nabet prit un coup dans le dos qui lui donna la nausée. Il continua :

— Et n'envoyez pas l'équipe d'intervention, ce n'est pas la peine. Au fait, Monsieur le préfet, il y a eu un autre décès ce matin.

Christian Dumonet raccrocha, sans que Nabet puisse entendre la réponse du préfet.

— Merci Lieutenant. Et bien, maintenant, nous allons attendre ces messieurs de la presse.

Un groupe de discussion s'était formé autour du bureau du maire. Nabet nota avec dérision que son âge moyen devait atteindre approximativement les soixante-cinq ans. Il avait mal au bras et sa chemise blanche déjà trouée était tachée de sang. Mais personne ne semblait s'en formaliser. Il pensa soudain à Sabine qui regarderait certainement les informations régionales. « Pourvu qu'elle ne se trouve pas mal » se dit-il plus inquiet pour la santé de sa femme que pour la sienne propre. Le temps s'éternisait. Plus personne ne lui parlait et lui, perdu dans ses pensées ne troublait pas leur réunion.

— Il ne dit rien, le flic ? ironisa le retraité des renseignements généraux.

— Non, il ne dit rien, le flic. Il pense. Vous feriez bien d'en faire autant, vous tous, au lieu de déconner.

— Les journalistes sont là ! cria quelqu'un du bas des escaliers.

— Laissez rentrer ceux qui ont une caméra. Les autres attendront.

Le premier journaliste franchit la porte du bureau, un fusil dans le dos.

— Vous n'avez pas le droit de molester la presse, dit Nabet d'un air désinvolte. Ces gens-là font leur boulot et c'est vous qui les avez appelés.

Le fusil derrière le dos du journaliste se retira. Deux autres cameramen furent autorisés à rentrer, puis les vieux fermèrent la porte. Ils étaient entassés à au moins vingt personnes dans un bureau qui ne pouvait en contenir raisonnablement qu'une petite dizaine.

— Filmez, Messieurs, leur dit Fabrice. Ne vous occupez pas de moi.

— Mais vous êtes blessés ! protesta l'un d'eux. Merde ! Ils sont mabouls !

— Vous, le journaliste, fermez-la ! Ici, c'est nous qui commandons ! rétorqua un nouveau venu que Nabet soupçonna d'avoir éclusé un bon nombre de bouteilles de leur précieux muscat.

A le voir les yeux rougis et la bouche pâteuse, on pouvait facilement savoir à quelle activité il consacrait ses journées. Nabet le surnomma mentalement « suce bouchon », une manière de conjurer son angoisse. Le journaliste s'abstint de tout commentaire et les caméras se mirent en marche. Les journalistes prirent en compte les revendications, filmèrent tour à tour Fabrice ensanglanté, attaché à sa chaise et les hommes aux visages ridés, graves et inquiets. Il était presque dix-sept heures. Les téléphones n'arrêtaient pas de sonner, celui du bureau et le portable de Nabet, mais personne ne daignait répondre.

— Promettez-nous de le libérer dès que nous serons partis, dit l'un des journalistes.

— Après le journal de vingt heures, pas avant.

— Au revoir, Lieutenant, dit un autre journaliste à Nabet. Désolé de ne pas pouvoir faire mieux. Quant à vous, Messieurs, si vous ne voulez pas que je vous fasse une mauvaise publicité, soignez-le. Sinon, c'est moi qui vais soigner votre réputation.

— On s'en occupe, s'empressa de préciser Christian Dumonet l'instituteur, ne vous inquiétez pas. Nous ne voulons faire de mal à personne. Seulement attirer l'attention sur nous.

— Je ne suis pas certain que ce soit la meilleure solution pour y arriver, mais je vous promets d'être votre ambassadeur. En attendant, bichonnez le lieutenant, c'est un conseil d'ami.

— Merci, dit simplement Fabrice qui commençait à se réconcilier avec la presse.

Une fois les journalistes partis, la tension sembla retomber comme un soufflet à la sortie du four. La fatigue se lisait sur tous les visages.

— Qu'est-ce qu'on fait ? On le libère ?

— Pas question ! On le garde jusqu'aux informations.

— Vous pouvez peut-être me détacher ? proposa Nabet. Je ne vais pas m'enfuir.

— C'est ça, compte là-dessus...

— Vous, le type des RG, commença à s'énerver l'instituteur, vous arrêtez de mettre de l'huile sur le feu. Vous sortez on ne sait d'où et vous la ramenez ! Je voudrais bien connaître les motifs qui vous habitent !

— Je fais ça pour vous aider, par solidarité. J'ai l'habitude...

— On ne vous demande rien, justement. Alors, foutez-nous la paix.

— Si vous le prenez comme ça, je me retire. Après tout, tant pis pour vous, c'est votre problème pas le mien.

— C'est ça, retirez-vous ! lui lança d'une voix acide « suce bouchon ». Nous avons assez d'un flic ici !

Le retraité des RG sortit en maugréant.

— Vous jouez à la belote, lieutenant ? demanda « suce bouchon » d'une voix épaisse comme du pudding anglais.

— Je joue. Mieux que vous, sûrement.

— Flic et prétentieux. On le libère ? Histoire de lui mettre la pâtée aux cartes ?

— On le libère, répondit Dumonet. Lieutenant, si vous voulez de moi comme partenaire, je suis votre homme.

— Armand, tu joues avec moi ? demanda Suce Bouchon au vieil homme à casquette, l'ami de Lili.

Et Nabet se retrouva les mains libres, attablé au bureau du maire devant une bouteille de bière et un sandwich. Il n'avait pas faim, seulement une grosse lassitude qui lui semblait devoir durer des mois, mais il accepta en remerciant. Autour d'eux, un attroupement s'était formé. Quelqu'un apporta de quoi lui faire un pansement, et un jeu de cartes.

— Il ne peut pas jouer, handicapé, dit-il comme pour s'excuser.

— Messieurs, les paris sont ouverts.

Pendant la distribution des cartes, les gestes semblaient filmés au ralenti. Mais personne en face pour tenir la caméra. Heureusement pour Nabet car le préfet n'aurait sans doute pas apprécié la tournure qu'avaient pris les événements. Nabet ne songea pas à appeler pour rassurer ses proches sur son sort, cela faisait partie d'un jeu qu'il avait entamé avec les vieux, bien au-delà de la belotte, un bras de fer.

La partie dura deux heures, troublée seulement par les annonces, les coups de colère et les coups de cœur, les injures traditionnelles, les encouragements des parieurs. Et quand Nabet abattit son dernier carré d'as, des murmures d'admiration parcoururent l'assistance.

— Merci lieutenant, lui dit Dumonet. Vous m'avez fait vivre une journée inoubliable.

— Tu parles ! rouspéta Suce Bouchon. Monsieur a la chance des cocus. Lieutenant, êtes-vous sûr du comportement irréprochable de votre épouse ?

Nabet revit soudain la lettre anonyme, ce torchon immonde qu'il avait momentanément enfoui dans son subconscient et vit rouge. Il se leva d'un bond, attrapa Suce Bouchon par le col de son polo et le secoua :

— Saleté d'ivrogne ! C'est toi qui as écrit cette saloperie ?

— Je n'ai rien écrit ! protesta Suce Bouchon tandis que l'instituteur tentait de calmer les esprits. Il est cinglé ce type !

— Lieutenant je vous en prie, calmez-vous ! De quoi parlez-vous ?

— De cette lettre anonyme que l'ai reçue hier à propos de ma femme. Qui de vous l'a écrite ?

Les yeux de Suce Bouchon s'arrondissaient d'incompréhension.

— Je n'ai rien écrit moi ! Vous êtes malade ? Je peux vous casser la tête, vous tirer dessus, mais une lettre anonyme, ça c'est une saloperie que je ne sais pas faire !

— Il a raison, protesta Dumonet. Lieutenant, personne ici n'est capable de ça.

— Excusez-moi, dit Nabet en retombant assis sur sa chaise. Excusez-moi, Monsieur Suce-Bouchon.

— Monsieur Quoi ?

— Oh, pardon ! La fatigue me fait déraisonner. C'est ainsi que je vous avais baptisé tout à l'heure. C'était avant la partie de cartes, avant que nous soyons copains. Je vous demande pardon.

Un énorme rire fusa du bureau tout entier.

— Suce Bouchon ! Ah, ah ! C'est génial ! Ce nom te va à ravir, Alphonse. Chiche qu'on le garde ?

— On le garde ! On le garde ! entonna l'assistance.

Suce Bouchon haussa les épaules et tendit la main à Nabet.

— Faisons la paix, mon vieux. Vous êtes le flic le plus con que j'ai jamais connu, mais vous me plaisez.

— Et vous mon ivrogne préféré. D'accord, je vous ai battu aux cartes, mais je reconnais que vous êtes un chic type. A ce propos, je vous signale que nous avons parié, non ?

— Putain ! Il ne perd pas le Nord ! Une caisse de muscat de Mireval, ça vous va ?

— Ça me va. C'est l'idéal pour fêter l'arrivée du bébé.

Les conversations continuèrent encore quelques minutes sur ce ton bon enfant lorsque qu'un brouhaha parvint du bas des escaliers.

— On amène une télé ! Où la met-on ?
— Dans le hall, proposa quelqu'un. Il n'y a pas assez de place dans le bureau. Mettons aussi des chaises pour tout le monde.
— Dépêchez-vous ! Le journal va commencer !
— Lieutenant, asseyez-vous, dit Dumonet, vous n'avez pas l'air en forme.

Nabet ricana :

— Pas en forme ? Vous plaisantez ? Après la journée de vacances que je viens de passer ! J'aurais tort de me plaindre !

— Taisez-vous tous ! Ça commence.

« Mesdames et Messieurs, bonjour ! Une information de dernière minute vient de nous parvenir de la télévision régionale du Languedoc Roussillon. Après l'incendie qui a ravagé des hectares de bois dans une petite commune de l'Hérault il y a trois jours, les viticulteurs en colère ont séquestré le policier chargé de l'enquête, l'inspecteur Nabet. Nous écoutons l'envoyé spécial de la chaîne locale. A Vic La Gardiole, Olivier Hernandez.

— Mesdames et Messieurs, je vous parle de Vic La Gardiole une petite commune sinistrée du bord de mer, ravagée par les flammes et soumise au harcèlement d'un fou qui tue les personnes âgées. Depuis un mois, six personnes sont déjà mortes empoisonnées par des chocolats. Le lieutenant Nabet qui mène l'enquête a été séquestré par les vieux viticulteurs en colère qui veulent faire entendre leurs voix, pour qu'on ne les oublie pas. Cet après-midi même, un des leurs a encore succombé à l'absorption de Taxine, un poison tiré de l'if, incorporée dans des chocolats ».

La caméra balaya le bureau du maire, et on put voir Nabet attaché à sa chaise, couvert de sang.

— Merde ! dit Suce Bouchon, résumant ainsi l'opinion générale. Nous y sommes allés un peu fort. Mille excuses, lieutenant.

Nabet ne répondit pas. Sur l'écran, le visage du préfet remplaça la salle de la mairie.

— Messieurs, je vous demande de relâcher le lieutenant Nabet. Je vous promets qu'aucune procédure judiciaire ne sera lancée à votre rencontre si le lieutenant ne porte pas plainte. Le lieutenant a toute notre confiance sur ce dossier. Il connaît bien la région, c'est un enfant du pays et personne mieux que lui ne peut mettre un terme à cette hécatombe.

Suivirent des images sur la plage couverte de vin, et le sable rougi s'étala sur tout l'écran.

— Oh, putain ! cria Suce Bouchon. Qui a fait ça ?

— Les petits, sûrement, dit Armand. Ils sont acculés à toutes les extrémités.

— Vous n'étiez pas au courant ? demanda Nabet. C'est vrai que nous n'avons pas eu le temps de discuter des potins du village. J'ai vu vos « petits ». Ils sont retranchés dans le mas d'Adrien. Tenez, la télé les a filmés eux aussi.

— Je ne comprends pas, disait Adrien sur l'écran. Nous ne sommes pas responsables de la séquestration du policier.

— C'est quand même vous qui l'avez blessé, non ? lui répondit le journaliste.

— Une balle perdue. Nous voulions seulement l'intimider. Vous avez vu le bois ?

— Et la plage ? C'est vous ?

— Nous ? Allons donc ! Avec nos tracteurs ?

« Le mystère reste entier, dit le journaliste quant à l'épandage du vin rouge sur la plage entre Vic la Gardiole et Frontignan. D'après la police, il a fallu un nombre important de camions pour transporter le vin et les caves de la proche région ne peuvent pas avoir fourni à elles seules une telle quantité de ce précieux liquide, sous peine de voir leurs stocks épuisés. Qui est à l'origine de cette entreprise ? D'où venaient les camions ? Combien de viticulteurs sont impliqués dans l'affaire ? Il va falloir des mois pour le déterminer, après avoir vérifié les stocks de chaque cave dans tout le Languedoc Roussillon. Et rien ne dit que nous le saurons un jour.

— Merci Olivier, dit le présentateur. Nous avons sur le plateau, Monsieur Brout, ministre de l'intérieur. Que pensez-vous de tout cela Monsieur le ministre ? »

— Oaouh ! dit Suce-Bouchon, admiratif. On a déplacé du beau linge !

« — Tout d'abord, enchaîna le ministre, je tiens à dire aux viticulteurs que j'ai entendu leurs cris d'angoisse. »

— Leurs cris d'angoisse ! Tu parles ! Quel con !

— Taisez-vous ! Merde ! Ecoutez-le !

« — Je donnerai tous les moyens nécessaires à la police pour éclaircir cette affaire. Je pense que la police locale est habilitée à mener à bien cette enquête, le lieutenant chargé du dossier ayant toute notre confiance, comme vous l'a déjà affirmé Monsieur le préfet. »

— Vous voyez, lieutenant, après ça vous allez avoir de l'avancement !

— Taisez-vous ! On n'entend rien !

« — Il semblerait que cette affaire soit plus compliquée qu'on ne se l'imagine, car en plus des personnes âgées empoisonnées, nous avons un site naturel protégé ravagé par les flammes, un pauvre type brûlé vif, et un cadavre repêché dans le canal dont la mort remonte à presque deux mois. Il s'agit d'un ancien policier impliqué dans des affaires sordides qui a été limogé il y a quelques années. Nous retrouvons sa trace dans les manifestations viticoles des années soixante-dix. A cette époque-là, il était CRS et a été confronté au moins une fois aux personnes impliquées dans ce sinistre. Vous voyez que cette affaire dépasse le strict cadre de la problématique viticole. Il peut s'agir d'un règlement de compte. »

— C'est ça, ironisa Fabrice, un serial killer tant qu'il y est ! Qu'est-ce qu'il avait besoin de venir dire ça à la télé, cette andouille ! Tout ça pour minimiser les problèmes viticoles. Il a dû se faire remonter les bretelles par Bruxelles ! Et moi j'ai ça sur les bras !

— Monsieur Nabet, vous êtes libre, lui dit Dumonet en éteignant la télé. Nous en avons assez entendu pour aujourd'hui.

Des mains se tendirent de toutes parts, que Nabet secoua comme dans un rêve. Après toutes ces heures d'angoisse, il avait droit au respect des vieux messieurs et aux hommages nationaux. Mais il n'avait pas avancé d'un quart de poil dans son enquête. Il n'avait pas non plus de nouvelles de sa femme qu'il imagina morte de peur devant son écran. Il prit son téléphone et l'appela. Au bout du fil la voix de Sabine, haut perchée lui dit « Et oui, vous êtes bien sur le répondeur de Sabine, je ne suis pas là pour le moment, mais vous pouvez laisser un message. Je vous rappellerai si j'ai le temps. Bye, bye ! ». Il raccrocha.

— Des problèmes ? lui demanda Dumonet en voyant son trouble.

— Je ne pense pas... Elle doit encore être en panne de batterie.

Puis il écouta sa propre messagerie. Il avait des messages angoissés du maire, du préfet, d'Adrien même, ce qui le surprit, de sa mère, mais aucun de Sabine. Comme si elle ne s'était pas inquiétée pour lui, comme si elle avait eu autre chose à faire de plus important. Il remit son portable dans sa poche, remercia les vieux pour leur accueil ce qui entraîna un tonnerre d'applaudissements, et dans cette atmosphère surréaliste, descendit les escaliers où une haie d'honneur le conduisit jusque devant la porte où l'attendaient le maire et des dizaines de curieux. La presse aussi était là, mais il refusa tout interview allégeant qu'il était trop fatigué.

— Messieurs, je vous remercie pour votre accueil, pour le travail que vous avez fait aujourd'hui. Je vous verrai demain dans la journée. Si vous voulez bien m'excuser, je vais me reposer.

Il s'engouffra dans la voiture du maire et s'affala sur le siège.

— Journée de chiotte ! dit-il tout simplement. Si vous pouviez me ramener chez moi !

— Vous m'avez fait une trouille d'enfer, lui dit le maire en démarrant. Vous allez porter plainte ?

— Porter plainte ? Contre qui ? J'ai gagné une caisse de muscat à la belotte et les vieux m'ont promis la revanche dès l'affaire bouclée, plus une chemise neuve. Je suis comblé. Vous permettez ?

Il reprit son portable et rappela Sabine.

Une voix inconnue à l'autre bout dit timidement « allo » ?

— Allo qui ? hurla Nabet. Qui êtes-vous ?

— Moi c'est Jérôme, répondit la voix apeurée. Je passais par-là, j'ai entendu sonner le portable.

— Par-là, où ?

— Et bé, à Sète ! Sur le quai. Le portable, il était sous le banc. Je l'ai entendu sonner, je l'ai pris.

— Tu es qui Jérôme ?

— Jérôme Allard. J'ai seize ans. Je viens de la gare. Je suis sur le quai devant la chambre de commerce.

— Attend-nous, Jérôme. Ici, c'est la police. Nous serons là dans une demi-heure.

Nabet était blême. Ils passèrent chez lui vérifier si Sabine était rentrée mais la maison était vide. Il appela sa mère et Edwige. Aucune d'elles ne l'avait vue.

— Je l'ai vue ce matin, dit Edwige. Nous avons mangé ensemble. Ensuite, elle est partie. Elle avait un rendez-vous avec son gynécologue, puis elle devait revenir. Je l'ai attendue toute l'après-midi. J'ai laissé plusieurs messages sur son portable, elle ne m'a pas rappelée.

Nabet raccrocha.

— Monsieur le maire, si vous ne voyez pas d'inconvénient à me conduire à Sète, je vous en serais reconnaissant. Ma femme a disparu.

Puis il appela Paulin déjà rentré chez lui.

— Paulin, trouve-moi Nardone et rejoignez-moi devant la chambre de commerce. Magnez-vous. Appelle Abancourt, j'ai besoin de lui.

— Ça va chef ? Content de vous voir. Pas trop dure, la journée ? Je vous ai vu à la télé, ils vous ont drôlement secoué, les types !

— Oh ! Les types, c'étaient des tendres ! On a bien rigolé. Mais Sabine a disparu, et là franchement, la plaisanterie ne me fait pas rire.

Sur le quai, le jeune Jérôme les attendait.

— Je l'ai trouvé là, le portable, sous le banc, dit-il en tremblant.

— Tu n'as rien trouvé d'autre ?

— Non, rien, et lui je ne l'aurais pas vu s'il n'avait pas sonné. J'ai dû le chercher.

— Tu peux rentrer chez toi, Jérôme. Merci.

— De rien, M'sieur, à votre service, dit Jérôme en s'éclipsant sans demander son reste.

— Monsieur le maire, je ne peux pas vous retenir plus longtemps. Merci pour tout.

— Vous tiendrez le coup, après la journée que vous venez de passer ?

Nabet ne répondit pas. Il contemplait le canal, miroir immobile, témoin muet des actes des hommes. Il ne fallut pas plus d'un quart d'heure pour que le silence du quai laissât la place à un brouhaha fébrile, comme dans une ruche dérangée par l'apiculteur.

— On va draguer le canal, dit un pompier à Fabrice. Mais enfin, si elle était tombée, Monsieur, quelqu'un l'aurait vue. Il y a du monde ici toute la journée.

— Je sais, mais faites-le quand même.

— Chef, dit Paulin, en arrivant essoufflé. On a trouvé sa voiture fermée sur le boulevard. Tout a l'air normal. Vous avez téléphoné à l'hôpital ? Sait-on jamais...

— Bien sûr, que j'ai téléphoné ! Et aussi à la clinique. J'ai téléphoné partout. J'ai même fait fouiller les cinémas au cas improbable où elle serait en train de mater tranquillement un film ! Rien. Volatilisée. Elle a pu avoir un malaise n'importe où, ou tout simplement se faire agresser comme devant l'église l'autre jour... Va savoir dans quelle histoire elle a pu encore fourrer son nez !

— Vous dites qu'elle s'est fait agresser ? Elle sait par qui ?

— Si elle le sait, elle ne me l'a pas dit, répondit Nabet d'une voix triste. Cette fille me rendra fou. Allez, on rentre. Pas la peine d'insister. Je préfère être à la maison au cas où elle débarquerait sans crier gare.

Abancourt les interrompit, mettant un terme aux interrogations.

— Rien nulle part. Aucune trace de lutte ou d'agression. Elle a perdu son portable ici mais a très bien pu se rendre ailleurs ensuite. Vous n'avez pas une petite idée ?

— Aucune, hélas. Elle venait de chez le gynécologue... J'espère qu'elle n'a pas appris une mauvaise nouvelle... Zut alors ! Quel idiot je suis !

J'aurais dû commencer par-là ! Paulin, trouve-moi l'adresse de ce type. On y va tout de suite.

Fabrice appuya de toutes ses forces sur la sonnette du docteur. Des idées diverses lui traversaient l'esprit. Peut-être Sabine était-elle encore chez lui ? Peut-être avait-elle eu un malaise dans l'après-midi ? Et lui qui n'était pas là quand elle avait besoin ! Des sentiments de culpabilité et de colère se mêlaient. « Au lieu de jouer aux cartes avec des vieux, tu aurais dû être chez toi ! » disait une petite voix assassine. « Comme si j'avais choisi d'être séquestré par les vieux ! » dit-il tout haut sans s'en rendre compte.

Paulin le regarda ébahi mais ne lui fit rien remarquer. Quand Fabrice était dans cet état, son second s'abstenait de tout commentaire.

Le patricien mit un certain temps à leur répondre. Derrière la porte, ses pieds traînaient dans des pantoufles. La porte s'ouvrit sur une sorte d'athlète de compétition aux épaules larges et dont le visage, un peu empâté par la cinquantaine, avait encore un charme à faire se pâmer les dames. Sans aucune raison valable si ce n'était la jalousie, Fabrice eut envie de lui mettre son poing dans la figure. Le médecin s'enquit de l'objet de leur visite d'une voix grave et suave, rajoutant à l'aversion de Fabrice. Il sortit sa carte de police, la lui mit littéralement sous le nez en disant :

— Police ! Pouvons-nous rentrer ? Je suis Monsieur Nabet, le mari d'une de vos patientes.

— Monsieur Nabet ? Que puis-je pour vous ? Votre femme n'est pas prête à accoucher...

— Non, elle n'est pas prête ! Elle n'est prête à rien ! Elle a disparu !

— Disparu ? Je ne vois pas... Enfin, entrez je vous prie. Excusez ma tenue. Venez dans mon bureau.

De l'appartement, une voix s'éleva :

— Qui est-ce Armand ?

— Des messieurs pour une de mes patientes. Repose-toi, ma chérie. Je n'en ai que pour quelques instants.

— Ma femme est souffrante, dit-il à l'attention des policiers comme pour s'excuser. Un début de maladie d'Alzheimer... Vous dites que votre femme a disparu ? Madame Sabine Nabet, c'est ça ? Je l'ai vue cet après-midi, elle semblait en parfaite santé.

— C'est pour cela que vous lui prescrivez des gouttes ?

— Monsieur Nabet, votre femme est en parfaite santé physique, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit en parfaite santé mentale. J'avais l'intention de vous faire part de mes constatations.

— Et bien vous auriez dû le faire avant ! Sabine a disparu. Et vos gouttes ne servent à rien ! Des placebos ! Si vous soignez votre femme avec vos cochonneries !

— Monsieur, dit le médecin en essayant de contenir sa colère, je ne vous permets pas de faire des commentaires sur ma femme. La vôtre souffre de « psychose hallucinatoire » ou « troubles psychiatriques iatrogènes » c'est-à-dire d'hallucinations visuelles et auditives complexes qui peuvent avoir une source physique neurologique de type schizophrénie provoquée par son état. Cette affection peut être passagère, il faut être à l'écoute du malade, l'entourer d'affection, de soins. Elle peut être chronique et demander un internement passager ou... définitif.

Fabrice n'eut même pas la force de lui répondre. Sa conscience refusait d'intégrer ces informations, les repoussaient même. Il se laissa choir dans un fauteuil, prit sa tête dans ses mains, et demeura là, prostré, l'esprit vide.

— Je suis sincèrement désolé, dit le médecin. Je peux vous offrir quelque chose à boire ? Vous êtes secoué, vous avez besoin d'un remontant.

-Non, merci, dit Fabrice vivement et en se levant d'un bond. Je suis en service. Ma femme, vous l'avez vue cet après-midi ? Elle vous a quitté à quelle heure ?

— Il faudrait le demander à ma secrétaire, je ne tiens pas le compte des entrées et des sorties de mon cabinet. Passez demain, je vous donnerai une copie de l'ordonnance que je lui ai prescrite. Vous verrez, il ne s'agit que de vitamines. En l'absence de résultats complets, je n'avais pas le droit de lui prescrire autre chose.

— Je comprends, dit Nabet, je comprends. Je vous remercie, excusez-moi pour mon agressivité.

— Il n'y a pas de mal. Vous savez, je comprends votre désarroi. Si vous avez besoin de moi pour quoi que ce soit...

Nabet prit congé du médecin dans un état second. Des mots résonnaient dans sa tête, lancinants, sinistres, distillant leur poison plus sûrement qu'une décoction de feuilles d'if. Ils rejoignirent la voiture en silence. Nabet s'assit, se recroquevilla sur son fauteuil et ne dit mot.

— Que fait-on chef ? demanda Paulin prêt à prendre la direction de l'affaire si son chef était trop effondré. (Ce combat pour la recherche de Sabine ne le concernait certainement pas autant que Fabrice, mais il aimait

beaucoup la jeune femme que tout le service avait adoptée avec enthousiasme depuis leur mariage).

— Ramène-moi chez moi. Je n'en peux plus. Que faire d'autre ? On a dragué le canal, je ne peux tout de même pas faire arrêter tous les bateaux en partance de Sète cette nuit !

— Vous ne connaissez personne aux douanes ?

— Si. Bien que depuis ma dernière affaire je ne sois pas en très bon terme avec eux. Mais cela ne servirait à rien. Je suis sûr que Sabine est quelque part, pas bien loin. Tout cela est de ma faute.

— Mais enfin ! Arrêtez de vous culpabiliser ! Sa disparition n'a rien à voir avec notre enquête. Vous avez entendu le médecin. Vous ne pensez pas qu'elle a eu un malaise ?

— Je n'en sais rien. Je n'arrive pas à mettre deux idées cohérentes bout à bout. Il faut que je rentre à la maison. C'est le seul endroit où elle peut venir se réfugier, et le seul où on peut la ramener.

Fabrice se traîna chez lui, complètement démoralisé. Il passa l'inspection de tout l'appartement, ne constata rien d'insolite. Sabine avait décongelé de la viande c'était qu'elle avait l'intention de rentrer à la maison. Il ne pouvait pas s'agir d'une fugue. Il se laissa choir dans son fauteuil et posa ses pieds sur la table du salon. Complètement épuisé, il dut s'endormir sans s'en rendre compte. Son téléphone portable le tira d'un sommeil tellement agité qu'il avait renversé la lampe de salon en gesticulant. Il se rua sur son téléphone en hurlant :

— Allo ? C'est toi Sabine ?

— Fabrice, c'est Edwige, lui répondit une voix chargée d'angoisse. Sabine n'est pas rentrée ?

— Non, elle n'est pas rentrée.

— Je peux venir te voir ? J'ai des choses à te dire.

— Ah... soupira simplement Fabrice. Elles ont un rapport avec sa disparition ?

— Peut-être. Sabine m'avait fait jurer de ne rien te dire, mais en l'état actuel des choses, il vaut mieux que tu sois au courant.

Fabrice se retint de lui dire qu'il était temps, car connaissant Edwige, il savait que c'était le meilleur moyen de la faire fondre en larmes et de la rendre muette comme une carpe. Elle arriva la mine déconfite comme un enfant qui a fait une bêtise. A l'angoisse de la disparition de son amie s'ajoutait celle d'être grondée par Fabrice, son mari, un policier de surcroît. Chaque fois qu'elle le voyait, elle se souvenait de leur première rencontre quand il était venu perquisitionner chez elle et elle se sentait toujours en faute, même si

elle n'avait rien à se reprocher. Et là, elle n'avait pas la conscience tranquille, et pour cause.

— Rentre, lui dit Fabrice, et ne fais pas cette tête, je ne vais pas te manger. Oublie un peu que je suis flic, tu veux bien ? Tu veux boire quelque chose ?

— Un café. Ce sera au moins le dixième mais j'en ai besoin.

— Ne reste pas plantée là, rajouta-t-il. Tu pousses Chat du canapé, elle le squatte à longueur de journée... Tu as mangé quelque chose au moins ?

— Rien, je ne peux pas avaler.

— Bon, je te fais des pâtes et du jambon, c'est tout ce que j'ai. Sabine devait avoir l'intention de faire un ragoût, elle a décongelé de la viande. C'est pour ça que je ne pense pas que ce soit une fugue.

Edwige le suivit à la cuisine.

— Je peux rester là ? Je préfère m'asseoir ici.

— A ta guise.

Fabrice mit de l'eau à chauffer, poussa la gamelle de la chatte qui traînait sur le plan de travail, sortit une tranche de jambon et la bouteille de vin rouge.

— Qu'est-ce qu'elle mange comme chocolat ! Et en plus elle laisse les papiers vides dans le frigo. Ça m'horripile.

Le temps de la cuisson des pâtes, ils restèrent muets, chacun muré dans ses pensées. Fabrice sortit deux assiettes.

— Je n'ai pas mangé non plus, je t'accompagne. Et ne regarde pas ton assiette de cette façon, je ne vais pas t'empoisonner. D'accord, elles sont mal cuites. Je n'ai jamais été doué pour la cuisine.

— Ça ne fait, rien. Je n'ai pas faim de toute façon.

— Tu manges. C'est sans appel.

Edwige ne répondit pas. Elle mit la fourchette à la bouche, la reposa, et éclata en sanglot.

— Je ne peux pas. Où est-elle Fabrice ?

— Je pensais que tu pouvais m'éclairer sur ces éventuels déplacements. Tu avais des révélations à me faire, non ?

— Des révélations ? En quelques sortes oui.

— Elle m'a dit qu'elle faisait des recherches archéologiques sur l'église pour écrire un livre. C'était une blague ?

— Non, pas vraiment ! C'est vrai, en fait. Nous sommes allées toutes les deux fouiller l'église. Mais c'est plus compliqué que ça.

Fabrice se demandait s'il allait devoir lui extirper les informations comme pendant une garde à vue tellement elle rechignait à violer le secret de sa copine. Néanmoins, il attendit patiemment, calmement, en refoulant une furieuse envie de hurler.

— C'est ce type, dit enfin Edwige. Celui qui est mort sur la plage...

Fabrice sursauta.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce que tu racontes ? Sabine le connaissait ? C'est impossible !

— Mais si, c'était un archéologue. C'est lui qui lui a demandé de faire des recherches sur l'église.

— Un archéologue ? Tu rigoles ? Ce type est archéologue comme moi je suis curé ! C'est un ancien flic recyclé en privé. On l'a fichu dehors de la police pour des problèmes glauques à propos d'une prostituée... Nom d'un chien ! Dans quel foutoir Sabine est-elle allée se fourrer ?

— Mais non ! Ce n'est pas ce que tu imagines ! Et elle ne l'avait pas vu depuis deux mois quand on l'a retrouvé mort ! Il lui a dit qu'il arrêterait les recherches car l'université ne voulait plus payer. Alors elle a repris les recherches à son compte. Elle ne m'en a parlé qu'avant-hier, après son agression. Et hier matin, elle a déboulé chez moi comme une folle, complètement paniquée car tu lui as montré les photos du corps et ça l'a retournée.

— Cela n'a aucun sens. Ce type a un rapport avec les viticulteurs, c'est évident. Pourquoi a-t-il pris contact avec Sabine ? C'est un mystère. Peut-être à cause de moi. Je vais te mettre en garde à vue tout ce petit monde, moi, ça ne va pas traîner ! S'attaquer à ma femme ! Et pourquoi ?

— Ben, je ne vois pas pourquoi. C'est nul. Il y a deux mois, tu n'étais pas sur cette affaire, non ? Les recherches dans l'église n'ont rien à voir avec le muscat ! Et Sabine avait des documents en latin parfaitement authentiques. Je te jure, je les ai vus.

— Des documents en latin sur l'église, un flic véreux qui se fait passer pour un archéologue, des viticulteurs insurgés, et Sabine atteinte d'une maladie mentale. La coupe est pleine.

Fabrice se tapa la tête contre le meuble de cuisine.

— Tu savais qu'elle perdait la boule ? demanda-t-il à Edwige. Tu t'étais rendu compte de son état ?

— Seulement depuis deux jours. Elle avait des hallucinations. C'était, comment ? Des sortes de visions en rapport avec le Moyen Age, comme si elle changeait d'époque...

— Elle est folle ! Tu entends ? Folle ! C'est ce qu'a dit le toubib. Atteinte d'une affection mentale grave. Ma femme... Et mon bébé ? Si elle meurt, qu'est-ce que je vais devenir ?

— Mais enfin, Fabrice, arrête d'assombrir le tableau...

— Je n'assombris rien. C'est la vérité.

— Je refuse de te croire ! cria soudain Edwige. Non ! Cherche les papiers, Fabrice. Je suis sûre qu'ils sont quelque part dans la maison. Tu verras, ils sont véritables. Sabine n'est pas folle. Elle a peut-être des hallucinations, mais elle n'est pas folle.

Fabrice la regarda, profondément attristé.

— Je comprends, moi non plus je ne peux pas l'admettre, mais c'est ainsi.

— Eh bien moi, je ne le crois pas ! C'est tout.

— Bon, on va les chercher ces papiers si tu penses que c'est si important ? Va voir dans la chambre. Je regarde dans le placard.

L'appartement n'était pas bien grand et Edwige eut tôt fait de trouver les documents là où Sabine les avait rangés avant de partir, c'est-à-dire dans le tiroir de sa table de nuit. Elle revint, triomphante.

— Et voilà ! Regarde !

Fabrice prit le petit dossier sur le recto duquel Sabine avait calligraphié « secret archéologie ». Ce titre le fit sourire. Sabine gardait le goût du merveilleux et de l'occulte au-delà du raisonnable pour un adulte. C'était une des raisons pour lesquelles il l'aimait, cette façon d'envisager la vie sous un jour magique, de ne jamais considérer que tout était irrémédiablement acquis, définitivement découvert.

« Tout reste à apprendre » disait-elle sans cesse.

Il lui semblait voir son visage sourire dans la pénombre du salon.

Il parcourut quelques lignes et déclara forfait.

— C'est du latin. Je ne lis pas le latin.

— Sabine si. Attends, je vais te résumer les résultats de ses recherches sur l'église de Frontignan.

Edwige fit un bref compte-rendu à Fabrice, mais il ne trouva rien qui vint expliquer les agressions dont Sabine avait été victime.

— C'est bien beau tout ça, mais je ne vois pas de lien avec mon affaire. Je continue à penser que ce type a un rapport avec les viticulteurs. Je téléphone au procureur pour qu'il me signe des mandats d'arrêts.

— Je peux rester ici ? demanda timidement Edwige. Au cas où Sabine appellerait.

— Si tu veux, c'est une bonne idée. Si tu as du nouveau tu téléphones au commissariat. Tiens, voici mon numéro direct.

Une fois Fabrice parti, Edwige étala les vieux documents et entreprit de relire toutes les annotations de Sabine. Chat en profita pour sauter sur la table et se vautrer sur les papiers. Elle l'écarta doucement et lui dit :

— Je trouverai. J'y passerai le temps qu'il faudra, mais je trouverai. N'est-ce pas Chat ?

— Maouah... dit Chat dont l'unique préoccupation était pour l'instant de manger car personne n'avait songé à la nourrir depuis la veille.

Edwige prit son miaulement pour un assentiment, et la chatte, philosophe, alla se coucher sur le divan le ventre vide.

CHAPITRE V

— Bon, dit Nabet à Patrick assis devant lui. Reprenons. J'ai tout mon temps. Je vous demande donc quel rapport aviez-vous avec Monsieur Lahaille ?

— Mais bon Dieu ! Aucun ! Je me tue à vous le dire. Vous croyez que j'ai du temps à perdre ?

— Et ma femme ? Quel était le rapport de ma femme avec Lahaille ?

— Vous êtes un malade, dit Patrick avec lassitude. Votre femme, je ne sais même pas à quoi elle ressemble.

Fabrice poussa les photos de l'homme retrouvé dans le canal devant le viticulteur.

— C'est lui, Lahaille. Lui vous savez à quoi il ressemble ou plutôt à quoi il ressemblait.

— Je ne le connais pas.

— Raté. Vous l'avez connu. Et je vais vous dire quand. Qui vous a mis en garde à vue en 1973 pendant les manifestations viticoles ? Qui ? Allez, vous connaissez son nom et son visage ! Monsieur Lahaille, un flic de Paris muté à Montpellier. Oh, il n'y est pas resté longtemps. La capitale lui manquait et puis à Montpellier il n'était pas très apprécié par ses supérieurs. Il faut dire que personne n'appréciait sa façon peu orthodoxe d'interroger. Mais à cette époque-là, des exactions sur la personne d'un prévenu ne faisaient pas bondir les journalistes sur leur stylo. Alors on l'a simplement renvoyé chez lui sans faire de vagues.

— Vous êtes un malade, répéta Patrick. Une histoire vieille de trente ans ! Vous croyez que j'ai que ça à faire ? Je ne m'en souviens même plus de votre type !

— On dit ça. Vous vous intéressez à l'archéologie, Monsieur Reynaud ?

— A l'archéologie ? ânonna le pauvre Patrick décontenancé. A l'archéologie, vous voulez dire aux vieilles pierres et tout ça ?

Nabet se leva, ne contenant plus sa colère.

— Vous connaissez ce mot, non ? Ne vous foutez pas de moi. Qu'y a-t-il d'intéressant dans l'église de Frontignan ?

— Je me contrefous de l'église de Frontignan ! Je suis athée, je ne vois pas en quoi l'église de Frontignan pourrait m'intéresser.

Nabet ne répondit pas et prit le téléphone.

— Paulin, ramène-moi ce mec en cellule.

Le temps qu'il raccroche son portable sonna.

— Nabet, c'est Abancourt. J'ai épluché le portable de votre femme. Je voudrais vous faire entendre un message. C'est de la part d'un type qui ne se présente pas et la voix semble déguisée. Il dit textuellement « Mme Nabet, vous n'êtes pas raisonnable. Vous devriez aller voir du côté de l'ouest ». Vous avez une idée de ce que ça veut dire ?

— Pas la moindre. Cette voix, vous pourriez la décomposer pour retrouver celle d'origine ?

— On peut essayer, mais je ne vous garantis rien. Par contre, si ça vous intéresse d'écouter au cas où vous la reconnaîtrez, venez me rejoindre chez Canzano. Il est occupé à découper les vieux, et il veut vous voir.

— Je viens, mais épargnez-moi vos plaisanteries, j'ai les nerfs à vif.

Il était à peine neuf heures du matin et les cellules du commissariat étaient toutes occupées par les viticulteurs qu'on entendait gronder de colère. La nuit avait été longue, Nabet était allé en personne les arracher à leurs familles et au repos. Ils étaient fatigués, révoltés, prêts à mettre le feu au département.

— Lieutenant, cria Claude Toillon, c'est un abus de pouvoir. Vous n'avez aucun droit de nous retenir ici.

— Vous resterez ici tant que vous ne m'aurez pas dit ce que mijotait Lahaille et qui l'a gentiment envoyé se faire bronzer définitivement sur la plage.

— C'est une obsession, remarqua Patrick. En plus il croit que nous nous adonnons à l'archéologie. Il est cinglé ce type.

— Lieutenant, soyez raisonnable. Laissez-nous partir.

— Laissez tomber, dit Adrien en s'allongeant sur la banquette. Il croit que nous avons enlevé sa femme. Il ne nous lâchera pas. Moi je fais un petit somme, je suis claqué. Cela fait trois nuits que je ne dors pas. Réveillez-moi quand on aura retrouvé cette brave dame.

Nabet ne releva aucun sarcasme et rentra chez lui prendre une douche avant de rejoindre Canzano et Abancourt. Edwige s'était endormie sur le canapé, il n'osa pas la réveiller. Elle avait dû travailler pendant des heures car des feuilles éparpillées jonchaient le sol, couvertes de textes et de dessins de l'église. Fabrice nota au passage qu'elle était une excellente dessinatrice. Elle avait tenté de reconstituer l'église du douzième siècle sur le papier. C'était criant de réalisme. Sur la table du salon, il trouva le petit flacon vide de gouttes homéopathiques que Sabine n'avait pas jeté. Il le mit dans sa poche en maugréant :

— Du placebo ces saloperies, et je vais le lui prouver. Si ce con m'avait alerté avant, au lieu de lui coller des gouttes débiles !

Ensuite, il fit enfin manger Chat qui se lamentait devant le frigo.

Chaque fois qu'il approchait du bureau de Canzano, Fabrice avait la sensation désagréable de rentrer dans l'ancre d'un carnivore sauvage. Pourtant, Canzano n'avait rien d'un lion ni d'un tigre. Il était gentil, avait une voix douce, et était végétarien de surcroît. Fabrice se disait que c'était peut-être cette absence de consommation de viande qui lui donnait le teint blanc d'une endive et un calme olympien à toute épreuve. C'était L'antithèse de lui-même, et cette différence curieusement les rapprochait. Non, se dit-il, en repensant à sa conversation avec Sabine à son propos, ce type n'aurait jamais dépecé Chat. Il était persuadé qu'il demandait pardon à ses victimes avant chaque autopsie.

De loin, il entendit la voix d'Abancourt qui disait :

— Ça vous plaît, toubib, de faire de la fondue bourguignonne avec ces types ?

— Un peu de respect, mon vieux. Ne touchez à rien ! Je vous ai déjà dit que je ne voulais plus vous voir chez moi.

— C'est Nabet qui m'a filé un rancard chez vous. Faites attention, toubib, vous allez vous couper un doigt et vous devrez vous greffer celui d'un de ces types.

En voyant arriver Fabrice, le docteur lui dit :

— Faites-moi sortir cet abruti, lieutenant. Je ne le supporte plus.

Abancourt se mit à rire et entraîna Fabrice par le bras.

— Il vaut mieux partir, il a le bistouri agile.

Fabrice se retint de lui répondre. Lui aussi avait du mal à supporter ses plaisanteries grotesques, mais il avait besoin de lui.

En sortant, il eut une idée subite et plongea la main dans sa poche pour en retirer le petit flacon :

— Tenez, Canzano, vous m'analyserez ça ?

— Encore du poison ?

— Non, de l'eau à mon avis. Il y a certains toubibs qui sont des charlatans. Ce sont les vitamines que donne le gynécologue à ma femme. Au fait, vous avez entendu parler de « troubles psychiatriques iatrogènes » ?

Canzano haussa les épaules en signe de parfaite incompréhension.

— Je ne suis pas psychiatre ni neurologue. Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Parce que ma femme est atteinte de cette affection.

— Merde, désolé. Sincèrement.

— Ecoutez la discussion, Lieutenant, dit Abancourt en le poussant vers la porte de sortie. Cette voix vous dit quelque chose ?

Nabet écouta, mais la voix semblait avoir été étouffée par un mouchoir. Classique.

— Maintenant, venez écouter ce que j'ai pu en tirer avec ma moulinette. Vous entendez derrière ? On entend comme une sirène. On dirait un bateau.

Nabet fronça les sourcils.

— La corne de brume du port de Sète, pas un bateau. Quant à cette voix, j'avoue qu'elle me dit quelque chose. Mais quoi ? C'est un homme, c'est sûr. À votre avis, quel âge ?

— La cinquantaine. Je suis formel. Ce n'est pas une voix de jeune. Avec un accent, je dirais lyonnais ou quelque chose dans ce goût-là.

— Je ne connais pas de Lyonnais. Et les autres messages ?

— Plusieurs appels à sa mère, à sa copine Edwige, c'est tout.

— Aucun appel de Vic La Gardiole ? Bizarre. Il faut que je fasse épilucher tous les déplacements des viticulteurs.

— Vous semblez certain de votre fait. Quelle raison auraient eu ces pauvres gens pour enlever votre femme ?

— Je l'ignore. Un moyen de pression sur moi peut-être ? Elle connaissait le type qui a été tué sur la plage. Elle savait peut-être des choses dangereuses pour eux ou ils le croyaient.

— Un peu tiré par les cheveux, non ?

— Oui, admit Nabet. Et ces types je les aime bien. J'aimerais pouvoir arriver à une autre conclusion. Mais j'ai beau tourner tous les éléments dans ma tête, j'en reviens à eux.

— Excusez ma question si elle est indiscreète, mais comment votre femme connaissait-elle ce flic véreux ? Finalement, il a dû avoir ce qu'il méritait. J'ai eu un de ses anciens collègues au bout du fil. D'après lui, c'était une belle ordure.

— Il s'est fait passer pour un archéologue et comme Sabine faisait des recherches sur l'église, cela lui a été facile de la berner. D'autant plus qu'elle est d'une naïveté déconcertante.

— Vous pensez donc qu'un des viticulteurs a zigouillé l'ex-flic et s'en est pris à votre femme ensuite ? Mais pour quelle raison ?

— Encore quelque chose que j'ignore, et j'imagine que les autres viticulteurs ne le soupçonnent pas. Il ne trafique certainement pas à visage découvert.

— Vous devriez prévenir les douanes.

— C'est bien mon intention. Et je vais demander des mandats de perquisition.

— A mon avis, vous vous trompez de cible, lieutenant. L'arme qui a tué Lahaille est une arme de professionnel, un pistolet, pas un fusil de chasse. C'est un MR-73. Vous devez savoir que les professionnels de la défense, les tireurs sportifs, de nombreux groupements d'intervention d'élite affectionnent particulièrement ce pistolet ? Mais des viticulteurs, alors là ! Ça m'étonnerait. Et qu'est-ce qu'ils pourraient trafiquer vos vigneron ? De la came ?

Nabet commençait à perdre patience, d'autant plus que les mises en garde d'Abancourt lui paraissaient sensées. Il n'avait pas envie d'aller embêter ces familles déjà bien secouées, mais lui aussi l'était, secoué ! Aucune nouvelle de Sabine depuis la veille. Nulle part où chercher. Personne vers qui se tourner. Il était contraint d'agir, même s'il se trompait, ce dont il était sûr dans son for intérieur.

Canzano le tira de ses pensées.

— Aucun doute sur la mort de vos papés. C'est bien le « Taxus Baccata » qui les a tous tués. Quant à votre ancien flic, il a pris une balle dans la tête, par derrière, le cervelet a éclaté. Il n'a pas eu le temps de voir arriver la mort. En tombant, il s'est cogné le front contre un objet dur, peut-être un rocher mais ce n'est pas certain. A mon avis, il n'a pas été tué là. On l'y a transporté. Ses vêtements portent des traces de terre, pas de sable. Il a été transporté deux fois en somme. La première fois juste après sa mort, la deuxième après la découverte faite par les enfants. C'est visible aux lambeaux de chairs arrachés. Le corps était déjà en décomposition à ce moment-là.

— Beark, fit Abancourt. Il fallait vraiment en avoir envie.

— Plutôt pas le choix. Les enfants l'avaient trouvé...

— Oui, mais quand ils l'ont trouvé, il était déjà en décomposition. D'après eux, ça sentait tellement mauvais qu'ils ont failli tourner de l'œil.

— Alors il a été transporté trois fois.

— Dans quel but ? Il a dû rester une bonne semaine à l'air libre sur la plage.

— Et Fred ? Celui qui a brûlé ?

— Ah, celui-là, c'est plus compliqué. Il était déjà mort quand il a brûlé. Je n'ai pas fini d'analyser ses restes. Mais à mon avis, il a dû absorber son poison avant de mourir. Ce qui me laisse à penser qu'il ne savait pas qu'il empoisonnait les gens. Admettons qu'il fut vraiment handicapé mental comme tout le monde le pense, on peut lui avoir fait croire n'importe quoi :

que c'était une blague – que c'était pour le bien des papis— que sais-je encore ? Et il devait avoir confiance en la personne en question, entièrement confiance.

— C'est ce que je me suis dit, soupira Nabet. Le problème, c'est que tout le monde est bien sympathique. A mon avis, il avait confiance en tout le monde.

— Et le maire, les employés municipaux, la police municipale, les instituteurs ? Ce sont des personnes dignes de confiance, non ?

— Je sais. J'ai pensé à ça aussi. Mais vous me voyez mettre le maire en garde à vue ?

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi pas, oui. Décidemment, je vais me faire des copains, moi, sur cette affaire ! Après les viticulteurs, le maire, les flics, les instits ! Et pendant que j'emmerde la population, ma femme est Dieu sait où, morte peut-être, en tous cas en danger, avec mon mioche dans le ventre. Et je n'ai toujours pas la moindre étincelle de début de solution.

— Je vais continuer mes investigations, dit Canzano l'air gêné. Mais cela m'étonnerait que ça vous avance.

Il lui tendit la main et rajouta :

— Sincèrement désolé, mon vieux. Tenez-moi au courant.

Canzano réintégra son laboratoire. Nabet resta les bras ballants au milieu du couloir complètement anéanti. Abancourt eut pitié de lui.

— Si je viens avec vous lieutenant, cela vous dérange ?

— Hein ? Quoi ? Pardonnez-moi, je n'étais pas là. Si vous voulez. Nous avons du travail sur la planche. Normalement, Paulin doit être déjà sur place avec l'équipe des techniciens. Vous ne devriez pas être avec eux ?

— Non, je suis en congé aujourd'hui. Normalement je devrais être en train de me dorer la pilule à Palavas. Mais j'ai remis à plus tard la bronzette. Il m'a semblé que votre affaire méritait bien ça. Par contre j'ai du mal à comprendre ce que vous cherchez chez les viticulteurs.

— Je n'en sais rien moi-même. Des traces d'ifs peut-être ? Je n'en suis même pas certain. Pas ma femme en tous cas. Je ne comprends pas pourquoi ils auraient fait ça. Ce n'est pas leur genre. Dans cette affaire tout cloche. Pourquoi Lahaille se faisait-il passer pour un archéologue ? Que cherchait-il par ici ? Ces anciens souffre-douleurs ? Parce qu'il a déjà eu affaire aux viticulteurs dans les années soixante-dix et ce n'était pas des rencontres amicales ! Pour quelle obscure raison serait-il venu les narguer après tant d'années ? C'était chercher des ennuis. Quant à eux, ils nient avoir revu ce flic et prétendent même ne pas se souvenir de lui, ce qui est fort

possible en effet. J'avoue que j'ai l'impression de me taper la tête contre les murs. Et Sabine ?

Fabrice ne put pas poursuivre. Sa voix s'étrangla et des larmes de rage emplirent ses yeux. Il détourna pudiquement le regard pour éviter de croiser celui d'Abancourt. Submergé de douleur et de colère, il ne put que grincer :

— Quand je tiendrai l'enfant de salaud qui s'en est pris à ma femme, il faudra me l'enlever des mains.

Abancourt hocha la tête en signe de compréhension. Pour une fois, il n'avait pas de plaisanterie stupide en tête ni la moindre envie d'en faire une.

De notoriété publique, Lartigue était un homme tranquille, doux, calme, difficile à énerver. Même lorsqu'il grondait les enfants, c'était toujours d'un ton plein de gentillesse et ces derniers l'aimaient bien. Mais là, devant Nabet qui, d'un ton imperturbable, avait émis des accusations sordides, il perdait contenance. Plusieurs fois le maire l'avait exhorté au calme. Mais le maire, lui aussi, faisait l'objet de l'acrimonie du policier. Les deux hommes contenaient mal leur colère face au lieutenant déclamant d'un ton neutre toutes les raisons évidentes à ses yeux de leur culpabilité.

— C'est tout ce que vous avez trouvé pour nous emmerder ? demanda le maire. Vous croyez que je n'ai pas assez de problèmes avec mes administrés ? Je refuse de me rendre au commissariat. Faites venir les gendarmes si vous voulez.

— Mais moi je ne veux rien, soupira Fabrice fatigué. Je fais seulement mon travail. Figurez-vous que je préférerais être chez moi avec ma femme qu'ici en train de vous tourmenter. Seulement, Fred a été assassiné par son « patron », celui qui avait assez d'ascendant et d'autorité sur lui pour qu'il lui obéisse les yeux fermés. Alors je n'ai trouvé que vous et le policier municipal. Désolé. Maintenant, si vous avez des objections à formuler, adressez-vous au préfet.

Devant leur silence il reprit :

— Donc, je vous demande monsieur le maire, où vous étiez dans la nuit de l'incendie ?

— Chez moi dans mon lit. Vous pouvez demander à ma femme. Bien sûr, comme témoin elle ne vaut pas un clou et vous n'avez que ma parole. C'est maigre.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Vous le connaissiez bien Fred ?

— Pas plus que ça. Il ne faisait pas partie des Vicois qui me harcèlent à longueur de journée pour un oui ou pour un non. Il ne faisait pas de bruit et était plutôt timide.

— Et vous Lartigue ?

— Moi je le connaissais bien. Il avait effectivement toute confiance en moi et venait me parler tout le temps. A la sortie de l'école, j'ai dû le rappeler à l'ordre plusieurs fois car il se mettait au milieu du passage à piéton pour me parler et j'avais autre chose à faire à ce moment-là que de m'occuper de lui. Je suis très étonné qu'il ne m'ait jamais fait de confiance sur ses agissements.

— Et dans la nuit de l'incendie ? Vous étiez chez vous, bien entendu ?

— Bien entendu.

— A part ça, vous n'avez rien de plus à me dire concernant les fréquentations de Fred ? Qui il voyait le plus souvent ? Parmi tous les vieux de Vic, il n'y en aurait pas un en particulier plus vindicatif que les autres ou qui aurait des comptes à régler sur la commune ?

— Alors là ! Vous faites de la paranoïa Lieutenant ! Un vieux, tuer Fred ?

— Et pourquoi pas ? Il ne fallait pas avoir une force herculéenne pour lui tordre le cou. D'après le légiste, on lui a littéralement éclaté les cervicales. Sûrement un coup par derrière car il ne se méfiait pas de son compagnon. Vous n'avez pas une idée ?

— Absolument aucune. Je ne vois personne sur la commune qui soit assez pervers pour faire ça.

Nabet hocha la tête sans répondre. Chaque fois qu'un serial killer sévissait dans un village, les autres habitants ne se méfiaient pas de lui, et la plupart du temps il était considéré comme quelqu'un de gentil, ne faisant pas d'histoire. Il prit congé des deux hommes le cœur gros. Dehors, la foule des villageois furieux, s'était rassemblée dans un silence étouffant. Nabet se dit que s'ils avaient pu le lyncher, ils l'auraient fait. Au premier rang les papés avec lesquels il avait joué à la belote, le type de RG qui le regardait d'un air sarcastique, ne le gratifièrent pas d'un seul geste amical. Plusieurs personnes brandissaient des pancartes où étaient notés les noms de toutes les victimes. Nabet, dans un sursaut d'énergie, prit un stylo, nota le nom de Sabine et le jeta aux pieds de l'instituteur à la retraite en disant :

— Pouvez-vous rajouter le nom de ma femme « Sabine Nabet », s'il vous plaît ? Et tant que vous y êtes, mettez aussi celui de mon fils. Ne mettez pas de nom, il n'est pas né.

L'instituteur essaya de faire un geste vers lui pour comprendre, mais Nabet, sans un regard, rentra dans sa voiture et prit la direction du bois des Aresquiers. La limitation de vitesse à cinquante kilomètres heure n'empêchait pas certains chauffeurs imprudents de doubler malgré le danger encouru.

Il maugréa :

— Si j'avais du temps à perdre, ici j'aurais fait un carton de PV !

Au bord de la route, les flamants roses étaient revenus, seule vie rassurante après l'hécatombe des jours précédents. On aurait dit qu'un peintre s'était amusé à donner des coups de pinceaux furtifs de couleur rose pâle sur une toile d'un bleu uniforme.

Quand le policier venu perquisitionner s'était saisi de l'ordinateur, la petite Clarisse s'était mise à pleurer en silence. Dehors, la noirceur du décor était un vrai cauchemar et, depuis deux jours, sa seule consolation était cet ordinateur où elle écrivait son journal intime. Pour exorciser ses terreurs d'enfant, surtout depuis que son papa avait été emmené par la police, elle confiait à la machine ses confidences. Elle imaginait les policiers morts de rire à la lecture de ses secrets et à la vue de ses dessins. Elle n'avait même pas eu le temps d'enregistrer ses dossiers sur un CD. Elle n'avait plus ses jeux, ni Internet pour communiquer avec ses amies. Sa détresse était insondable. Lorsque le policier était rentré dans sa chambre, avait ouvert les tiroirs de sa commode, sorti ses affaires intimes en les éparpillant sur le sol, elle avait craqué. Elle était partie se réfugier dans le chemin, la tête enfouie entre ses mains pour cacher ses larmes. Nabet la trouva là, prostrée, silencieuse.

— Bonjour, lui dit-il. Tu es toute seule ?

Elle lui jeta un regard noir et ne répondit pas.

— Ta maman est là ? insista-t-il.

— Elle est là. On nous vole tout.

— On vous vole tout ? Comment ça ?

— Vous le savez bien, c'est à cause de vous. Ils ont fouillé toute la maison, rajouta-t-elle dans un sanglot, même ma chambre ! Ils ont touché mes habits ! Je ne les mettrai plus jamais. Ils sont mal élevés. On n'a pas le droit de toucher les affaires des gens !

Elle se leva brusquement et cria :

— Et ils ont volé mon ordinateur ! C'est pas juste. Vous n'avez pas le droit !

Nabet la retint pas le bras pour l'empêcher de s'enfuir.

— Attend, pour l'ordinateur, on va voir ce qu'on peut faire pour te le rendre tout de suite.

Il rajouta en montrant Abancourt :

— Tu vois, ce monsieur ? C'est un grand spécialiste des ordinateurs. Il va regarder si quelque chose nous intéresse dans le disque dur et après on te le rend. Ça te va comme ça ?

— Promis ?

— Promis, parole de flic.

— Et vous ne lirez pas mon journal ?

— Ton journal ? Ah, ton journal personnel tu veux dire ? Non, personne ne le lira je te le promets. Je dois garder les photos de l'homme poisson.

— Oh ça, vous pouvez les garder. On nous a trompés. Ce n'est pas l'homme poisson, c'est un bandit.

— Un bandit ? Comment sais-tu que c'est un bandit ?

— J'ai entendu le papa de Lucas. Il a dit « ce bandit c'est bien fait pour sa gueule ! »

— Ah, il a dit ça... Vient Clarisse, on rentre chez toi. De toute façon, je crois qu'ils ont fini.

Nabet rejoignit Paulin et Nardone, demanda aux policiers de rendre l'ordinateur pour qu'Abancourt pût récupérer les données et, tenant Clarisse par la main, il rentra dans la maison. Son téléphone sonna. L'espace d'un instant, le silence se fit.

— Lieutenant, c'est Canzano. Vous êtes assis, mon vieux ? Non ? Et bien asseyez-vous. J'ai analysé le flacon du soi-disant placebo que vous m'avez laissé. Mon vieux ! Vous parlez d'un placebo ! Une sacrée cochonnerie de poison, oui ! Vous avez entendu parler de la Kétamine ? Oui ? Bon. Je résume quand même : les effets de la Kétamine peuvent conduire à la psychose paranoïaque. Effets hallucinogènes, perception extrasensorielle, perte de la coordination motrice, dépression, délire, trouble du comportement, pour ne citer que ça. Vous n'êtes pas sans savoir qu'elle entre dans la composition de l'extasie ? Franchement, Nabet, si ce gynécologue a prescrit ce genre de produit à votre femme, vous pouvez le coffrer ! C'est de l'assassinat pur et simple.

Nabet poussa un tel hurlement que les policiers en faction devant la porte accoururent.

Planté au milieu du couloir, la main de Clarisse toujours serrée dans la sienne au point de la briser, Fabrice hurlait comme un animal pris au piège.

— Monsieur, Monsieur, calmez-vous ! dit Clarisse épouvantée en essayant de dégager sa main de celle du policier. Vous me faites mal.

Paulin secoua Fabrice qui lâcha la main de l'enfant en pleurs.

— Chef ! Ressaisissez-vous ! Que se passe-t-il ?

— Il se passe, il se passe ? Cet enfant de salaud a empoisonné ma femme.

Puis il se mit à pleurer, debout au milieu du couloir, indifférent à l'assistance qui le regardait avec incompréhension.

— Mais qui, chef ? insista Paulin.

— On remballé tout. Foutez la paix à ces gens. Vous remettez tout en place, exactement comme vous l'aviez trouvé en arrivant, au besoin vous faites le ménage avec les excuses de la maison Poulaga. Paulin et Nardone, vous me suivez. Je vais lui tordre le cou de ce pas. J'ai mon flingue, pour une fois je vais m'en servir.

— Monsieur, sauf votre respect, dit Nardone, vous ne devriez pas. Vous devriez me donner votre arme.

— Quand on te demandera quelque chose, Nardone, tu répondras. Pour le moment le chef, c'est moi. Magnez-vous. Si Sabine est encore vivante peut-être que je l'épargnerai. Sinon, je lui fais la peau. C'est clair ?

— Il nous faut un mandat, insista Nardone qui ne savait pas se taire. Je téléphone au procureur.

Nabet lui arracha le téléphone des mains et le jeta à terre.

— Et voilà. Là, tu commences à me courir. Tu te la fermes et c'est un ordre.

Nardone n'insista pas. Derrière eux, Charles Abancourt se mit à courir en faisant des moulinets avec les bras.

— Je viens avec vous, dit-il essoufflé. Vous allez avoir besoin de moi.

Nardone lui en fut reconnaissant. Ils ne seraient pas trop de trois pour ceinturer Nabet le moment venu et l'empêcher de flanquer sa carrière en l'air, pire sa liberté, en tirant sur un suspect.

Sabine quitta Edwige aux premiers coups de midi. Elle avait l'intention de se reposer avant d'aller voir son gynécologue et elle n'avait pas encore pris ses gouttes. Le médecin lui avait bien recommandé de les prendre

régulièrement pour une efficacité maximum. Depuis le matin, les hallucinations à répétition dont elle souffrait s'étaient doublées d'un violent mal de tête dont elle n'avait pas osé parler à Edwige. Elle prit la direction de son appartement, l'esprit perturbé. Au lieu de traverser la route pour suivre le chemin des carrières, elle bifurqua et se dirigea vers l'église en prenant la rue Porte de Montpellier. Elle s'arrêta chez la fleuriste, acheta un énorme bouquet et ne répondit pas à cette dernière qui lui demandait des nouvelles de sa grossesse. Ensuite, elle remonta la rue Saint Paul les yeux dans le vague. Elle ne croisa personne à part quelques enfants qui se poursuivaient en criant. Ses pas la conduisirent machinalement jusqu'à l'église qu'elle contourna par la droite en passant sous le petit porche. Sur l'esplanade, elle s'arrêta, laissa errer son regard autour d'elle et eut l'air dépitée. Elle ne trouvait pas ce qu'elle cherchait. La tombe n'était pas là et elle ne reconnaissait plus les lieux. Il faisait chaud pourtant, et Guillaume était mort depuis si peu de temps ! Complètement perdue, elle se mit à pleurer, son énorme bouquet de fleurs serré entre ses mains. Guillaume ! Guillaume ! Elle l'avait attendu pendant dix ans. Dix longues, dix interminables années sans nouvelles, avec seulement, çà et là, des gens qui revenaient mutilés parfois porteurs de messages, parfois non, parfois avec de mauvaises informations ou des informations contradictoires. Plusieurs fois on lui avait annoncé sa mort, elle l'avait pleuré, puis finalement il était revenu malade, amoindri physiquement pour mourir six mois plus tard d'un mal inconnu. Depuis, elle portait des fleurs sur sa tombe, mais la tombe avait disparu. Quant à l'église, sa transformation était hallucinante ! Commencée quelques années plus tôt, elle était à présent terminée, immense, angoissante, une bâtisse monstrueusement démesurée, n'ayant aucun rapport avec les quelques pans de murs en construction. Le cimetière n'existait plus, la tombe de Guillaume devait être enfouie sous cet édifice diabolique érigé en l'espace d'une nuit par une main venue d'un autre monde. Le choc de cette vision effrayante la fit revenir au présent. Son bouquet gisait à terre, elle l'avait piétiné. Complètement désorientée, elle regarda l'église tranquille dormant au soleil de midi. Dans sa tête, une phrase obsédante persistait : Guillaume, petit-fils d'Enéas seigneur de Frontignan, mort pour Dieu dans sa trentième année. Le souvenir fugace d'un profond désespoir lui ravageait le cœur comme si elle venait de perdre un être cher. Et une certitude : la tombe de ce Guillaume était sous l'église, plus exactement sous la chapelle de la Vierge. Inutile pour elle d'essayer de comprendre pourquoi elle en était si sûre. En fait, elle le savait, tout simplement comme on sait ce qu'on a vécu, un épisode de sa propre vie... Sauf qu'elle vivait au vingt et unième siècle et que le début de la

construction de l'église était daté approximativement du douzième... Les neuf cents ans qui séparaient les deux époques lui donnaient le vertige. Passé, présent, futur, ses souvenirs avaient gommé les siècles comme une machine à remonter le temps. On dit que la peur donne des ailes. Malgré son ventre imposant, Sabine se mit à courir jusque chez elle espérant y trouver Fabrice. Mais l'appartement était vide. Elle se laissa tomber dans le canapé, son cœur semblait vouloir s'échapper de sa poitrine. Chat lui sauta sur les genoux, ronronna de plaisir en se frottant à elle. Elle dit tout haut plus pour se rassurer que pour le félin complètement indifférent à ses angoisses et ne quémendant que des caresses :

— Tu vois Chat, je deviens cinglée. Je vis deux époques en même temps. Il s'est passé des évènements auxquels j'ai été mêlée, il y a bien longtemps. Ne me demande pas lesquels, je l'ignore. Pourquoi je revis ça maintenant ? Mystère. Mais c'est ainsi. C'est terrible, jamais personne ne me croira.

Chat ronronna de plus belle, Sabine fourra ses doigts dans sa fourrure et continua :

— Non, personne ne me croira, sauf si je trouve cette fichue tombe. Je ne vais quand même pas me pointer chez le curé en lui disant « Monsieur le curé, il y a un type enterré sous votre chapelle de la Vierge depuis neuf cents ans, je le sais je l'ai connu » ! C'est direction l'asile sur le champ. Il faut que je trouve des informations dans mes paperasses. Au milieu de tout ce charabia il doit bien y avoir un fil conducteur. Celui qui a écrit ces textes voulait donner des indications, c'est indéniable.

Elle posa Chat dépitée sur le canapé et étala ses papiers sur la table de la cuisine. Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas encore pris ses gouttes, termina le petit flacon et se prépara un sandwich.

— Commençons par le début, dit-elle à Chat venue se coucher sur ses documents. Tire-toi de là, Minette, tu te vautres sur une page d'histoire, c'est irrespectueux. Essayons de classer par époque. Si je trouvais qui est Nicée... Attend, Internet ! Imbécile que je suis !

Elle tapa « Nicée et Edesse », se retrouva submergée de milliers d'informations. Apparemment, c'étaient deux villes.

— Ecoute ça, Chat : le concile de Nicée en l'an trois cent vingt-cinq. La ville est située sur la façade orientale du Bosphore à cinquante kilomètres de Bursa... Connais pas... Constantin Premier procède à l'ouverture du concile... Aucun rapport avec notre affaire. Attend, attend ! La bataille de Nicée ! « Prise de Nicée en juin 1097 : Les contingents des croisés convergent vers Nicée, dont ils effectuent le blocus terrestre. Ils sont

approvisionnés en vivres et en machines de guerre par les Byzantins. Une force turque qui tente de forcer le blocus est battue par le comte de Toulouse qui fait catapultier les têtes des vaincus dans la ville. Une tour est détruite »

Sabine se mit à sauter d'un pied sur l'autre en jubilant.

— On y arrive, Chat, on y arrive !

« RAYMOND IV, dit Raymond de St Gilles Comte de Toulouse, mort le 28 février 1105 près de Tripoli en Syrie.

Il succéda en 1088 à Guillaume IV son frère. Il fut le premier des croisés (1095), le plus puissant et le plus distingué par ses talents et sa loyauté. Il fit vœu en quittant Toulouse de consacrer le reste de sa vie à combattre les infidèles. Il partit à la fin d'octobre 1096 à la tête de la troisième armée des croisés après avoir confié à son fils Bertrand l'administration de ses états. Il prit la route par l'Italie et retrouva les autres troupes à Constantinople. Il prit part au siège de Jérusalem et revint à Constantinople. En 1103, il alla mettre le siège devant Tripoli où il mourut en 1105. »

— Chat tu as devant toi le génie du siècle. J'ai trouvé. Tout cela a un rapport avec les croisés, plus exactement avec la première croisade, celle de 1097, la croisade des chevaliers. Mars 1098, fondation du comté d'Edesse. Donc, notre héros, si on peut l'appeler ainsi, Guillaume pour les intimes — pour ta gouverne Chat, c'est le type enterré sous la chapelle — a participé aux croisades. Tout cela éclaire d'un nouveau jour ce texte-là « Devant Nicée il s'est distingué et Edesse l'a vu en habit de parade » et « puisque Raymond est mort à Tripoli ». Donc Guillaume était le fils d'un seigneur de Frontignan que l'histoire a complètement oublié et il a participé aux croisades. Il est mort à Frontignan d'une maladie contractée en Orient. Cela se tient. Quant à l'illustre roi, il ne peut s'agir que du comte de Toulouse, mais comme il est mort à Tripoli il ne peut pas avoir été enterré à Frontignan, donc Guillaume a été enseveli avec un objet appartenant à l'illustre comte. En contrepartie, la suite est nébuleuse. On dirait que ces documents sont des recopies de plusieurs textes, comme si quelqu'un d'une période plus récente avait voulu rassembler des informations, quelqu'un qui aurait soupçonné l'existence de la tombe. Pour la protéger ? La piller ? Va savoir.

Au fur et à mesure de ses découvertes, Sabine devenait nerveuse, fébrile. Elle renversait des papiers, s'en prenait à Chat qui pourtant, couchée en bout de table, ne bougeait pas d'un poil. Elle tomba un document, le ramassa. Ses mains tremblaient. Elle continua néanmoins à commenter pour Chat d'une voix altérée : 1360, les routiers déferlent sur la ville. A cette époque, l'église est entièrement terminée. Il ne subsiste de l'église romane que le mur sud. Cela paraît logique que les consuls de Frontignan, avec

l'accord du seigneur, aient mis en sécurité certains biens de l'église considérés comme sacrés. Ensuite... Ensuite... Ce document ne peut pas dater de cette époque ! Ils parlent de l'église réformée ! J'avais raison. Quelqu'un, à une date relativement récente, a recopié des documents anciens. Si on réfléchit au fait que pendant la révolution les sans-culottes ont tout brûlé, cet individu, le copiste, a pu l'avoir copié juste avant pour sauver certaines informations. Donc, Marie et son fardeau ont pu avoir été enterrés au moment des pillages par les Huguenots vers 1561, pas en 1360 ! Et le défenseur des gentils, nous dit Internet, c'était Saint Paul. Et comme le pavage a été refait vers 1650, ils ont très bien pu murer la tombe sans savoir ce qu'il y avait vraiment dedans, le curé s'y étant opposé. Tout s'explique. Je vais chez le gynéco ensuite chez Edwige. On tient le bon bout.

Elle se releva avec difficulté, son mal de tête était revenu comme si des aiguilles transperçaient son cerveau. Lorsqu'elle rentra dans sa voiture, elle oublia d'attacher sa ceinture, commença par se tromper de vitesse et c'est presque dans un état second qu'elle arriva chez son médecin.

— Vous dites que vous avez des maux de tête ? De quel ordre ?

— De quel ordre ? Je ne sais pas. J'ai mal, j'ai des pertes de mémoire et des hallucinations.

— Allons, allons ! Des hallucinations ! Vous noircissez le tableau... Racontez-moi ça, mon petit. Vous prenez bien vos gouttes, au moins ? C'est important, vous savez. Dans votre état, je dirais que c'est primordial.

— Je suis folle, c'est ça ?

— Allons, allons ! Je n'ai pas dit ça. Je dis que vous êtes surmenée. Vous travaillez trop. Je vais vous faire un arrêt de travail jusqu'au début de votre congé maladie.

— C'est dans dix jours.

— Et bien, dix jours de plus vous feront le plus grand bien. Maintenant, détendez-vous et racontez-moi vos cauchemars.

Sabine le regarda. Son visage sympathique reflétait la compréhension. Après tout, c'était un médecin et les médecins étaient souvent des confidents. De plus il était cultivé et capable de comprendre ce qui la tracassait. Elle s'allongea sur le divan réservé aux femmes enceintes et se mit à parler.

Lorsqu'elle eut terminé il lui dit :

— Très intéressant. Mais sans fondement archéologique et sans rapport avec vos maux de tête. Mettez ces papiers à la poubelle vous ne vous en porterez que mieux. Suivez mon conseil : rentrez chez vous, ne parlez de ça à personne et reposez-vous. Je vous interdis d'aller gratter le sol de l'église ! Mais quelle idée ? Dans votre état ? Madame Nabet, vous n'êtes pas raisonnable.

Sabine promit d'être raisonnable. Elle prit les cachets qu'il lui avait donnés pour calmer son mal de tête et elle rejoignit sa voiture garée dans une rue derrière la chambre de commerce. Elle arrivait sur le quai lorsque deux individus l'interpellèrent :

— Madame Nabet ?

— Oui, c'est moi.

— Inspecteur Nardone, de la police judiciaire. Je travaille avec votre mari au commissariat. Il nous a demandé de venir vous chercher. C'est important, il a besoin de votre témoignage.

— De mon témoignage ? Ah oui, il doit être au courant maintenant. Je parie que c'est cet imbécile de gynéco qui l'a prévenu. Je vous suis.

Dans sa précipitation, Sabine laissa tomber son portable qui roula discrètement sous le banc. Elle n'y prit garde, pas plus que les deux hommes plutôt captivés par ce qui se passait sur le quai pourtant désert. Elle monta dans leur voiture et partit vers une destination qu'elle n'avait pas prévue.

— Vous allez nous expliquer, chef ? demanda Nardone qui commençait à trouver l'atmosphère lourde. Qui allons-nous cueillir et pourquoi ?

Fabrice roulait comme un fou depuis dix minutes sans dire un mot. Il avait mis le gyrophare pour pouvoir doubler les files de voitures agglutinées le long du canal à l'entrée de Sète. Tous les jours à cette heure de la journée, des embouteillages perturbaient la circulation. Il était près de quatorze heures, aucun d'eux n'avait déjeuné. Nardone qui avait horreur de sauter un repas commençait à s'énerver.

— Nous allons cueillir le gynécologue de Sabine. J'ai donné ses gouttes à Canzano pour analyse, il se trouve que ce brave toubib empoisonne

ma femme à petit feu depuis des mois. Je vous parie ma paye que ce type sait où elle est.

— Mais enfin ! C'est une histoire de fous ! Pourquoi empoisonnerait-il Sabine ?

— Figurez-vous que Sabine connaissait notre ami Lahaille. Il s'était fait passer pour un archéologue. Elle connaissait Lahaille qui a été assassiné, le gynécologue l'empoisonne avec de la Kétamine. Vous voyez le lien ?

— Le lien ? Quel lien ? Sauf votre respect, chef, je ne vois pas le rapport. Et vous croyez que ce type peut avoir empoisonné les vieux de Vic et mis le feu au bois ?

— Je ne crois rien ! s'énerva Fabrice en tapant sur son volant. Mais nous allons le savoir bientôt. Jean-Claude, tu as appelé du renfort ?

— Ils sont déjà sur place, chef, regardez cet attroupement devant la porte.

Fabrice se gara sur le trottoir. Des dizaines de badauds attirés par les voitures de police encombraient la chaussée.

— Faites-moi circuler tous ces voyeurs, dit Fabrice en colère à un policier venu à leur rencontre. L'oiseau est encore au nid ?

— Aucune idée. Nous vous attendons.

— Et bien, allons-y. Et pas de boulettes ! On fait ça en douceur. Sa femme est dans l'appartement avec lui. Cette pauvre femme est malade, inutile d'aggraver son cas.

Fabrice sonna plusieurs fois. Personne ne répondit.

— Ouvrez-moi cette porte, dit-il en essayant de contenir sa colère. On dirait qu'il n'y a personne. A tous les coups, il nous a entendus arriver.

Ils pénétrèrent dans l'appartement, apparemment désert. Mais quelqu'un geignait dans une pièce.

— Pétard ! Il ne s'embête pas le toubib ! remarqua Nardone en sifflant. Quel luxe ici ! Regardez cette collection de pipes !

— Eh ! On ne touche rien ! lui dit Abancourt. C'est mon boulot ça.

— Lieutenant ! Venez voir !

Fabrice rejoignit les policiers dans une chambre. Allongée sur le lit, la femme du gynécologue pleurait.

— Appelez un médecin dit Fabrice. Madame, pouvez-vous répondre à mes questions ?

Elle continua à pleurer sans répondre.

— Elle est en état de choc, dit Paulin. Regardez ses yeux. Vous n'en tirez rien. Peut-être que son mari l'empoisonne elle aussi ?

— Tu sais Jean-Claude que tu as des traits de génie parfois ? lui dit Fabrice plein d'admiration. Je n'avais pas pensé à ça. Il m'a dit qu'elle était malade, un genre de maladie d'Alzheimer et que Sabine souffrait de « troubles psychiatriques iatrogènes ». C'est lui qui souffrira de troubles psychiatriques quand je le tiendrai, ce coco-là ! Fouillez-moi minutieusement tout ça. Vous me mettez de côté tout ce que vous trouvez dans les tiroirs du bureau. Surtout des ordonnances médicales, bien que je ne le croie pas assez idiot pour avoir laissé traîner ici des documents compromettants. Moi je vais essayer d'interroger sa femme.

Fabrice la fit asseoir dans la cuisine et lui donna à boire. Elle but avec avidité un grand verre d'eau.

— Elle n'a pas mangé. Préparez-lui un petit en-cas avec ce que vous trouverez dans le frigo. Je ne veux pas qu'elle nous fasse un malaise.

Nardone se retint de lui rétorquer que lui aussi allait faire un malaise s'il ne se nourrissait pas. Il profita de son intrusion dans le frigo pour grignoter du saucisson en cachette de Nabet.

Assise devant son assiette, Madame Dupont se balançait sans mot dire.

— Elle a été battue, dit subitement Fabrice en regardant son décolleté. Appelez-moi une policière s'il y en a une ici. Je veux qu'elle l'examine. Et vous me lancez un mandat d'arrêt contre le docteur Dupont.

— Chef, regardez ce qu'on a trouvé. Une facture d'électricité pour une résidence secondaire à Lamalou les bains.

— Appelez-moi la police municipale de Lamalou. Je veux qu'ils me la surveillent. Combien de temps pour Lamalou par la route ?

— Une bonne heure, chef, voire plus. Avec les bouchons sur les routes, même avec le gyrophare vous n'irez pas plus vite.

— Je veux un hélico. S'il a touché un seul cheveu de Sabine je le pulvérise.

— Elle a bien été battue, confirma la policière. Je ne sais pas avec quoi. Et elle a dû prendre des coups dans le ventre aussi. Les coups dans le ventre ne laissent pas de traces, mais vu comme elle s'en plaint ! On ne peut pas la toucher. Il faut la faire hospitaliser. Si vous voulez mon avis, elle a été droguée. J'ai fait des stages de sensibilisation sur les drogues.

— Appelez le SAMU et restez avec elle. Je vous la confie, vous ne la quittez pas d'une semelle.

— Lieutenant ! La gendarmerie met un hélico à notre disposition dans un quart d'heure avec un médecin.

— On y va, dit Fabrice. Paulin, Nardone, avec moi. Vous aussi Abancourt si le voyage vous dit.

— Si vous n’y voyez pas d’inconvénient, lieutenant, j’aimerais mieux rester ici. On a besoin de moi... Et pour tout vous avouer, j’ai la trouille en hélico. Si vous pouvez vous passer de mes services ?

— Ok, je vous confie le ratissage de l’appartement. Si vous trouvez des documents sur l’église de Frontignan ou quoi que ce soit qui ait un rapport de près ou de loin avec cette église, vous me les mettez au chaud. On y va. Moi non plus je n’aime pas l’hélico, mais j’irais sur la lune s’il le fallait...

— Lieutenant, dit la policière, j’ai trouvé avec quel objet elle a été frappée. C’est l’embrasse du rideau. C’est une grosse corde jaune avec un gland en plastique.

— Qu’il s’avise de toucher un seul cheveu de Sabine et il ne touchera plus personne...

Sabine ouvrit les yeux. Sa tête la faisait souffrir plus que d’ordinaire. Elle était dans la pénombre, assise dans un fauteuil assez inconfortable. Elle mit un certain temps à reprendre ses esprits. Combien de temps était-elle restée inconsciente ? Elle l’ignorait. Quelques vagues souvenirs refaisaient surface. Les derniers instants sur le quai, la voiture qui était venue la chercher, puis un trou noir. Il lui semblait que quelqu’un avait mis ses mains sur sa bouche, puis le grand vide. Elle essaya de bouger, mais ses mains étaient attachées au fauteuil. Elle se tortilla, se mit à crier. Au bout d’interminables minutes, la porte s’ouvrit donnant de la lumière dans la pièce. Elle constata qu’elle était enfermée dans une chambre, attachée sur un fauteuil relax de jardin. Dans l’embrasure de la porte, se détacha la silhouette d’un homme, un de ceux qui étaient venus la chercher sur le quai.

— Monsieur Nardone, pleurnicha-t-elle, que se passe-t-il ? Où est mon mari ? Qu’est-ce que je fais ici ?

— Holà, ma petite dame ! Pas tant de questions à la fois ! Un, je ne suis pas Nardone, vous devriez vous en douter quand même ! Je suis David, votre nouveau copain. Deux, où est votre mari, j’avoue que je n’en sais rien et je m’en fiche. Probablement en train de vous chercher dans le canal à Sète ? A l’heure qu’il est, il doit vous croire morte. Cela nous laisse quelques temps pour vous poser des questions.

— Mais qu’est-ce que je vous ai fait ? Je ne vous connais pas. J’ai mal au ventre. Je suis enceinte, vous ne le savez pas ?

— Ah ça ! Pour le savoir, on le sait ! Vous pesez une tonne avec votre lardon ! Trêve de plaisanterie. Qu'avez-vous trouvé d'intéressant dans les papiers ?

— Les papiers ? Quels papiers ? Je ne vois pas de quoi vous parlez. David soupira et prit une chaise.

— Bon, le temps risque d'être long. Vous n'êtes pas coopérative, ma petite dame. Les papiers ? Vous savez ces choses fabriquées avec des écorces d'arbres sur lesquelles on écrit ? Ça vous revient ?

Sabine haussa les épaules.

— Arrêtez de vous ficher de moi. Quels papiers ? De quoi parlez-vous ?

— Bon, je vous rafraîchis la mémoire. Vous vous souvenez un certain Lahaille ? Votre archéologue préféré ? Il est mort d'une balle dans la tête parce qu'il voulait vous protéger. L'imbécile ! Il s'était pris soudain d'amitié pour vous ! On ne doit pas avoir de sentiments quand on participe à une affaire d'envergure ! Mais de l'envergure, lui il n'en avait pas. C'était un flic minable, et il a fait un gangster minable avec une mort minable. Oublions-le. Vous avez des papiers compromettants, chère petite madame. Vous n'auriez pas dû être aussi curieuse. Mais le chef est content de vous parce que, finalement, il paraît que vous êtes un médium hors pair. Pour ma part, je ne crois pas à ces conneries, et personnellement, je vous aurais éliminée depuis longtemps. Mais je ne suis pas le chef.

— C'est qui le chef ? cria Sabine en tentant de se dégager du fauteuil. Je ne sais rien moi ! Je suis enceinte, vous allez finir par tuer mon bébé ! Vous êtes des malades !

— C'est moi le chef ! dit une voix derrière David.

Sabine, l'espace d'un instant, crut qu'elle était encore en plein cauchemar. Mais elle ne rêvait pas, elle n'avait pas d'hallucinations, tout était bien réel.

— Docteur ? Docteur Dupont ? C'est vous ? Non, mais je rêve...

— Ah, pas ce coup-ci ma chère, répondit le docteur en ricanant.

Il prit une chaise, s'assit à califourchon et regarda Sabine en hochant la tête :

— Votre cas m'ennuie... Vous m'êtes bien sympathique. Si, si, croyez-moi. Mais je ne vais pas pouvoir vous rendre la liberté. Vous savez trop de choses, mais vous ne m'avez pas tout dit. Que savez-vous de ce trésor caché dans l'ancien cimetière de Frontignan ?

— Un trésor ? Quel trésor ? Vous croyez qu'il y a un trésor ?

— Vous m'agacez maintenant ! s'énerva le docteur en bondissant de sa chaise. On arrête les mondanités. Vous me dites ce que vous savez, et peut-être je vous tuerai sans vous faire trop souffrir.

— Vous ne me tuerez pas, fanfaronna Sabine. Mon mari est policier. Je suis sûre qu'il est déjà à ma recherche.

Le docteur s'arrêta d'arpenter la salle de long en large et se planta devant Sabine, les bras derrière le dos et ricana :

— Votre mari, ça m'étonnerait qu'il vienne à votre secours. Hier après-midi il a été pris à partie par les viticulteurs et il a été blessé. Aux dernières nouvelles, il était à l'hôpital. Alors, on se calme et on me dit tout.

Sabine ne répondit pas. L'information mit un certain temps à se faire un chemin jusqu'à sa conscience. Fabrice blessé, ce n'était pas possible ! Elle ne s'était jamais imaginé qu'il put être blessé dans l'exercice de ses fonctions. Fabrice était invulnérable, un point c'est tout. C'était le meilleur flic de tout le Languedoc Roussillon et même de toute la France. Il ne se serait pas laissé tirer dessus par n'importe quel imbécile et les viticulteurs étaient eux-mêmes des victimes, pas des assassins.

— Vous ne me croyez pas ? insista le docteur. David, va me chercher le journal.

Il brandit le « Midi Libre » sous le nez de Sabine. En gros sur la première page, on voyait Fabrice ensanglanté, attaché à une chaise. Sabine eut juste le temps de voir la photo. Le docteur se mit à lire : « cet après-midi, le lieutenant Nabet a été kidnappé par les viticulteurs. Blessé grièvement, il a été transporté au CHU de Montpellier ». Depuis, pas de nouvelle.

Il donna un coup de journal sur la tête de Sabine. Elle eut envie de pleurer, mais dans un sursaut d'orgueil, elle se ressaisit et demanda :

— D'accord, mon mari est à l'hosto. Que me proposez-vous comme compromis ?

— Content de voir que vous devenez raisonnable. Donc question numéro un : où se trouve le trésor ? Regardez ce document. Il paraît que vous lisez le latin ? Vous noterez qu'il parle d'un calice, d'une croix, de Marie portant l'enfant Jésus... Que savez-vous à propos de ces objets ? Qu'avez-vous vu dans vos rêves ?

— Rien. La seule chose que je sais, c'est qu'un homme est enterré sous la chapelle de la Vierge. Autrefois, c'était le cimetière. Il s'appelle Guillaume, il est mort en 1107 d'une maladie contractée pendant la première croisade. Apparemment, ont été enterrés avec lui des objets sacrés pour les soustraire à la folie des Huguenots.

Elle prit une pause avant de rajouter d'un ton sarcastique :

— Si vous voulez les récupérer, il va vous falloir casser le sol de l'église. Je vous souhaite bien du plaisir. Vous avez vu les dalles ? Non ? Il va vous falloir un marteau-piqueur...

La gifle partit avant même qu'elle ait fini sa phrase. Elle se mit à pleurer et bredouilla :

— Vous êtes un fou, un malade. Vous feriez bien de vous faire soigner.

— C'est vous, la malade. Paranoïa aiguë, troubles psychiatriques iatrogènes. J'ai fait un rapport circonstancié sur vous et votre maladie. Si vous vous suicidez, personne n'en sera étonné, c'est un des aspects de la maladie : destruction de soi, angoisses de mort.

— Vous ne croyez pas que je vais me suicider ! Malade ou pas, je tiens à la vie moi !

— Mais on vous y aidera ma chère. Regardez David. Il fera ce que je lui demanderai. Je ne peux pas me permettre de vous laisser derrière moi. Vous voyez, actuellement il est impossible à quiconque de faire un lien entre moi et ce flic assassiné sur la plage des Aresquiers. Il n'y a que vous. Vous comprenez ? J'espère que vous comprenez. Je n'aimerais pas tuer quelqu'un qui ne saurait pas pour quelle raison il meurt, cela ferait négligé.

— Vous êtes malade, répéta Sabine anéantie. Et mon bébé ?

— Oh, à cet âge-là on n'est pas humain !

— C'est vous qui dites ça ? Un gynécologue ? Vous n'avez pas honte ? Normalement, vous êtes là pour donner la vie ! Espèce de fou ! Vous vous ferez prendre et vous passerez votre vie en prison.

Le docteur souffla, son regard se perdit dans le vide. Sabine eut peur qu'il ne la giflât une fois de plus. Mais il eut seulement un geste d'impuissance, comme si au fond de lui, une lueur de prise de conscience se faisait. Elle espéra en vain. Il ne la regarda même pas et s'adressa à son homme de main.

— David, tu me la fais taire. Elle m'agace. Cette gourde n'est même pas capable de nous aider ou elle le fait exprès.

-Mais non ! hurla Sabine. Je ne peux pas vous aider ! Je ne sais rien. Qu'est-ce que vous croyez que je vois ? Je ne suis pas la vierge ni Jeanne d'Arc ! Vous me gonflez à la fin ! Ramenez-moi chez moi !

— Désolé, c'est impossible. David, occupe-toi d'elle. Moi je vais dormir. Je n'ai pas dormi de la nuit. Ma femme, vous comprenez ? Elle ne veut pas coopérer elle non plus. J'ai dû la droguer. Comme vous.

— Comme moi ? Je ne suis pas malade ? Vous m'avez droguée ? Vous êtes encore plus maboul que je ne me l'imaginais ! Et qu'avez-vous fait à votre femme ? Vous l'avez tuée ?

— Corrigée seulement. Vous voyez, tout est à elle, à commencer par les documents que vous avez si bien photocopiés. Entre parenthèses, ce n'est pas bien d'avoir voulu me doubler. Enfin, passons. Donc je vous disais que tout était à elle y compris le cabinet. Et elle voulait divorcer. Je vous demande un peu, divorcer ! Comment voulait-elle que je règle mes dettes de jeu si elle me prenait tout ? Et ce trésor, imaginez-vous que j'en ai besoin !

— Vous m'avez droguée ! répéta Sabine qui ne l'écoutait plus. Et avec quoi ? Comment ?

— Kétamine dans vos gouttes. Normalement, c'est un anesthésique. Mais en usage détourné, Elle entre dans la composition de l'ecstasy, entre autre hallucinatoire.

Sabine se mit à hurler et se débattit sur le fauteuil. Elle tenta de se dégager mais elle était solidement attachée par les poignets avec une corde qui commençait à lui entamer la peau. Elle retomba assise, anéantie, assommée.

— Et mon bébé ? Vous avez drogué mon bébé ? Il va naître anormal...

— Tss, tss, quelle mesquinerie ! Vous ne pensez décidemment qu'à vous. Bon, trêve de plaisanterie, David, occupe-toi d'elle. J'attends des nouvelles de Louis, il devait passer à mon domicile récupérer des documents et prendre rendez-vous avec notre contact pour fourguer les objets. Il aurait déjà dû appeler. Où traîne-t-il encore ? Décidemment, on ne peut pas dormir tranquille.

Le docteur quitta la pièce sans même jeter un coup d'œil à Sabine. Elle n'entendait plus rien. Fabrice blessé et à l'hôpital, elle prisonnière de ces fous furieux, qui pourrait venir à son secours ? Elle était condamnée à mourir avec son enfant et tout le monde croirait à un suicide ! La révolte la submergea. Elle se mit à sauter sur son fauteuil instable en criant et faillit le renverser.

. David décontenancé lui intima l'ordre de se taire.

— Me taire ? Espèce d'imbécile ! Tu ne vois pas qu'il te mène en bateau ? Il n'y a rien à gagner dans cette histoire ! Qu'est-ce qu'il t'a promis ? Un trésor ? Des bijoux, des objets rares ? Il n'y a rien de tout ça ! C'est un fou ce type. Vous avez empoisonné la moitié des vieux de Vic la Gardiole, mis le feu au bois des Aresquiers et tué un handicapé mental dans quel but ?

— On n'a rien fait de tout ça. C'est le chef qui a tué le flic parce qu'il voulait te protéger, il ne voulait plus que tu sois impliquée. Alors le chef a pris le flingue et il a tiré. Louis et moi nous sommes contentés de transporter le corps.

— Eh bien, personne ne vous croira. Vous irez en prison pour une tombe où gît un homme mort depuis mille ans. Un tas d'os en somme... Et en plus de ça, cette tombe est sous l'église ! Vous vous êtes fait couillonner ! Vous ne saviez pas que votre chef avait empoisonné toute une population ? Vous ne lisez jamais les journaux ?

David ne répondit pas, mais Sabine constata au sérieux soudain de son visage qu'elle avait tapé dans le mille. Malheureusement, le docteur ne lui laissa pas le temps d'enfoncer le clou. Il rentra en trombe, une seringue à la main.

— Je viens d'avoir Louis. Les flics ont perquisitionné chez moi. Il faut se tirer. J'endors la donzelle et nous la transportons dans la voiture. Cet abruti de Louis nous laisse tomber. Il ne perd rien pour attendre celui-ci...

— Laissez-moi tranquille ! supplia Sabine. Vous pouvez partir, je ne dirai rien. Mais, je vous en prie, laissez-moi.

— Taisez-vous ! répondit le docteur nerveux. Vous me fatiguez.

Il souleva la manche du chemisier de Sabine et malgré ses tremblements et qu'elle se débattît, il lui fit une intraveineuse en disant :

— On se dépêche. Amène la voiture.

Sabine ne vit pas la suite. La tête penchée sur le côté elle s'endormit comme un bébé. David n'eut le temps de sortir. Un haut-parleur annonça :

— Sortez les mains en l'air, il ne vous sera fait aucun mal !

— On sort par derrière. David, amène-toi, il faut porter Madame Nabet.

— On ferait mieux de la laisser ici. Elle va nous encombrer, c'est tout. Vous avez tué les vieux de Vic ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu es malade ?

— Je vous demande si vous avez tué tous les vieux de Vic ? C'est vrai ? Et le feu au bois, c'est vous aussi ? Et le trésor ? Comment allez-vous me payer s'il n'y a rien ?

— On verra ça plus tard, imbécile ! Il faut se tirer.

— Non, on ne verra pas ça plus tard. Répondez.

David bouscula le docteur qui tituba en arrière.

— Dernière sommation ! Sortez ! répéta le haut-parleur.

— On va sortir, dit David d'un ton froid. On va sortir et se rendre. Moi je n'ai tué personne.

— Sale Judas ! Tu vas me le payer !

Le docteur n'eut pas le temps de faire d'autres menaces. David lui envoya un coup de poing dans la figure qui le mit hors circuit pour un moment.

Puis, il ouvrit la porte les mains en l'air pour se rendre. Il reconnut l'inspecteur Nabet pour l'avoir vu la veille aux informations et lui dit :

— Votre femme est là. Il lui a fait une piqûre, elle dort.

Sabine quitta la résidence secondaire du médecin en hélicoptère pour le CHU de Montpellier. Nabet en avait perdu l'usage de la parole. Sa colère et son angoisse l'étouffaient. Nardone appela lui-même le procureur pour demander un mandat d'arrêt à l'encontre des trois hommes dont l'un d'eux s'était évanoui dans la nature.

En dépit de sa demande, Fabrice ne fut pas autorisé à abandonner son enquête. Le préfet refusa cette démission de poste au moment crucial. Fabrice eut beau arguer que son implication personnelle pouvait en obstruer le bon fonctionnement, il fut intraitable. Pour lui, le lieutenant Nabet était le seul flic compétent dans ce genre de problème. A tel point que Fabrice, fatigué et frisant la paranoïa, s'imagina que c'était un piège pour le faire tomber. Néanmoins, il ne quitta pas son poste et, sans même avoir été au chevet de sa femme qu'il abandonna aux bons soins de sa mère, il rejoignit son bureau.

— Amenez-moi ces deux minables, dit-il à ses collaborateurs.

— Lieutenant, intervint le commissaire, vous mettez la pédale douce. Le docteur Dupont a des entrées au...

— Rien à foutre, le coupa Fabrice. Je ne veux pas savoir où il a des copains. Le préfet me veut moi et pas un autre ? Il faudra payer le prix fort, c'est-à-dire me laisser agir à ma guise. Ensuite, vous pourrez me casser. Moi j'irai pouponner, si c'est encore possible, car la vie de ma femme est en danger et celle de mon fils je ne vous raconte même pas ! Alors faites-moi rentrer ces deux abrutis. Non, d'abord le larbin du docteur, tout seul. Je garde le meilleur pour la fin.

En regardant David affalé sur la chaise, l'air hagard, Fabrice se dit qu'il avait devant lui le portrait du parfait abruti. David se dandinait sur sa chaise, grattait le carrelage du bout de ses chaussures et n'osait pas regarder Nabet en face. Fabrice, par contre, le dévisageait au point de le mettre mal à l'aise, ce qui était calculé. Il resta un moment, silencieux, sans poser de question. Puis il se leva, ouvrit la fenêtre laissant entrer l'air chaud. La climatisation s'éteignit. Le silence de la pièce fut remplacé par les cris de la rue et le bruissement des cigales qui s'en donnaient à cœur joie dans le parc voisin. David tourna la tête vers la fenêtre et Fabrice la referma. Il passa

derrière lui, prit un livre dans la petite bibliothèque où il rangeait ses livres et ses comptes rendus d'enquêtes et revint à son bureau. David fit racler la chaise sur le carrelage.

— Tu t'impatientes ? demanda Fabrice. Pas moi, j'ai tout mon temps. J'aime observer mes suspects. Enfin, quand je dis suspect, c'est un doux euphémisme. Disons que tu es mon accusé numéro deux. Je suis content de te voir. Cela fait plusieurs jours que je me creuse les méninges pour mettre un visage sur les meurtriers d'au moins une dizaine de personnes. Je suis gâté. Tu as la tête du parfait assassin.

— Je n'ai tué personne !

— Ne me fatigues pas, j'ai l'habitude. Nous gagnions du temps si tu avouais. De toute façon, vous avez été pris en flagrant délit.

— On ne l'a pas tuée votre femme.

Nabet se leva, s'assit sur le coin du bureau et mit son visage devant celui de David.

— Non, vous ne l'avez pas tuée. Mais cela ne vaut pas mieux. Dans l'état où elle est, c'est du pareil au même. Alors, je vais te faire une confidence, si elle meurt, ne te fais pas de souci pour ton avenir. Tu ne croupiras pas en prison. Je te ferai la peau avant. Et au docteur également.

— Eh, oh ! Je n'ai tué personne moi ! Merde alors ! En plus je vous ai aidé en assommant le docteur ! Vous n'allez pas me coller le reste sur le dos !

— Cela dépend. Si tu me fais des confidences, je verrai ce que je peux faire pour te garder en vie. Et tâche d'être poli. Il s'appelle comment, l'autre zigou ? Celui qui s'est fait la valise en vous laissant porter le chapeau.

— Louis. Mais ce n'est pas lui non plus qui a zigouillé le flic. C'est le toubib. Lahaille ne voulait plus jouer le jeu à cause de votre femme. Il n'était pas d'accord pour la gaver de potion magique. Il disait que ça pouvait la tuer. Le toubib l'a liquidé parce que votre femme, quand elle est sous médicament, c'est une sacrée visionnaire ! Le docteur, ça le rendait hystérique. Il disait qu'elle voyait le passé et qu'elle allait trouver le trésor.

— Le trésor ? Voilà autre chose ! De quel trésor s'agit-il ? Vous croyiez que quelqu'un avait planqué des lingots dans l'église ? Vous êtes vraiment naïfs.

— Pas des lingots. Des objets d'une valeur inestimable. Le toubib a trouvé des parchemins très vieux, appartenant à sa femme, qui dévoilaient l'existence d'une crypte dans l'ancien cimetière où ont été enterrés il y a des siècles des objets de culte. Mais d'après votre femme, il serait sous l'église, pas sous l'esplanade. On aurait construit l'église dessus.

— Et vous avez cru tous les deux à toutes ces conneries ? Vous êtes encore plus bête que prévu ! Un trésor ! Franchement tu me déçois. Ou tu me racontes des salades. D'ailleurs, je pencherais plutôt pour ça. Parle-moi un peu des viticulteurs. Lesquels connais-tu ?

— Je n'en connais aucun. Combien de fois faudra-t-il vous le dire ?

— Et bien, on va voir ça.

Il prit le téléphone et appela Paulin.

— Jean-Claude, amène-moi les viticulteurs, j'ai besoin d'une confrontation.

— Ok chef. Vous avez le préfet sur l'autre ligne. Il gueule comme un putois.

— Le préfet ? Qu'est-ce qu'il me veut encore, celui-là ?

— Lieutenant ! aboya le préfet. Vous savez ce que j'ai devant la porte de la préfecture ? Une émeute ! Une révolution ! Une manifestation de viticulteurs, avec les tracteurs, les camions citernes, et ils inondent la rue ! Personne ne m'a prévenu de leur arrivée, pourtant ils n'ont pas dû passer inaperçus sur la route ! A tous les coups ils ont bénéficié de l'indulgence de la police qui les a laissés faire ! Des sanctions ! Je vais prendre des sanctions ! Figurez-vous qu'ils balancent des ceps de vignes dans toute la rue de la Loge, déversent des hectolitres de vin qui dégoulinent dans les caniveaux et ça pue jusqu'au centre-ville ! Avec cette chaleur, vous imaginez ? En plus de ça, en plein après-midi, je ne peux pas envoyer les CRS, la rue est noire de monde et ils ont le soutien de la population. Dame ! Ils font picoler tous les passants ! Ils demandent la libération de leurs collègues. Démerdez-vous. Je veux qu'ils soient libérés avant ce soir. Moi je vais parler aux journalistes, je vais leur dire que vous avez trouvé les coupables. Je demande au procureur qu'il m'inculpe ces deux lascars. Mais libérez les viticulteurs, c'est un ordre.

— Monsieur le préfet, je ne peux pas les libérer aussi vite. Il me faut la preuve qu'ils n'ont aucun lien avec le médecin. Rien n'est clair dans cette affaire. Je ne comprends pas le mobile. Le médecin était à la recherche d'un trésor. C'est un illuminé, un paranoïaque. Il a des dettes de jeu énormes, et en plus il se drogue ! C'est un malade qui a réussi à embarquer avec lui deux types pas futés qui ont cru en ses rêves. Monsieur le préfet, je suis persuadé qu'il n'a rien à voir avec les viticulteurs.

— Quoi ? Il a empoisonné votre femme ! Cela ne vous suffit pas comme lien ? Dois-je vous rappeler que les personnes âgées de Vic ont été empoisonnées ? Et les gendarmes ? On ne les aurait pas drogués des fois ?

— Je sais tout cela, Monsieur le préfet. Laissez-moi quarante-huit heures. Je reprends l'affaire à zéro.

— Quarante-huit heures ? C'est déjà quarante de trop. Figurez-vous que les viticulteurs ont décidé de camper devant la préfecture. Je ne peux même pas sortir incognito !

— Je comprends Monsieur le préfet, je comprends, et encore vous, vous n'êtes pas blessé. Au fait Monsieur le préfet, j'imagine que vous alliez me demander des nouvelles de ma femme ? Parce que ça ne va pas très fort. Elle dort toujours. Les médecins ne savent pas l'impact qu'a pu avoir la Kétamine sur le bébé. Ils parlent de provoquer l'accouchement prématurément pour le mettre en couveuse. Vous voyez Monsieur le préfet, les dégâts de la rue de la Loge, en regard de ce que je risque de perdre, hein ? C'est si peu... Au revoir Monsieur le préfet.

Et il raccrocha en rouspétant :

— Il va me lâcher celui-là ? Bon, reprenons. Messieurs, je vous présente David. A moins que vous ne le connaissiez déjà ? Vous ne l'auriez jamais vu traîner du côté de Vic ? Il est soupçonné d'avoir tué Lahaille, empoisonné ma femme, les vieux de Vic, mis le feu au bois et assassiné Fred. Un joli coco...

— Espèce de salaud ! cria Adrien en se levant d'un bond. Je vais le crever cette ordure !

— On s'assied s'il vous plaît et on se tient tranquille. Je veux savoir quel rapport il a avec vous, lequel d'entre vous le connaît.

— Jamais vu, dirent en chœur les viticulteurs.

— Laissez-le nous cinq minutes, rajouta Toillon. Je vous promets que nous vous ramenons sa déposition sur un plateau.

— C'est bien gentil à vous, mais je suis assez grand pour me débrouiller tout seul. Bon, Paulin, reconduit cet abruti en cellule pour qu'il puisse méditer et ramène le docteur. Peut-être sa tête reviendra-t-elle à ces messieurs ?

Paulin revint accompagné de deux policiers, traînant avec eux le docteur Dupont qui refusait d'avancer. Il n'avait pas eu sa dose de cocaïne et tremblait.

— Asseyez-vous lui dit calmement Fabrice retenant une furieuse envie de lui mettre son poing dans la figure ou de le brûler avec une cigarette ou lui faire connaître d'autres sévices corporels, sévices qui lui paraissaient encore des caresses par rapport aux souffrances qu'il avait endurées.

— Laissez-moi tranquille ! Je veux un avocat. J'ai des amis au gouvernement...

Adrien se leva soudain et lui sauta dessus.

— Des amis au gouvernement ? Espèce de vermine, je vais t'arranger le portrait moi ! Tes amis ne te reconnaîtront plus ! Assassin ! Pyromane !

— Monsieur Desnoyers, calmez-vous. Je vais résumer la situation. Donc, Monsieur Dupont, nous avons épuché vos comptes, le moins qu'on puisse dire c'est que ce n'est pas brillant. Vous jouez au poker et vous perdez beaucoup de sommes, l'argent de votre femme en fait, que vous faites passer pour une malade alors que vous la gavez de Kétamine. Vous avez entendu parler d'un trésor sous l'ancien cimetière de Frontignan et vous vous imaginez que ma femme pour je ne sais quelle obscure raison est capable de le localiser. Je pense que l'abus de cocaïne est pour quelque chose dans vos délires. Vous vous payez les services d'un ancien flic recyclé en détective à son compte, mais là, première complication, ce monsieur ne veut plus coopérer car finalement c'est un voleur mais pas un assassin. Donc, premier assassinat. Ensuite, et alors là je perds le fil de votre réflexion, vous décidez d'assassiner les vieux de Vic, peut-être parce que vous croyez qu'ils ont quelque chose à voir avec l'église ? Vous vous servez de Fred que vous avez dû rencontrer aux boules – je me suis renseigné, il paraît que vous jouez de temps en temps à Frontignan – et vous mettez le feu au bois. Pourquoi avoir mis le feu au bois, Monsieur Dupont, qui connaissiez-vous là-bas ?

— Je n'ai rien fait de tout ça, gémit le docteur. Ne me mettez pas tout sur le dos. Je ne connais pas ces messieurs.

— Bien, vous avez déjà répondu à une de mes questions.

Nabet se leva, se campa devant les viticulteurs en disant :

— Messieurs, je vous fais toutes mes excuses. Vous êtes libres. Mais je peux avoir besoin de vous à l'occasion pour vérifier ses dires. D'ailleurs, je voudrais faire une reconstitution dans le bois, si vous pouviez être présents ?

— Avec plaisir, dit Claude Toillon, bien que la vue du bois me donne envie de gerber. Lieutenant, à votre disposition.

— Quand vous aurez fini votre enquête, laissez-moi ce type quelques minutes, lieutenant, rajouta Adrien toujours hargneux. J'ai fait un peu de boxe dans ma jeunesse. Le ring me manque. Il a une vraie tête de punching-ball.

— Désolé mon vieux, cet honneur m'est réservé.

Le docteur Dupont se mit à pleurer en hoquetant.

— Je n'ai rien fait de tout ça. Vous vous trompez. J'en ai rien à foutre de votre bois et de vos vieux ! Je ne les connais pas.

Fabrice soupira et prit le téléphone.

— Monsieur le procureur ? Je fais relâcher les viticulteurs. Aucune charge à retenir contre eux. Oui, Monsieur le procureur, je leur fais des excuses. J'ai besoin d'un mandat d'arrêt contre le docteur et son sbire. Avoué ? Non, il n'a pas avoué. D'après son homme de main, il n'est responsable que de la mort de Lahaille, et bien entendu de l'empoisonnement de ma femme et de la sienne. Mais ils vont parler, ce n'est plus qu'une question d'heure. Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Aller voir ma femme, Monsieur le procureur, et prendre un bain, ensuite on verra. Mes hommages à votre dame.

— Je n'ai pas tué les vieux ! cria le docteur en se débattant. Ne comptez pas me mettre ça sur le dos ! Je veux mon avocat.

— Vous allez l'avoir, docteur. Mais si ça ne tenait qu'à moi, il ne vous reconnaîtrait pas votre avocat ! Et il vaut mieux pour vous que ma femme et mon bébé se sortent de ce pétrin. Sinon, je vous fais la peau, mon vieux, parole de Nabet. Et vous savez quoi ? Tous mes copains, là, les autres flics, ils me laisseront faire.

Nabet quitta son bureau sous les injures du médecin. Pourtant, il n'était pas pleinement satisfait. Malgré son aversion envers le patricien et son furieux désir de le massacrer, il n'était pas certain de son implication dans l'affaire de Vic.

— Et si j'avais deux affaires sur les bras ? dit-il tout haut.

— Vous me parlez, Mieutenant ? lui demanda le policier de faction devant le commissariat.

— Non, Paul, je parlais tout seul. Cette affaire me rend fou.

— Je comprends chef. Bon rétablissement à votre femme.

Nabet nota que tout le commissariat était au courant de l'état de Sabine. Il se sentit soudain si fatigué qu'il eut l'impression d'être incapable de conduire, comme si ses jambes ne voulaient plus le porter, comme si le monde entier s'appuyait de tout son poids sur ses épaules.

— Vous êtes de garde pour la journée ? demanda-t-il au planton. Alors vous allez me servir de chauffeur, je suis incapable de conduire, et Paulin et Nardone sont occupés. J'ai déjà deux nuits blanches derrière moi, c'est trop.

Paul ne se le fit pas dire deux fois et prit le volant. C'était plus marrant que de rester planté devant la porte à regarder la rue. Fabrice s'affala sur le fauteuil passager, alluma l'autoradio, et s'endormit bercé par le ronronnement de la voiture et un récital de violons diffusé par France Musique.

Au pont de Villeneuve les Maguelone, la queue de voitures laissait présager une attente très longue. Les manifestations du centre-ville rendaient la circulation aux abords de Montpellier complètement surréaliste. Déjà, en temps normal, il était très difficile de rentrer en ville à six heures du soir, mais là, c'était carrément illusoire de croire échapper à une attente inférieure à deux heures. Paul regarda Nabet qui dormait d'un sommeil agité, la bouche ouverte en gémissant, eut pitié de lui et brancha la sirène d'alarme. Il doubla la file de voitures comme si tous les bandits de France s'étaient échappés de la prison, passa le pont sur lequel les voitures venant en sens inverse s'étaient arrêtées en entendant hurler la sirène, et fila comme un fou en ignorant les feux rouges, les crissements de freins des autres usagers, les coups de klaxons et les insultes.

— Ne nous tue pas Paul, s'il te plaît, dit Nabet en ouvrant les yeux.

— Ne vous bilez pas chef, au volant je suis le meilleur flic de Sète. Je fais de la compétition automobile.

— Ouais, peut-être, mais on n'est pas à la télé et tu ne poursuis pas des gangsters.

Paul acquiesça déçu et continua la route avec un peu plus de modération sans toutefois arrêter la sirène.

Il gara la voiture juste devant le CHU Arnaud de Villeneuve et Fabrice se rua dans l'ascenseur. Dans le couloir de la maternité il tomba nez à nez avec Firmin le grand-père de Sabine.

— Content de te voir gamin, dit celui-ci en l'embrassant. La petite est réveillée. Pas brillante, mais réveillée. Ma fille est avec elle.

IL n'osa pas lui dire que les premiers mots prononcés par Sabine dans son sommeil furent « Guillaume, où est Guillaume ? » car il aimait bien Fabrice. Qui était ce Guillaume qu'elle réclamait avec autant de chaleur ? Firmin en était encore à se torturer les méninges, espérant que sa petite fille n'avait pas fait d'infidélité à son mari. A quatre-vingt ans, Firmin gardait les tabous – ou les chimères – de sa génération : on aimait pour la vie. Toute cette histoire lui rappela Louise partie trop tôt, le laissant affronter tout seul les épreuves de la vie. Si elle avait été là, elle aurait su comment parler à Sabine. Il essuya une larme et entraîna son petit-fils, en tout cas celui qu'il aimait comme tel, dans la chambre.

Sabine était assise, fatiguée, mais vivante. Elle racontait à sa mère effarée, les hallucinations dont elle avait été l'objet.

— Et je te jure, maman, que c'est la réalité. Je ne sais pas comment c'est possible, mais je te jure qu'il y a une tombe sous la chapelle avec des objets...

Elle ne finit pas sa phrase. Elle venait de voir Fabrice avec son grand-père et se mit à pleurer.

Firmin et Emilie quittèrent discrètement la chambre.

— J'ai eu peur, dit simplement Fabrice en serrant sa femme dans ses bras. Si tu savais comme j'ai eu peur. Ne me refais plus jamais ça...

— Il m'a dit que tu étais blessé, à moitié mort, je m'en foutais de vivre ou pas. Et notre bébé ? Tu te rends compte, il nous a empoisonnés avec ses gouttes.

— Je sais, dit Fabrice, je les ai faites analyser par Canzano. Je t'aime.

Sabine se mit à pleurer et enfouit sa tête dans les bras de Fabrice.

— Oh, moi aussi ! Moi aussi. Tu ne peux pas savoir à quel point.

(Firmin, qui n'avait pas pu s'empêcher d'écouter à la porte, sourit, rassuré, et entraîna sa fille avec lui à la cafétéria où il avait l'intention, pour fêter les retrouvailles de ses deux petits-enfants, de boire une bière bien fraîche.)

— Il faut que tu me dises toute la vérité, dit Fabrice. Ton docteur c'est un malade mental, mais on va l'accuser d'être l'assassin des vieux de Vic, de Fred et d'avoir mis le feu aux Aresquiens. Ce n'est pas que je le porte dans mon cœur ce type, je lui ferais bien la peau, mais il y a un enfoiré, voire plusieurs, qui vont se tirer d'affaire et le laisser porter le chapeau ainsi qu'à son acolyte. Et ça, je ne peux pas l'admettre. Parce que plus j'y pense, plus je me dis que ce n'est pas lui, même si ça arrange le préfet. Qu'est-ce que c'est cette histoire de trésor ? Des hallucinations ?

— Oh non, il est bien réel, bien que je ne voie pas vraiment de quoi il est fait. Des objets de l'époque médiévale, sûrement d'une grande valeur. Les parchemins qu'il m'a donnés sont des copies, mais des copies du dix-huitième siècle à mon avis, d'avant la révolution, il faudra les faire expertiser. Cependant, la valeur du prétendu trésor doit être disproportionnée par rapport à ce qu'a imaginé le docteur. Il est malade. Il a cru qu'en trouvant un trésor il pourrait régler ses dettes de jeu.

— Je sais, il est endetté jusqu'au cou. Il a les huissiers sur le dos. Il ne pouvait pas supporter de perdre son train de vie, sa notoriété, parce que, figure-toi, ce Monsieur joue dans la cour des grands ! Il connaît au moins intimement un ministre, dont je tairai le nom, avec lequel il passe ses vacances. Tu vois l'enjeu ?

— Oui, mais je ne vois pas le rapport avec les Vicois.

— Moi non plus. Et j'ai bien l'intention de continuer mon enquête, n'en déplaie au préfet. Tant pis si les manifestations viticoles prennent de

l'ampleur. Je n'ai pas envie de me retrouver avec d'autres cadavres et d'autres feux sur les bras d'ici peu.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Les viticulteurs manifestent devant la préfecture. Depuis ce matin, c'est la panique. J'ai eu le préfet en début d'après-midi, il est enfermé dans son bureau, mais je n'ai pas d'autres nouvelles.

— Allume la télé, c'est l'heure des informations.

Effectivement, loin de s'être arrêtée, la manifestation avait pris de l'ampleur. D'autres camions citernes étaient rentrés en ville et la rue de la Loge dégoulinait de vin rouge comme un fleuve de sang jusqu'à la place de la Comédie. Enfermé dans la préfecture, le préfet lançait un appel au calme, au bon sens des viticulteurs, qui eux réclamaient l'indemnisation complète des assurances pour les dégâts subis par leurs camarades et menaçaient de faire durer le siège des lieux publics. Le présentateur rappelait en images les événements de la veille notamment celle où on voyait le lieutenant Nabet attaché à sa chaise dans la mairie de Vic.

— Oh mon Dieu ! gémit Sabine. Heureusement que je n'ai pas vu ça hier !

Sur l'écran, défilaient les images de la ville bloquée à toutes ses entrées par des bouchons monstres. On pouvait en sortir, mais pas y rentrer. Les journalistes filmaient tour à tour la rue de la Loge, la préfecture, le rond-point du « Grand M » complètement obstrué où des agents de police tentaient en vain de débloquer la circulation.

— Le lieutenant Nabet a toute ma confiance, disait le préfet. Nous avons arrêté les coupables. Je vous promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir...

Fabrice éteignit la télé.

— J'ai assez entendu de conneries pour aujourd'hui, dit-il en regardant sa femme avec amour. Donne-moi des nouvelles de notre fils. Que disent les médecins ?

— On va venir me faire une échographie. Le docteur dit qu'on verra s'il faut me faire une césarienne ou non, s'il peut rester dans mon ventre ou s'il faut le mettre en couveuse. Peut-être faudra-t-il lui faire une transfusion sanguine complète ? J'ai peur Fabrice, il est encore si petit !

Une infirmière entra, empêchant Fabrice de répondre.

— Madame, je vous conduis à l'échographie.

Dans la salle des radios, le silence n'était troublé que par le cliquetis de l'appareil. Le médecin prenait des mesures, hochait la tête, sans rien dire. Fabrice avait envie de hurler.

— Comment va mon fils ? Docteur, je vous en prie, dites-nous quelque chose.

— D'après mes premières constatations, le bébé va bien. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire une césarienne. Il faut du repos, du calme, une nourriture saine. Les bébés sont pleins de ressources. La Kétamine peut être évacuée naturellement par la mère et l'enfant. Je ne vous cache pas que l'enfant a été fragilisé. Il faudra le surveiller étroitement pendant les premiers mois. A part ça, quel nom comptez-vous lui donner à votre ... fils ?

— Antoine ! dirent-ils ensemble.

— Et bien, il faudra lui trouver un autre nom. Parce que votre fils, c'est une fille, et là je suis formel. Celui qui vous a fait les échographies précédentes s'est bien fichu de vous. A mon avis, ça se voyait depuis le début que c'était une fille ! Désolé.

Sabine et Fabrice se regardèrent et éclatèrent de rire en même temps.

— Et bien, dit Fabrice pour tout commentaire, tu vas devoir refaire sa garde-robe. Au moins, elle est vivante. Il vaut mieux une fille vivante qu'un fils mort...

— On l'appellera Louise, dit Sabine, comme ma mamie.

— Ah non, pas Louise ! Fatima, comme ma grand-mère maternelle.

— Je vous laisse, dit prudemment le médecin. Vous avez encore un mois et demi pour choisir.

— Tu as des nouvelles du préfet ? demanda Fabrice à Paul.

— Il a appelé sur votre portable que vous avez laissé sur le siège. Je me suis permis de lui répondre. Il vous demande d'aller à la préfecture.

— A la préfecture ? Rien que ça ! Et comment j'y vais, moi, à la préfecture ? C'est bouché de partout !

— Avec le tram, Lieutenant, lui seul peut rouler.

— Avec le tram ? La France entière m'a vu à la télé. Je vais me faire lyncher dans le tram ! Enfin, à la guerre comme à la guerre, on y va, tu viens avec moi.

Sur ces entrefaites, son portable sonna.

— Chef, dit Paulin, nous avons le compte-rendu de l'examen du téléphone de Fred. Il y a trois appels de la cabine téléphonique de Vic notamment un, lancé la veille aux environs de dix-neuf heures. Et quelque

chose de plus intéressant : un type a appelé, un pompiste des environs de Gange. Il se rappelle avoir servi deux individus quelques jours avant l'incendie. Ils ont fait le plein du réservoir et rempli plusieurs bidons d'essence. Il a hésité à nous joindre. C'est toujours la même chose avec un témoin capital... Ce qui l'a frappé, c'est que le passager n'arrêtait pas de rire, il avait l'air « simplet », enfin c'est ce qu'il lui a semblé. C'est en voyant les informations hier soir que ça lui a fait « tilt ». Depuis il cogite. Il ne se souvient pas de la marque de la voiture, une petite voiture blanche c'est tout. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Fais-le venir. Il me faut un portrait-robot.

— Avec le fourbi qu'il y a sur les routes ? Mais il va y passer la nuit !

— Dis-lui d'être chez nous demain matin à la première heure. Si Fred était avec ce type, c'est qu'il avait toute confiance en lui. Il n'y en a qu'un en qui il avait toute confiance. Tu vois à qui je pense ?

— Son tuteur ?

— Dans le mille. Vous allez le cueillir chez lui s'il y est encore et vous me le mettez en garde à vue. Sinon vous me lancez un mandat d'arrêt. Je vais voir le préfet et je viens. Ne me demande pas à quelle heure je serai là, nous laissons la voiture devant l'hôpital et nous y allons en tram.

— Si mes souvenirs sont exacts, objecta Paulin, le tuteur n'avait pas une voiture blanche.

— Une voiture ça s'emprunte...

Après de nombreux arrêts, le tram finit par atteindre son but. Les deux policiers descendirent devant la gare, et remontèrent la rue Maguelone noire de monde. On aurait dit que tous les Montpelliérains et les touristes s'étaient donné le mot et avaient envahi le cœur de la ville. De ce fait, impossible d'envoyer un seul policier. Une compagnie de CRS campait sur l'avenue de Toulouse attendant des ordres qui ne viendraient pas. Fabrice était presque content de la tournure que prenaient les événements. Cet élan de solidarité lui donnait chaud au cœur. Sur la place de la Comédie, il y avait des camions en travers, et les jets d'eau des bassins déversaient une mousse rose caractéristique.

— Ils exagèrent un tantinet, les types, non ? dit Paul.

— Non, trancha Fabrice, ils n'exagèrent pas. Tu n'as pas vu la gueule de Vic la Gardiole et celle des Aresquiers ! Personne ne répond à leurs questions. Qui va arrêter l'hécatombe ? Les morts en série, la destruction de l'environnement, de leur outil de travail, de l'œuvre de leur vie ? Ils pensent qu'il y a un enjeu politique là-dedans, une saloperie de politicards. Ils se disent qu'après le bois des Aresquiers ce sera un autre espace protégé, que ce sera

sans fin. Et moi je pense que c'est le plan d'un fou. Un fou intelligent, minutieux et solitaire, un aigri qui pense que les viticulteurs l'ont lésé. Et je vais te dire, Paul, si on ne l'arrête pas il va récidiver.

— Vous ne pensez pas que c'est plutôt une manœuvre d'un parti politique pour mettre le bordel ?

— Tout est possible, mais ça m'étonnerait. Ils s'y seraient pris autrement. Non, ça pue la vengeance locale, crois-en mon flair de flic.

— Mouais, répondit Paul peu convaincu. A part ces considérations, lieutenant, vous comptez rentrer comment dans la préfecture ? Regardez...

La préfecture était entourée d'un cordon de viticulteurs. Les guichets étaient encore ouverts alors qu'ils auraient dû être fermés depuis longtemps. Aucun employé n'osait sortir et quitter son poste et le hall était envahi par des centaines de personnes en visite qui se prenaient en photo pour matérialiser cet événement. A l'entrée, le service de l'immigration était fermé mais une queue bruyante attendait l'arrivée d'un impossible fonctionnaire pour faire leurs papiers. Certains s'étaient installés pour manger, on se serait cru sur un marché d'Afrique.

— C'est très sympathique cette ambiance, tu ne trouves pas ? demanda Fabrice à Paul.

— Sympathique ? Sauf votre respect, ce n'est pas le mot que j'emploierais. Toute cette agitation m'inquiète. Pour le moment, cela ressemblerait assez à une kermesse, mais je crains que ça dégénère. Que feront-ils quand ils n'auront plus de vin ? Et si ça leur pète de braquer les camions étrangers sur la route ? Ça s'est déjà vu...

— Cela ne se fera pas. Car je vais terminer cette enquête d'ici peu. Je crois que je tiens le débile à l'origine de tout.

— Ah bon ? s'étonna Paul.

— Oui, ah bon ! Et je vais voir le préfet pendant que nos collègues se chargent de le ramener dans mon bureau. J'ai besoin de faire une reconstitution dans le bois et il me faut des renforts. Je n'ai pas envie de me retrouver avec tous les viticulteurs et leurs camions aux Aresquiers. Alors, il doit les boucler dans Montpellier pour les empêcher de sortir. En mettant un cordon de CRS à chaque sortie, ça devrait le faire.

— Pas bête, admit Paul.

— Dépêche-toi, on monte. Il n'y a personne devant l'escalier.

Ils s'y engouffrèrent et rejoignirent le préfet barricadé dans son bureau.

Installé à l'orée des Aresquiers un cordon de voitures de police empêchait l'accès du bois aux badauds. Après une nuit mouvementée pendant une bonne partie de laquelle Fabrice était restée en réunion avec le préfet, le procureur et son supérieur le commissaire Madec, la décision avait été prise à l'unanimité de faire une reconstitution le matin même. Pour empêcher les viticulteurs de quitter la ville, le préfet avait suivi les conseils de Fabrice. Au petit matin, plus personne ne pouvait sortir de Montpellier pas plus qu'y rentrer d'ailleurs, et la presse était déchaînée, criant à l'abus de pouvoir. La police avait fait irruption dans le logement de Stowsky, le tuteur de Fred, occupé à visionner un film d'épouvante sur une chaîne du câble. Ses cris de protestation et ses pleurs n'entamèrent en rien la détermination des enquêteurs. Il passa la nuit sur une chaise du commissariat où Nabet le trouva prostré. Muet depuis des heures, il regardait droit devant lui comme quelqu'un à peine sorti du coma.

— Vous voulez l'interroger, chef ? demanda Paulin.

— Pas du tout. Je garde le meilleur pour tout à l'heure. Remettez-le en cellule. Vous avez des nouvelles du pompiste ?

— Il a appelé il y a une heure. Il est coincé quelque part entre Ganges et Montpellier.

— Envoie l'hélico. C'est une urgence. Il me faut ce portrait-robot et il pourra reconnaître Stowsky, du moins je l'espère.

— Il nie comme un forcené. Il pleure, il appelle au secours. Il me semble une belle lavette pour un type qui a mis au point un stratagème aussi tordu !

— C'est un comédien, et le seul en qui Fred pouvait avoir toute confiance. Je ne vois pas qui d'autre à part lui. Il faut le faire craquer. Il est très fort mais il fera moins le malin tout à l'heure dans le bois.

Et là, dans le bois, Yves Stowsky était loin de faire le malin, en effet. Le sol, jonché de branches calcinées, sentait encore le bois brûlé comme une plaie récente sent le sang séché. L'épreuve était dure pour tous les participants. Le docteur Dupont fanfaronnait et répétait sans cesse « je n'ai jamais mis les pieds ici » en le chantant sur tous les tons. Depuis deux jours il semblait avoir perdu la tête, seul David paraissait comprendre ce qui leur arrivait.

— C'est une grossière erreur judiciaire, répétait-il. Le docteur est maboul, mais il n'a mis le feu nulle part et moi non plus. Lieutenant, vous allez être la risée de tous les journaux.

Fabrice ne releva pas la moquerie, et s'adressa à Stowsky :

— Montrez-nous comment vous vous y êtes pris. Comment avez-vous transporté les bidons ? Connaissez-vous ces messieurs ? Que vous ont donc fait les viticulteurs ? Cela a-t-il un rapport avec Fred ? Dites-nous tout, vos aveux seront pris en compte par le jury. Vous avez perdu les pédales ? Vous êtes un malade, votre cas sera examiné par les psychiatres.

Stowsky se mordait les lèvres au sang. Ses yeux roulaient à tel point qu'il en louchait, strabisme qu'il devait avoir de naissance mais qui était accentué par la panique. On lui enleva les menottes et pris soudain d'une idée subite, il se mit à courir droit devant lui. Un policier lui fit un croc en jambe et il s'affala dans des broussailles ayant miraculeusement échappé à l'incendie.

— Tss, tss... A quoi ça sert de réagir comme ça ? lui demanda Nabet d'un ton protecteur et en lui tendant une main secourable. Vous feriez mieux d'avouer. Vous avez l'air fatigué. Le remords je présume.

— Le remords ?! explosa Stowsky. Le remords ? Mes couilles, le remords ! Je n'ai rien fait moi ! Pourquoi vous acharnes-vous sur moi ? Foutez-moi la paix ! Je vais porter plainte !

— Il est rigolo, admit Nardone. Rigolo mais grossier. Alors on insulte les flics ? On n'a pas peur des représailles ?

— Tais-toi Nardone, dit Nabet. N'importune pas ce Monsieur. Il était sur le point d'avouer. N'est-ce pas Monsieur Stowsky ?

— Je n'ai rien à avouer, dit Stowsky en se laissant choir sur un vieux tronc. Je n'irai pas plus loin, vous devrez me traîner.

Nabet le regarda, haussa les épaules et soupira :

— On rentre. On le cuisinera mieux chez nous. Cette reconstitution est un fiasco. J'en ai marre. Le préfet va encore piquer une crise et je ne vous raconte pas les journalistes ! Il faut en finir.

De ce fait, le procureur arrivé depuis peu se mêla à la conversation.

— Rappelez tout le monde. On n'avance pas. Lieutenant, occupez-vous de lui.

— Il nous faudrait une preuve, Monsieur le procureur, rajouta Fabrice d'un ton sec. Et ça, nous ne l'avons pas.

— Et bien dépêchez-vous de la trouver !

— Le pompiste est arrivé, dit Paulin.

— Voilà, on va l'avoir notre preuve ! N'est-ce pas Monsieur Stowsky ?

Ce dernier haussa les épaules et ricana en rétorquant :

— Soyez sans crainte, je porterai plainte et je parlerai aux journaux.

Ulcéré, Nabet ne répondit pas et le poussa dans la voiture sans ménagement.

— Nous avons pu établir un portrait-robot avec les renseignements du pompiste, lieutenant. Voilà ce que ça a donné.

Le policier tendit une feuille de papier à Fabrice. Celui-ci s'attendait à voir la tête de Stowsky sortir triomphalement de l'ordinateur pour le confondre une bonne fois pour toutes. Il pourrait enfin clôturer l'enquête, déférer l'accusé au parquet et rejoindre Sabine qui avait bien besoin de lui. Il regarda le portrait et poussa un juron. En fait de portrait, c'était plutôt une silhouette, celle d'un homme grand et mince, un peu voûté.

— Quelque chose ne va pas, Lieutenant ?

— Quelque chose ne va pas ? C'est une blague ce portrait ?

— Pas que je sache. J'ai suivi scrupuleusement les indications du pompiste. Et voilà le résultat de deux heures de travail. Il n'a pas bien vu sa tête, il dit qu'il l'a vu de loin et qu'il ne peut jurer de rien.

— Putain de boulette ! maugréa Fabrice. Amène-moi ce type dans mon bureau avec Nardone et Paulin.

— Vous êtes sûr de vous ? demanda-t-il au pompiste.

— Sûr et certain. Votre confrère est un bon dessinateur.

— De loin, vous l'avez peut-être imaginé plus grand qu'il ne l'était, non ?

— Pas possible. Il était vraiment grand.

— Jeune ?

— Non, non, vieux ! Enfin vieux, dans les soixante-cinq ans.

— Vous ne pouvez pas essayer de vous rappeler son visage ?

— Je l'ai à peine vu, je ne voudrais pas accuser quelqu'un à tort.

— Ces scrupules vous honorent, mais vous pouvez aussi aider des innocents. Celui qui était à côté de lui vous l'avez mieux vu ?

— Mais oui. J'ai lavé le pare-brise et je l'ai vu se marrer. Il m'a semblé plutôt azimuté, si vous voyez ce que je veux dire. Et l'autre, on aurait dit qu'il se cachait. Il est parti quand je me suis approché. Je me suis dit que ce devait être le père et qu'il avait honte de l'état de son rejeton, qu'il ne voulait pas qu'on le reconnaisse. Alors moi, vous savez, je suis commerçant. Le client est roi. S'il ne veut pas être reconnu, c'est son droit. Je me suis fait discret.

— Comment a-t-il payé ?

— Directement à la pompe avec sa carte bleue.

— Je vais vous confronter avec un type, vous me direz si c'est lui.
Venez avec moi.

Nabet le conduisit dans un autre bureau qui communiquait avec celui des interrogatoires par une glace sans tain.

— Regardez bien ce type. Vous le reconnaissez ?

— Jamais vu.

— Ce n'est pas celui de la pompe ?

— Certainement pas ! Ou alors il a rétréci...

Nabet sortit très contrarié et explosa :

— Il avait raison, le tuteur ! On va être la risée de la nation ! Si je conserve mon poste à Sète après ce coup-là, je peux faire Sadaka !⁸ Ramenez Stowsky dans sa cellule, faites-le manger, donnez-lui à boire, offrez-lui la lune ! Démerdez-vous. Paulin et Nardone, vous me prenez tous les types de Vic qui peuvent coller avec notre portrait-robot et vous épluchez leur vie, privée, sociale, active et associative. Tout. On y passera la nuit s'il le faut. Je veux savoir qui a eu maille à partie avec les viticulteurs, même s'il y a trente ans ! S'ils ont eu les mêmes maîtresses, s'ils ont fréquenté le même club, la même école. Tout, tout, tout ! Et ne me regardez pas avec ces yeux stupides ! Vous comprenez ce qui se passe ? On a brutalisé un innocent ! Innocent ! Il est innocent le tuteur ! Kharaa !⁹ Et on lui a botté le cul !

— Lieutenant, calmez-vous, l'adjura Paulin. Ce n'est pas la première fois qu'un innocent se fait passer à tabac...

— Et bien moi, je ne l'ai jamais fait ! Au boulot, au lieu de rester là, plantés comme des piquets.

Les deux heures qui suivirent parurent aux policiers, plus longues que deux jours. Il fallait retrouver l'identité de chacun, et d'abord faire la liste de tous les suspects possibles.

— Et le type des RG ?

— Lui aussi. Ensuite, vous l'appellerez, il pourra nous servir. Je suis sûr que ça va le faire jouir que nous soyons ses débiteurs mais à la guerre comme à la guerre. D'ailleurs, tiens, appelle-les les renseignements généraux Nardone, ça nous fera gagner du temps. Il paraît que tu as des copains chez eux.

Le silence retomba à peine troublé par le cliquetis des claviers des ordinateurs. Nardone s'éclipsa pour téléphoner du bureau du central. Quelques quinzaines de minutes plus tard, il revint triomphalement en criant :

⁸ Faire Sadaka : faire l'aumône à la Mosquée, partager pour remercier.

⁹ merde

— Oh putain ! Chef ! Le mec des RG ! Il n'a jamais, mais alors jamais, fait partie des renseignements généraux. Jamais. Il travaillait, tenez-vous bien, dans une mutuelle. Une bête mutuelle. Une mutuelle agricole. Un gratte-papier dans une mutuelle agricole dont il s'est fait éjecter pour malversations. Un joli mot pour dire qu'il détournait du pognon. On l'a mis en préretraite parce qu'il y travaillait depuis quarante ans. L'affaire a été étouffée. Oh con ! Une mutuelle agricole ! Vous avez entendu ? Agricole, la mutuelle. Ça vous va, chef, comme lien ?

— Ça me va, avec ou sans mots vulgaires. Nardone, à toi l'honneur d'aller le chercher. Demande à Frontignan de mettre une patrouille à ta disposition avec un fourgon et ne te laisse pas intimider. Mets quand même la pédale douce car, si ce n'est pas lui, nous irons tous nous faire voir dans un trou perdu où il fait froid. En tous cas, il est grand, voûté, un peu plus de la soixantaine. Juste ce qu'il nous faut. J'espère que ce coup-ci on tient le bon bout, sinon je démissionne et cette fois, le préfet n'y verra aucun inconvénient. J'avertis le maire et Lartigues, tu risques d'avoir besoin d'eux.

Nardone, fier de cette responsabilité, quitta le commissariat en faisant hurler la sirène de sa voiture.

— Il s'est peut-être déjà tiré, dit Paulin. Ce type est intelligent, il a dû sentir le vent tourner.

— Penses-tu ! Il est trop imbu de sa personne. Il doit se croire trop malin pour être démasqué. Tout à l'heure, à la reconstitution, je l'ai vu fanfaronner avec les autres Vicois. Comme d'habitude, il leur montait le bourrichon. Je l'ai entendu nous traiter d'incapables.

— Quand même, rajouta Paulin. Je ne le sens pas ce coup-là, chef. C'est trop gros.

— Et bien tant pis. S'il le faut, nous passerons tous les grands voûtés de Vic. Je vous signale que le préfet est toujours coincé dans la préfecture et que ça fait deux nuits. Sans compter le bordel qu'il y a dans Montpellier. Plus personne ne sort ni ne rentre. Le préfet a eu le ministre de l'intérieur en ligne qui menace d'envoyer l'armée.

— Je ne comprends pas pourquoi il n'a pas décampé avec vous, le préfet. Vous êtes bien sortis de la préfecture, vous et le commissaire ! On y rentre comme dans un moulin et on en sort aussi facilement. Il est maso ?

— Un capitaine n'abandonne pas son navire quand il coule, Jean-Claude. Est-ce que j'abandonne le mien, moi ?

— Mouais, bougonna Paulin, peu convaincu. Vous ne m'enlèverez pas de l'idée qu'il soigne son image de marque. Ça lui fait de la pub. Il brigue peut-être un poste à Matignon ?

— Il brigue ce qu'il veut, je n'en ai rien à foutre. Moi, je ne pense qu'à mes copains de Vic. Aux vieux auxquels j'ai promis de mettre un terme à l'hécatombe, et aux habitants des Aresquiers morts de trouille à l'idée qu'un cinglé, lâché dans la nature, peut remettre le feu à tout instant. Tu crois qu'ils dorment ces gens-là ? Pas plus que le préfet. Ils font des rondes, ils attendent. Heureusement nous avons mis des gendarmes de partout, mais ils ne vont pas y rester éternellement. Le type est malin. Il attend, et les habitants du bois le savent. C'est le jeu du chat et de la souris. En ce moment, nous sommes dans une cocotte-minute avec un bouchon encrassé, plus aucune vapeur ne sort. Elle peut exploser d'un moment à l'autre.

— Qu'est-ce qu'on fait en attendant ?

— Rien, on réfléchit. Qu'est-ce qu'il a trouvé Nardone ? Que lui reprochait-on concrètement à ce type ?

— Pas mal de choses. Pierre Vedel, un gros malin, c'était un cadre supérieur, s'il vous plaît. Depuis des années il s'occupait des retraites, c'est lui qui faisait les virements sur les comptes des retraités tous les trois mois. Personne ne s'était rendu compte qu'il ne virait pas la somme complète. Si un retraité se plaignait, il s'excusait, accusait un sous-fifre d'incompétence et faisait un chèque de complément. Jusqu'à ce qu'un plus hargneux que les autres refuse de s'arrêter là. Il a porté plainte. On s'est rendu compte finalement que ça faisait des années qu'il jouait à ce petit jeu-là ! Classique et pas très original, ce n'est pas le premier. Du coup, on l'a prié de démissionner et l'affaire s'est arrêtée là pour ne pas faire de vague.

— Il est à Vic depuis longtemps ?

— Je viens d'avoir le maire. D'après lui, ça fait à peu près cinq ans. Il était propriétaire d'une petite villa dans une résidence et venait y passer les vacances depuis des années. Tout le monde le connaissait. Il a dit qu'il avait été mis en préretraite. Ensuite, il a prétendu être un ancien des renseignements généraux, ce qui clôturait tout débat sur son passé. Et ça devait fiché la trouille à tout le monde. Un type qui est capable de savoir tout de vous, ça ne rassure pas. Il n'a pas vraiment d'amis. On l'accepte partout, on l'invite mais plus pour se le mettre dans la poche que par plaisir. On a tous quelque chose à cacher.

— Ça, c'est bien vrai, dit Fabrice avec sérieux. D'ailleurs tu vois, moi qui te parle, là ? Je t'ai caché quelque chose. Mon fils, et bien c'est une fille. Le gynéco s'est bien foutu de moi. Je suis sûr qu'il l'a fait exprès. Je voulais un garçon, il a dit que c'était un garçon. Et moi, béatement, je rêvais à mon fils pendant qu'il empoisonnait ma femme.

— Vous croyez vraiment que le doc est étranger aux empoisonnements de Vic ? Ce n'est pas parce qu'il nie que nous devons le croire.

Des cris venant du hall d'entrée empêchèrent Fabrice de répondre. Il était une heure du matin, la fatigue commençait à se faire sentir mais la nuit ne faisait que commencer. Nardone fit irruption dans le bureau, traînant avec lui Pierre Vedel protestant de son innocence.

— Je porterai plainte, disait-il. Je vous casserai, j'ai copains haut placés.

— Ah ? Toi aussi ? dit Fabrice en le poussant sur la chaise. Décidément, les types haut placés choisissent mal leurs amis. Nom, prénom et la suite.

— Vous le savez bien qui je suis. Pierre Vedel, ancien des RG.

— Arrête ton cirque maintenant. Les renseignements généraux nient te connaître. Tu n'es pas plus des RG que moi.

— Ah mais si ! J'étais chez eux. Bien sûr qu'ils nient ! C'est toujours pareil, si vous vous faites prendre chez eux, c'est tant pis pour vous. D'ailleurs, on vous le dit quand vous prêtez serment.

— N'importe quoi ! Tu confonds les renseignements généraux et les réseaux d'espionnage. Tu regardes trop la télé. Prouve-nous que tu étais aux RG.

— Je sais tout des viticulteurs....

— Nous sommes au courant. Tu travaillais dans une mutuelle, normal que tu saches tout d'eux. Tu as dû bien éplucher leurs dossiers. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu t'es acharné sur les viticulteurs de Vic et Mireval. C'est un hasard ? Pourquoi t'es-tu installé à Vic ?

— J'avais acheté une maison, c'est normal que je vienne y passer ma retraite.

— Retraite pas trop méritée si j'ai tout compris. Ce n'est pas joli de voler l'argent des contribuables. T'avais pas assez de couilles pour braquer une banque ? C'est sournois de piquer dans les caisses, c'est petit, mesquin.

— Oui, bon ! Je suis un petit voleur sans envergure, ce n'est pas une raison pour me mettre des meurtres sur le dos.

— Et Fred ?

— Je ne le fréquentais pas ce type, c'est à peine si je le connaissais...

— Faute ! le coupa Nardone. J'ai enquêté ! La voisine de Fred, celle qui le conduisait faire ses courses, prétend que tu le voyais souvent. Même que Fred rêvait de faire partie des renseignements généraux. Il lui a dit un

jour « je vais travailler pour la France, je vais m'engager dans les renseignements généraux. » Sur le moment, ça ne l'a pas interpellée la brave dame. Il disait tellement de conneries, le Fred ! Mais ça lui est revenu tout d'un coup, et elle a fait la relation.

— Si vous écoutez les élucubrations d'une bonne femme !

— A l'occasion, ça peut servir. Au fait, dans la nuit de dimanche à lundi, où étais-tu ?

— Dans mon lit, je me couche tôt.

— Faute encore ! jubila Nardone. D'après les dires de ta voisine – on n'imagine pas ce qu'elles peuvent être loquaces et judas les voisines – tu te couchais très tard au contraire. Et ce soir-là, il y avait de la lumière chez toi à onze heures du soir

— Eh bien alors ? J'ai le droit de pisser la nuit non ?

— Soit, tu pissais. Et à cinq heures du matin, c'était aussi pour pisser que tu étais dans la rue ?

— Ma parole ! Mais elle m'espionne la vieille carne ! Je me baladais. On est en République, oui ou non ? Vous n'avez aucun droit de me retenir sur des divagations d'une vieille folle !

— Sûrement pas, non. Mais j'ai quelqu'un de plus intéressant. Paulin, va me chercher le pompiste qui roupille dans le bureau du commissaire. Ce n'est pas une vieille folle, lui.

Pierre Vedel sembla accuser le coup, Fabrice nota un changement imperceptible sur son visage, une crispation d'angoisse qui s'effaça aussitôt. Il se ressaisit et ricana :

— Vous ne savez plus quoi inventer.

— Entrez, entrez, Monsieur Loiseaut, dit Fabrice au pompiste. Venez par ici, regardez bien ce monsieur, ensuite vous pourrez rentrer chez vous.

— Il y a intérêt ! rétorqua Loiseaut que des heures d'attente avaient rendu nerveux. On dirait que c'est moi le coupable !

— Vous aurez les remerciements de la République, lui dit Nardone.

— Foutez-vous de moi en plus !

Il se retourna, considéra Pierre Vedel et haussa les épaules.

— Ça pourrait être lui, et ça pourrait ne pas l'être. Il est grand et il a quelque chose de ressemblant. Mais je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ! explosa Nabet. Comment, vous ne savez pas ?

— Oui, je ne peux pas l'affirmer. Je ne veux pas faire condamner un innocent. Après, j'aurai tous les journalistes sur le dos et aussi les avocats.

Merci bien. Moi je vous ai donné des indications, ne me demandez pas de faire le boulot à votre place. Je peux disposer ?

— Cassez-vous ! fulmina Nabet. Je vous ai assez vu !

— Et bien, si ce sont là tous les remerciements, la prochaine fois je fermerai ma gueule, bougonna le pompiste en sortant.

— Ces témoins, dit Vedel en se levant, on ne peut jamais leur faire confiance. Je me souviens d'une affaire à laquelle j'ai été mêlé et qui me touchait de près. Le témoin prétendait avoir vu une voiture rouge et en fait elle était bleue. Incroyable, non ? Si vous n'avez aucune autre charge contre moi...

— Rasseyez-vous, lui dit Nabet, soudain radouci. Je n'en ai pas fini avec vous. J'ai plein d'autres questions. Admettons que nous nous soyons trompés sur votre compte, que vous soyez vraiment un ancien des RG, vous allez pouvoir nous aider.

— Vous m'enlevez les menottes, alors ?

— Jean-Claude, détache le monsieur, dit Fabrice à Paulin abasourdi.

— Mais chef !

— Pas de mais. Monsieur Vatel vous prendrez un café ? Une bière ? Une cigarette ? Non ? A votre guise. Reprenons depuis le début. Fred, vous le connaissiez bien ?

— Comme tout le monde. A l'occasion, il me rendait de menus services.

— Ah, vous le connaissiez donc... Quel genre de services vous rendait-il ?

— Enlever les feuilles du jardin, des trucs comme ça. Il adorait ça, enlever les feuilles. Il s'intéressait à la botanique et comme j'ai quelques notions des plantes méditerranéennes, mon hobby voyez-vous.

— Ah, dit Nabet en se grattant la tête avec un stylo. Il faisait un herbier ?

— Oui, un herbier, c'est ça.

— Etrange, nous n'avons pas trouvé d'herbier chez lui. Peu importe, il a dû le jeter. Par contre, nous avons trouvé plein de feuilles d'if. Vous n'avez pas une idée de ce qu'il voulait en faire ?

— Non, aucune idée. De l'if ? C'est une plante d'ici, ça ?

— Vous devriez le savoir mieux que moi, répondit lentement Nabet qui lisait un rapport de Abancourt apporté par le policier de service. Vous avez fait des recherches sur Internet à propos de l'if. La police scientifique a jeté un œil dans votre ordinateur. On m'a envoyé un fax. Regardez ! Intéressant,

non ? Vous avez une documentation drôlement fournie sur l'if à ce qu'il paraît. Et vous prétendez ne pas connaître cet arbuste ?

— Vous n'avez pas le droit de fouiller dans mes affaires ! J'ai mis un mot de passe sur mon ordinateur, et vous bluffez.

— Un mot de passe, dites-vous ? Cela ne serait pas « chocolat », votre mot de passe ? Chocolat ! Quel grand enfant vous faites ! C'est imprudent ça. Charles Abancourt est un as de l'informatique, il vous fait péter un verrou aussi facilement qu'un bouchon de champagne. Jean-claude, les menottes.

Avec plaisir, chef dit Paulin. Je rêvais de ce moment depuis des jours.

— Vous n'avez pas le droit ! Je veux mon avocat ! cria Vedel en se tortillant sur sa chaise.

— Maintenant, vous pouvez l'appeler votre avocat. La preuve, nous l'avons. Vous n'auriez pas dû garder tout ceci dans votre ordinateur, Monsieur Vedel : les différentes sorte de poisons, bien répertoriées dans un fichier avec le mot « Taxine » en gras et souligné en rouge ! Il ne nous reste qu'à éplucher votre compte bancaire. Vous avez payé l'essence avec votre carte bleue, quelle imprudence ! Vous nous preniez vraiment pour des imbéciles ! Vous vous croyiez bien plus malin que nous. La vanité, Monsieur Vedel, que dis-je, la suffisance, l'orgueil, vous ont perdu.

— Espèces d'enfoirés ! Fouille-merde !

— Ah ! Enfin on se lâche. Ce n'est pas trop tôt. Peut-être pourrions-nous dormir quelques heures cette nuit ? Quand vous aurez signé votre déposition. Cela soulagera votre conscience.

— N'y comptez pas. Quant à ma conscience, vous savez ce qu'elle vous dit ?

— Tss, tss... Monsieur Vedel ! Quel langage ! Alors, les vieux ? Pourquoi tant de haine ?

— Les vieilles peaux ! Ils ont fait une pétition contre moi. Ils ne me connaissaient même pas ! Ils ne savaient même pas mon nom ! Un jour, à un concours de belote, ils se sont vantés d'avoir « cassé un connard de la mutuelle. » Ah ! Ça les a bien faits se marrer ! Je ne savais pas le nom de ceux qui avaient porté plainte, mes supérieurs ne me l'avaient pas dit. C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. J'ai vu rouge. A cause d'eux j'ai tout perdu, ma femme s'est cassée après trente ans de mariage, mes enfants ne veulent plus me voir, ils ont trop honte.

Il se dressa, donna un coup de poings sur la table puis se laissa retomber sur la chaise en pleurant.

— Vous ne savez pas ce que c'est de perdre sa famille.

Fabrice eut froid dans le dos en pensant qu'il avait bien failli perdre la sienne. D'une voix conciliante, il lui dit :

— Je comprends... Mais Fred ? Les chocolats ? Pourquoi ?

— C'est cet imbécile qui m'en a donné l'idée. Il m'a dit, après une crise de foie, « chocolat pas bon. On peut empoisonner les gens. J'ai vomi. » Cet abruti se gavait de chocolats à s'en rendre malade. Je lui ai dit que ce n'était pas juste, que les vieux, eux, mangeaient du chocolat sans en être malades et qu'on allait leur faire une blague pour le premier avril. Je lui ai dit qu'il faudrait garder le secret. Ça l'a fait marrer, il adorait faire des blagues.

— Et le feu dans le bois ? Comment lui avez-vous présenté la chose ? Encore une blague ?

— Un feu d'artifice. Je lui ai dit qu'il aurait le plus beau feu d'artifice de sa vie. Il n'arrêtait pas de rire en disant « boum ! boum ! ». Je savais que je ne pouvais pas le laisser en vie. C'était lui ou moi.

— Le feu c'était pourquoi, alors ?

— Pour tuer Fred. Je pensais qu'on lui mettrait le feu sur le dos avec les meurtres. Je ne pensais pas qu'on reconnaîtrait son cadavre. Je me disais qu'on le prendrait pour un dissimulateur et qu'on le ferait rechercher par Interpol. On n'était pas près de le retrouver.

-C'était sans compter sur son tuteur, n'est-ce pas ? Sans ce type, c'était encore possible. Grâce à lui, nous avons pu identifier le cadavre carbonisé. Et aussi parce que vous n'avez pas été assez prudent. Si vous l'aviez fait brûler en totalité...

— Je n'ai pas pu rester là à contempler sa crémation. Je n'ai pas pu, non. Je l'aimais bien ce petit... Je l'aimais bien, si c'est vrai. C'était le seul à Vic à avoir de l'affection pour moi, c'était pour ainsi dire comme mon fils. Mais je n'avais pas le choix. Pas le choix...

— On a toujours le choix, mon vieux, répondit Nabet le cœur lourd. Les souffrances personnelles n'autorisent pas à se faire justice. A moins d'être malade, mais ça, ce sont les psychiatres qui le diront.

— Je ne voulais pas, se lamenta Pierre Vedel.

— Visiblement, vous ne regrettez que la mort de Fred ! remarqua Nardone scandalisé. Et les vieux, alors ?

Fabrice le fustigea d'un regard qui semblait dire « de quoi je me mêle ? », et lui dit :

— Laisse tomber. Tu vois bien que Monsieur est fatigué ? Jean-Claude, ramène-le dans sa cellule. Monsieur Vedel, allez vous reposer. Je suis obligé de vous déférer au juge. Vous me comprenez ? Vous voulez

manger quelque chose ? Jean-Claude, regarde ce que tu peux lui donner dans le frigo...

Une fois Vedel parti, Nardone explosa :

— Et bien merde alors lieutenant ! Vous n'allez pas aussi lui offrir le resto à cet assassin ?

— Nardone, entendons-nous bien tous les deux : moi, j'enquête, j'arrête l'assassin, et quand c'est fini, je ne juge pas. Ce n'est pas mon boulot, c'est celui du juge et des jurés. Mon boulot, il est fini et je ne vois pas pourquoi je m'acharnerais sur le coupable. Maintenant, tu m'excuseras, je rentre chez moi. Et toi, tiens, tu vas veiller sur le serial killer, des fois qu'il lui prendrait l'envie de jouer les filles de l'air. Tu iras très bien comme nounou.

— Je ne comprends pas, chef, insista-t-il. Ce type a tué une dizaine de personnes sans remord et vous lui trouvez des circonstances atténuantes ? Il y a quelques heures seulement, vous l'auriez écorché vif !

— Je suis fatigué, dit Fabrice. J'en ai marre et je suis fatigué. Je ne vais pas m'acharner sur un type qui vient d'avouer. Je le laisse avec sa conscience.

— Parce que vous croyez qu'il en a une ? Elle est bien bonne celle-là ! Jean-Claude ! dit quelque chose !

— Moi je m'en fous, dit Paulin en prenant ses clés de voiture. Il a raison, reste ici avec Vedel, moi je vais m'occuper de ma femme, ça fait une semaine que je la néglige. Je vous raccompagne, chef ?

Et Nardone médusé se retrouva seul dans le commissariat désert avec deux policiers de service et Vedel qui clamait sa détresse au monde indifférent.

— On n'y est pas allé un peu fort avec Nardone, chef ? demanda Paulin en montant dans la voiture.

— Et bé non ! Pour un bizutage, il fallait taper fort, n'est-ce pas ? Il veut intégrer l'équipe ou retourner gratter des papiers ? Ceci dit, je suis vraiment fatigué. Epuisé même, mais je n'ai pas fini ma nuit. Je dois avertir le préfet pour qu'il calme les manifestants. S'il veut faire une déclaration à la presse, il est encore temps.

— Sérieusement, que pensez-vous de Vedel ?

— Encore un malade. Décidemment, chaque fois qu'il y a un détraqué quelque part, l'affaire est pour moi, et cette fois-ci j'ai été gâté !

— Elle rentre quand Sabine ? Qu'allez-vous faire pour cette histoire de prétendu trésor ?

— Moi ? Rien, mais fais confiance à ma femme pour s'en occuper. Quand elle a fourré son nez quelque part, inutile de vouloir la dissuader de

lâcher le morceau. Si elle veut se faire ridiculiser par tous les archéologues du coin, c'est son problème. Moi j'ai fini mon boulot et je vais me coucher, tant que je suis seul et tranquille.

Tranquille ? Fabrice était bien naïf d'imaginer pouvoir finir la nuit au fond de son lit. En rentrant dans l'appartement, la première chose qu'il vit fut une traînée de sang qui partait de la porte à la chambre. Il s'y rua, et vit Chat vautrée sur le lit, entourée d'une dizaine de chatons. Le couvre-lit blanc cassé à dentelles était maculé de taches semblables à des coups de pinceau. Dégoûté, il referma la porte et se laissa tomber sur le canapé après avoir décroché le téléphone fixe et éteint le portable.

— Mesdames et Messieurs, commença l'abbé Antoine vicaire de Frontignan, j'ai le plaisir d'inaugurer avec vous la nouvelle chapelle de la Vierge, récemment rénovée. C'est avec émotion que nous avons pu découvrir sous le dallage, grâce à notre compatriote Madame Sabine Nabet, une crypte renfermant le tombeau prestigieux d'un de nos aïeux, le seigneur Guillaume de Frontignan mort en l'an de Grâce 1107 à son retour de croisade. Madame Nabet, par son courage, son entêtement, son acharnement dirais-je, nous a offert un cadeau de choix. Sont ici présents Monsieur Prevost, éminent archéologue spécialiste du Moyen Age, et Monsieur Marquet historien, spécialiste de l'histoire locale. Je leur laisse la parole.

Sabine, aux anges, se tortillait dans sa petite robe rose malgré son ventre lourd. Il lui restait encore une bonne petite semaine avant son accouchement, ce qui lui permettait d'assister à l'inauguration de la chapelle, manifestation qu'elle n'aurait voulu, pour rien au monde, rater.

— Tout d'abord, commença solennellement Monsieur Prevost, je tiens à remercier tous ceux qui nous ont permis de faire des fouilles sous le sol de l'église qui est, nous le savons tous, un site classé. Je ne parle pas seulement des officiels qui ont donné les autorisations mais aussi des ouvriers qui ont fait un travail magnifique et dans des délais très courts. Mesdames et Messieurs, le tombeau que nous avons eu la joie, je dirai même la jubilation de découvrir, est d'une qualité de conservation dépassant toute espérance. Il faut dire que le sol de la crypte datant de l'époque romaine l'a protégé de l'humidité car il est couvert de pavés de faïence représentant des scènes de la vie, plutôt osées, ce qui nous fait comprendre pourquoi le curé de la paroisse au moment du premier pavage de l'église a préféré faire murer la crypte que de la laisser à l'admiration des fidèles. Malheureusement, il nous

a privés pendant des siècles d'œuvres d'art somptueuses. Néanmoins, cela a permis aussi à son successeur de pouvoir cacher et soustraite à la vindicative des Huguenots des objets sacrés : un calice en or avec filigranes, émaux et pierres précieuses ; une patène¹⁰ également en or, un crucifix en bois peint dont le visage rappellent les caractéristiques de la fin de l'art roman avec une chevelure et une barbe en striures parallèles mais des traits beaucoup plus humains annonçant l'art gothique ; également une vierge à l'enfant, pur chef d'œuvre de l'art roman. On peut voir encore la couleur bleue et dorée de la robe. Tous ces objets de culte ont été cachés au moment des guerres de religions. Il est fort dommage que la statue de Saint Paul — le défenseur des gentils dont parlent les textes — ait été perdue, probablement détruite. Mais le plus merveilleux — à mon sens, bien entendu, car je suis spécialiste du Haut Moyen Age, et il m'a rarement été donné le plaisir de trouver des ouvrages d'une telle qualité — c'est le tombeau du seigneur Guillaume. Un chef d'œuvre d'architecture ! Le tour du tombeau en pierre représente l'arrestation du Christ au jardin des oliviers. On peut encore voir les couleurs de la fresque et la frise en feuilles d'acanthés dorées. C'est une merveille ! Lorsque nous avons ouvert le tombeau, Guillaume gisait là, pour l'éternité. Nous l'avons refermé, pour l'éternité également, inutile de mutiler ses augustes restes. Par contre, et là c'est l'apothéose de nos trouvailles, nous lui avons subtilisé son trésor, à Dieu ne plaise... Mesdames et Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter la bague de Raymond de Saint Gilles, comte de Toulouse et marquis de Provence, mort aux croisades en l'an de grâce 1105 au siège de Tripoli. Vous pourrez voir les armes des comtes de Toulouse gravées sur la bague. Nous avons également trouvé un coffret en cuir bouilli peint. Les coffrets en cuir bouilli s'offraient au Jour de l'An entre amoureux et l'on peut penser que celui-ci a été offert par une belle inconnue à notre chevalier. Je vais laisser la parole à Monsieur Marquet pour une page d'histoire.

— Oui, merci, dit l'historien, un petit homme tout rond qui visiblement souffrait de la chaleur car il s'épongeait sans cesse le front. Je ne vais pas vous faire un cours d'histoire, mais vous rappeler seulement quelques dates pour vous faire comprendre comment ce tombeau a pu parvenir intact jusqu'à nos jours. La ville Frontignan, comme beaucoup le savent, est supposée avoir été construite sur l'emplacement d'une villa romaine de l'époque gallo-romaine, la villa de Frontinius, dont nous pouvons admirer les fresques,

¹⁰ Patène : vase sacré en forme d'assiette, utilisé par le prêtre pour recevoir l'hostie.

restées intactes, dans le tombeau. A ses débuts, la ville de Frontignan n'était qu'un village de pêcheurs. C'est au douzième siècle qu'elle a voulu se doter d'une église. De la première église, il reste seulement le pan de mur sud. Au treizième siècle, la ville a grossi et l'église s'est agrandie, empiétant sur l'ancien cimetière. C'est à la fin de la construction qu'au moment du premier pavage, le curé de la paroisse fit murer la tombe qu'il considérait comme sacrilège. Nous comprenons maintenant tous pourquoi. Ensuite, au moment des guerres de religions, avant même que les Huguenots ne prennent la ville, le curé de la paroisse et les consuls ont fait cacher le trésor dans ce tombeau qui n'avait pas encore été rayé des mémoires. Comment ont-ils fermé la tombe pour que les Huguenots au moment du pillage de l'église ne la voient pas ? Le mystère restera entier. Peut-être a-t-il mis un quelconque meuble pour en cacher l'entrée ? En tous cas, elle a été épargnée et ses reliques avec elle. Lorsque le pavage définitif est fait c'est à dire en mille six cent cinquante-trois par Alain Fouquet procureur de l'église — événement attesté par une inscription sur le mur du fond de l'église dans la fenêtre murée — la tombe est déjà oubliée et irrémédiablement soustraite aux yeux des hommes. Ensuite, l'histoire a tout effacé des mémoires. Jusqu'à la révolution française. Un de nos compatriote a su soustraire des documents à la vindicatives des sans-culottes qui par, ailleurs, ont brûlé tous les écrits. Il en a recopié certains passages qui lui ont paru les plus importants. Ce que sont devenus les véritables parchemins ? Encore un mystère que nous ne sommes pas près d'élucider. Maintenant, je vais vous parler de ce Guillaume qui dort là-dessous. Je vous demande une minute de silence à sa mémoire.

Le silence se fit et les cloches de l'église se mirent à sonner le glas. Le professeur Marquet pensa que le curé en faisait un peu trop, mais le son profond du glas rajoutait une note de solennité à ses propos qui n'était pas sans lui plaire.

Il continua :

— Guillaume était donc le fils du seigneur de Frontignan, fils dont l'histoire a enterré l'existence avec ses restes. Parti pour la première croisade en terre sainte à l'appel de Raimond IV comte de Toulouse, il s'embarque en Provence avec l'armée méridionale. L'armée gagne Constantinople par la Dalmatie et la Macédoine. Je ne vais pas vous raconter les croisades, il y a assez d'ouvrages très pointus sur ce sujet. Mais il vous faut savoir que ce seigneur a combattu aux côtés de Raimond de Saint Gilles au siège de Nicée dont il a dû être un héros, puis à Edesse également. Le comte de Toulouse meurt à Tripoli en mille cent cinq. Deux ans après notre héros est de retour chez lui mais il succombe d'un mal inconnu. Il a trente ans, il est enterré dans

le cimetière en service à cette époque et, s'il vous plaît, dans la tombe la plus somptueuse qu'on pouvait lui trouver : une ancienne pièce romaine couverte de mosaïques. Ce qui nous laisse à penser que le sol de l'église doit regorger de fresques de ce genre... Enfin, on peut le supposer... Maintenant, je vais demander à Madame Nabet de couper le cordon de cérémonie. Madame Nabet, vous grâce à qui ces découvertes et cette fête ont pu avoir lieu, je vous demande de vous approcher.

Sabine était tétanisée. C'était trop pour elle. Tous les souvenirs qui affluaient à sa conscience la faisaient horriblement souffrir. Guillaume hantait ses nuits, et malgré qu'elle ait arrêté les médicaments du gynécologue elle faisait encore des cauchemars la plongeant dans le Moyen Age profond et dans le passé de l'église. Si elle avait pu raconter tout ce qu'elle avait vu ! Mais qui la croirait ? Le médecin disait que c'était normal, qu'il fallait laisser le temps à son corps d'éliminer le poison, que les hallucinations passeraient. Mais quand ? Elle avança dans un état second. Edwige également invitée à la cérémonie n'eut pas le temps de la retenir. Elle tituba et cria :

— Mon bébé ! Mon bébé ! Je vais accoucher !

Les pompiers l'emportèrent et c'est Edwige très émue qui coupa le ruban. L'archéologue nota :

— C'est Mademoiselle Edwige qui va vous permettre de vous approcher pour admirer les merveilles laissées par l'histoire. Mademoiselle qui a dessiné l'église primitive avec un sens de l'authenticité hors du commun... D'ailleurs, nous avons également exposé sa reconstitution de l'église élaborée à partir des documents anciens...

Un tonnerre d'applaudissements accueillit Fabrice à son entrée dans la mairie de Vic La Gardiole. Le soleil du mois d'août, derrière les baies vitrées, avait transformé le bureau du maire en sauna, la climatisation nouvellement installée ayant rendu l'âme la veille. Malgré tout, il y avait une bonne vingtaine de personnes, serrées les unes contre les autres, pour recevoir le lieutenant le plus populaire du village, ainsi que les deux policiers qui l'avaient secondé dans l'enquête, avec au premier rang le maire, Lartigues, et les habitants du bois des Aresquiers. C'était un pur hasard si les manifestations de Vic la Gardiole tombaient le même jour que l'inauguration de la chapelle de l'église de Frontignan. Un pur hasard qui le dispensait de rentrer dans l'église, chose qui, même s'il n'était pas musulman pratiquant, lui donnait des sueurs froides à l'idée de devoir suivre un office religieux

catholique. La date avait été programmée par le préfet lui-même, lequel s'était excusé au dernier moment de ne pouvoir être présent à la cérémonie. Des mauvaises langues eurent le culot de chuchoter qu'il s'était fait ridiculiser par les médias après le siège de la préfecture, et qu'il gardait une animosité certaine envers le policier qui lui avait ravi la première place ! Son absence, finalement, ne gênait personne, et le maire présidait lui-même la manifestation.

On leur fit une haie d'honneur, et Clarisse, élue ambassadrice à l'unanimité, s'avança vers eux fière comme si elle avait été élue Miss France, un énorme bouquet de roses à la main. Elle avait tenu à écrire elle-même le discours.

— Monsieur le policier, commença-t-elle de sa voix pointue...

— Lui c'est un lieutenant, l'interrompit Kévin d'un air docte.

— Tais-toi, c'est moi qui parle. Monsieur le lieutenant, je ne vais pas vous souler de paroles...

Toute l'assistance éclata de rire. Elle avait dû trouver cette formule dans un livre.

— Monsieur le lieutenant, répéta-t-elle en leur jetant un regard courroucé, je vous remercie au nom de toute la ville de nous avoir sauvés. Sans vous, tous les vieux allaient y passer et peut-être les jeunes aussi, tout le bois allait brûler et nous aurions dû aller habiter ailleurs, peut-être là où il fait froid et moi j'aurais pas voulu, mes copains non plus. Alors, grâce à vous nous sommes encore vivants et certainement l'homme poisson aussi. Monsieur le lieutenant, je peux vous appeler Fabrice ?

— Clarisse ! s'indigna sa mère.

— Tu peux, dit Nabet qui se sentait tout d'un coup tout bête et prêt à pleurer. Tu peux.

— Monsieur Fabrice, dit Clarisse en accentuant volontairement le prénom, je vous remercie au nom de tous de nous avoir sauvé la vie. Vous êtes notre héros.

Un tonnerre d'applaudissements suivit ses déclarations.

Elle se rua sur le lieutenant, ses fleurs à la main, lui sauta au cou et l'embrassa en devenant toute rouge.

— Eh, t'es amoureuse de lui ! lui souffla Kévin à l'oreille. T'es amoureuse du flic.

Clarisse haussa les épaules et posa pour la postérité à côté de son héros.

Suce-Bouchon eut le mot adéquat pour mettre fin aux effusions et aux larmoiements.

— Muscat pour tout le monde ! annonça-t-il en saisissant une bouteille.

Mais Fabrice eut à peine le temps de porter son verre à la bouche. Quelqu'un de la mairie entra en criant :

— Lieutenant, votre femme est en train d'accoucher ! Les pompiers de Frontignan viennent de nous prévenir.

— Comment allez-vous l'appeler ? lui cria l'ancien instituteur tandis qu'il dévalait les escaliers.

Fabrice se retourna, prit sa respiration et hurla :

— Marie-Mariama !

Suce-Bouchon tendit un verre à Paulin et à Nardone, et conclut en disant :

— Oh pauvre ! Trinquons à la petite, elle en aura bien besoin. Avec des parents pareils, elle n'est pas sortie de l'auberge...

Du même auteur

Policiers :

Le sang de la miséricorde
Sous les pavés la plage est rouge
Panique sur les quais
L'Ombre des prédateurs
Quel qu'en soit le prix
Femmes hors contrôle

Thriller humour
Les pieds dans le plat

Nouvelles
Les caprices du vent (humour noir)

En nos sombres jardins éditions Spinelle

Aventure

Le preta de l'île singulière
Le preta de l'île singulière tome 1 : les noces sacrilèges
Le preta de l'île singulière tome 2 : la dernière danse
L'été de la Dame en blanc
Un mur de trop t1 le pouvoir des mots t2 Ainsi il y eut un soir, et il y
eut un matin
Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Pour enfants :
L'île à l'envers
Le voyage fantastique du chroniqueur du roi
Le fantôme de la tour rouge

Poésie
Des Peaux aiment
Témoignage :
Comme un parfum de soufre

Réédition 2020
ISBN 978-2-918997-95-5
<http://www.livrenvol.com>
Imprimé par lulu.com, pour Clair de Plume 34